

Et si l'atelier était une cabane ?
**Expérimentations à partir d'un
studio radio mobile**

Hélène Tanné

Mémoire de recherche
Master 2 en sciences de l'éducation tout au long de la vie
UFR Sciences de l'éducation, psychanalyse, FLE, Paris 8.

Sous la direction de : **Pascal Nicolas-le Strat**,
professeur en sciences de l'éducation.

Année universitaire 2023/2024

Avant-propos

La forme académique du mémoire autorise à placer « en annexe » des documents ou des écrits qui n'auraient pas trouvé leur place dans le corps du texte : illustrations, grille ou extraits d'entretiens si entretiens il y a, synthèse des résultats quand il y en a, écrits trop longs pour être incorporés dans le texte lui-même..., tout cela à titre de lectures complémentaires. Annexer quelques textes peut aussi permettre de jouer avec la règle qui veut que le volume du mémoire avoisine la centaine de pages.

Ce mémoire est ainsi fait de plusieurs textes : un corps de texte composé de cinq chapitres et, présentée comme « annexes », une suite de trois textes. Pour autant, ces « annexes » n'ont rien d'accessoire : elles laissent trace de ce qui a pu être produit au cours et à partir des expérimentations. Par ailleurs, dans la forme finale du mémoire, cet agencement trouve sa fonction : annexer ce qui a été produit fait apparaître au premier plan, en tant que corps du texte, le processus d'expérimentation et de recherche. Deux moments donc : deux textes, en vis-à-vis l'un de l'autre. Et peut-être trois, si l'on prend en considération les notes de bas de pages qui équipent certains passages.

Je me suis engagée dans la composition du mémoire en commençant par l'écriture d'un récit biographique. C'est de là que la forme narrative s'est imposée pour les chapitres suivants. La narration donne corps au processus, en incorporant parfois, au sens propre du terme, des textes écrits au cours de la formation de master, ainsi que de larges extraits de mon journal. Faire récit d'une recherche située car en situation m'a amenée à expliciter les conditions de ces expérimentations : comment j'en arrive à cette situation d'expérimentation qui va faire recherche ; comment se construit une situation hybride de recherche et d'expérimentation dans le cadre de mon activité professionnelle ; comment se développent les expérimentations elles-mêmes. Je me suis ainsi attachée à documenter un processus qui est à la fois un processus de formation à la recherche qui se construit en expérience, et un processus d'expérimentations qui fait recherche.

Puis il y a ce que produisent les expérimentations. Ces « annexes » qui n'en sont pas prennent véritablement une consistance à partir d'une série de récits d'ateliers et, ensemble, constituent un (autre) texte. Ces récits ont été produits au fur et à mesure de l'expérience. Pour chacun des ateliers, j'ai adopté une position de scribe observatrice pour ensuite, à quelques heures ou quelques jours de distance, écrire et décrire ce que j'avais vu, entendu et perçu, en m'attachant à ce qui avait fait expérience pour moi. Cette écriture impliquée se développe sur plusieurs mois et l'ensemble forme un tout : les ateliers se répètent d'abord avec une certaine régularité, puis s'enchaînent en un cycle. Contrairement au journal dont j'ai extrait de nombreux passages pour les inscrire dans le corps du texte, ces récits font bloc et ne pouvaient pas y apparaître comme tels. Impossibles à incorporer, il fallait donc soit les sacrifier, soit les annexer.

Dans l'intention de donner à voir et à lire les différentes formes d'écritures qui ont émergé au cours des expérimentations, j'ai commencé à travailler les « annexes ». En amont des récits d'ateliers, c'est la forme de la cartographie qui m'a permis de faire une place aux *verbatim* des personnes qui, souhaitant découvrir l'outil radio, ont exprimé en quelques mots ce qu'elles attendaient et entendaient faire de la radio. La cartographie des représentations intervient alors comme une mise en perspective de l'expérience des ateliers dont le récit va suivre : il y a une antériorité de l'expérience.

Au moment où je finalise la composition du mémoire, j'écris, à partir de la relecture de ces récits d'atelier quelque chose de l'ordre de la méthode, de la même manière que j'ai relu mon journal de recherche pour composer la narration du processus. Un *faire méthode*. Autrement dit, je consigne ce que j'ai appris de ces expérimentations : quelques éléments de compréhension de ce qui fait atelier, de ce que peut produire un atelier, et ce qui fait outil pédagogique dans un espace d'expérimentation comme l'atelier. Ce dernier texte, qui fait retour sur l'expérience, peut être lu comme une sorte d'épilogue (il n'y a pas de conclusion à strictement parler dans la composition du mémoire).

Enfin, il y a les notes de bas de page. Occupant la partie inférieure de la page, et parfois un espace assez conséquent de celle-ci, elles sont comme un soubassement

du texte. Ce pan de l'appareil critique vient expliciter ce qui équipe à la fois le regard dans l'observation et la réflexion dans l'écriture. Les notes de bas de pages soutiennent donc le texte et, en donnant à voir des références, elle le situent. Ce sont des références aux textes féministes, en matière d'épistémologie notamment, et au concept d'intersectionnalité en particulier, à l'éducation populaire, au prisme de l'éducation tout au long de la vie relative à l'expérience comme apprentissage, à l'analyse, la psychothérapie, la pédagogie institutionnelles, à quelques textes de sociologie et quelques concepts de l'anthropologie des objets techniques – le studio radio mobile en est un. Certaines notes précisent des notions comme « les compétences psycho-sociales », « la promotion de la santé », la prévention et se réfèrent alors à la littérature dite « grise ». Elles situent ce faisant le contexte de l'expérimentation, à savoir mon activité et ma pratique professionnelles d'accompagnement d'intervenantes sociales. Elles signalent enfin, sous forme de renvois, les circulations possibles entre les deux textes – je pense en particulier au lien entre la question de recherche et le « faire méthode ».

Il y a donc deux (ou trois) textes qui forment un seul texte, non pas dans une unité (annexer, c'est aussi rattacher à une unité) mais s'ils sont regardés depuis un point de convergence : la question de recherche qui anime le processus d'expérimentation et à partir de laquelle s'exprime le souci de ce qu'est un atelier et de ce qui peut être un outil pédagogique.

« Faire des cabanes alors : jardiner des possibles. Prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir et qui vient déjà : l'écouter venir, le laisser pousser, le soutenir. Imaginer ce qui est, imaginer à même ce qui est. Partir de ce qui est là, en faire cas, l'élargir et le laisser rêver. Cela se passe à même l'existant, c'est-à-dire dès à présent dans la perception, l'attention et la considération : une certaine façon de guetter ce qui veut apparaître, là où des vies et des formes de vies s'essaient, tentent des sorties hors de la situation qui leur est faite ; et une certaine façon d'augmenter ces poussées, de soutenir les liens en voie de constitution, de prendre soin des idées de vie qui se phrasent, parfois de façon très ténue, comme autant de petites utopies quotidiennes : oui, on pourrait vivre comme ça. »

Marielle Macé, *Nos Cabanes*, éditions Verdier, 2019, pp. 48-49.

Sommaire

Préambule	p. 11
Donner corps au processus	p. 15
Trajectoire. <i>Restituer et resituer la construction d'un point de vue</i>	p. 17
Repartir du début ... <i>Au point de départ de l'expérience de travail et de recherche</i>	p. 39
<i>Le stage</i>	p. 43
<i>La fin de la quête de terrain et le début de l'expérimentation</i>	p. 53
Des effets de l'ancrage en milieu professionnel sur la formation à la recherche : le cas particulier du « séminaire extérieur »	p. 63
Question de recherche et lieu de travail pour l'expérimentation. # <i>accompagnement</i>	p. 77
Tentatives d'acclimatation de l'outil studio radio mobile. <i>Documenter l'expérience</i>	p. 93
<i>Des ateliers outil « Radiobox » vers l'expérimentation</i>	p. 97
<i>Ecrire pour restituer, écrire à partir d'observation</i>	p. 103
<i>Faire collectif</i>	p. 109
<i>Le studio radio mobile comme outil pour le centre de ressources ? Une prise en main inachevée</i>	p. 115
Annexes. Ce que produisent les tentatives	p. 123
<i>Un studio radio mobile, pour quoi faire ?</i>	
Essai de cartographie des représentations des usages possibles de la radio	p. 125
Récits d'ateliers	p. 129
<i>Atelier outil du 17 octobre 2023</i>	p. 130
<i>Atelier outil du 14 novembre 2023</i>	p. 139
<i>Atelier outil du 05 décembre 2023</i>	p. 148
<i>Balades Radiophoniques du 29 février 2024</i>	p. 156
<i>Balades Radiophoniques du 28 mars 2024</i>	p. 163
<i>Balades Radiophoniques du 25 avril 2024</i>	p. 170
<i>Balades Radiophoniques du 16 mai 2024</i>	p. 176
Faire méthode à partir d'expériences	p. 187
<i>Quand et comment commencer ?</i>	p. 187
<i>Installation, aménagement, modulations</i>	p. 189
<i>Mise en scène et distribution des rôles</i>	p. 196
<i>L'expérience d'une conversation au micro</i>	p. 199
Références	p. 205
Remerciements	p. 211

Préambule

Ce qui s'ouvre ici est le récit d'une expérience de travail et de recherche. Je choisis de parler de travail et de recherche, non pas que la recherche ne soit pas un travail, mais parce qu'elle s'est faite au travail. Engagée dans une formation à la recherche dans le cadre du master en sciences de l'éducation tout au long de la vie, je suis aussi cheffe de projet en contrat à durée déterminée dans un centre de ressources intégré à une collectivité territoriale de Seine-Saint-Denis.

Au centre de l'expérience, il y a la mise en œuvre d'un dispositif de formation et d'accompagnement, soit une proposition faite à des actrices et des acteurs de l'intervention sociale, professionnel.les ou bénévoles, de découvrir puis de s'approprier, lors d'une suite d'ateliers, un outil : la Radiobox, studio radio mobile. Il est donc question de ce que peut la radio, au sens d'un dispositif minimum d'enregistrement que l'on peut installer dans un lieu, avec une poignée de personnes, qui peuvent se saisir des micros. Mais il est surtout question de détailler ce que peut l'expérience elle-même : ce qu'elle produit et ce qu'elle permet, ou pas. Notamment en matière de coopération : coopération avec l'association Making Waves qui a conçu, fait fabriquer et diffuse l'outil studio radio mobile, coopération entre collègues au sein du centre de ressources et coopération au sein des ateliers qui se sont mis en place.

J'ai un temps présenté ce travail comme une recherche intervention plutôt que comme une recherche action – une façon d'assumer un ancrage professionnel dans le champ de l'intervention sociale peut-être. Il n'est pas certain que l'expérimentation mise en œuvre ait pu exister sans le projet de recherche. Il n'est pas davantage certain que les conditions de la recherche action – je pense ici à la réciprocité et à la coopération – aient été pleinement réalisées. Lors de la conférence d'ouverture du colloque « Co-production sociale de la ville et recherche citoyenne » organisé par l'ANR Copolis en mars 2024¹, Agnès Deboulet pose la

¹ - « Tensions sur la ville, crises démocratiques et co-production », conférence d'ouverture du colloque de clôture de l'ANR « *Co-production sociale de la ville et recherche citoyenne. Regards croisés sur les quartiers populaires en France et au Brésil* », coordonné par Agnès Deboulet et João Sette

question de savoir comment nommer les pratiques de recherche impliquées dans la co-production de la ville : « recherche action » ou « recherche engagée » ? Et elle met l'accent sur deux dimensions essentielles de la recherche action : la circulation des savoirs et la création de situations dans lesquelles tout le monde apprend, d'une part, l'attention à porter au processus de production des savoirs, d'autre part. Sous cet aspect, le travail réalisé s'apparente à la recherche action en tant que recherche expérimentation, ou pour reprendre les termes de Louis Staritzky, de « recherche en situations d'expérimentation »². Car il s'agit bien d'apprendre de l'expérience – pour moi comme pour les professionnel.les et bénévoles que j'accompagne –, et de pouvoir restituer la manière dont se construisent ces apprentissages, à la fois concernant la formation à la recherche et concernant les savoirs expérientiels émergeant à partir de la pratique en atelier. Une recherche expérimentation en milieu professionnel donc.

C'est une expérimentation qui n'est ni ratée, ni réussie, qui a produit des choses (souvent pas celles qu'on attendait), fait émerger ou ré émerger des questions, et qui ne prouve rien, sinon qu'elle est possible, qu'il existe dans le contexte de travail que j'ai décrit une possibilité d'expérimenter, ce qui est déjà beaucoup.

Afin d'explicitier les conditions de l'expérience, et ce faisant, d'assumer à la fois un point de vue et une responsabilité, le texte du mémoire se construit selon un schéma narratif. La narration, selon le dictionnaire Larousse, c'est possiblement une forme littéraire ou un exercice scolaire, qui consiste dans les deux cas à développer un récit, à décrire une situation. L'intention ici n'est pas littéraire mais documentaire, et elle est bien de décrire le travail de recherche en situations. Les dispositifs et les espaces de formation mis en œuvre au sein du centre de ressources où je travaille sont aussi pour peu qu'on y regarde de près, des espaces d'expérimentation. Il sont parlants, au sens de Marielle Macé, encore, pour qui « (n)os phrases parlent moins de choses qu'elles ne s'y mêlent, phrases trempées de réel et y transpirant en continu »³. Et pour qui « faire parler » relève d'une

Whitaker, 11 et 12 mars 2024, Centre des Colloques du Campus Condorcet (Aubervilliers). Le programme détaillé est en ligne : <https://copolis.hypotheses.org/> (consulté le 23/08/2024).

² - Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, éditions du commun, 2024, p. 206.

³ - Marielle Macé, « BREATHE IN/ SPEAK OUT », *Respire*, éditions Verdier, 2023, p. 105.

responsabilité écologique de vivant.es parlant.es⁴. Aussi j'ai essayé de *faire parler* les situations éprouvées, non pas au sens d'une interprétation de données recueillies au cours d'une enquête, mais en tant que la parole, les signes, les phrases et morceaux de phrases, se « mêlent » aux choses. Et j'ai essayé de le faire à travers différentes propositions d'écriture ou de composition à partir d'écritures : celle, parfois lapidaire, des personnes qui ont accepté l'invitation à un atelier, celle des récits d'ateliers, celle du journal aussi qui a accompagné et outillé la recherche expérimentation, et qui occupe une place importante dans le récit de l'expérience, celle enfin de ce récit lui-même.

A quelques exceptions près, je n'ai pas, pour ce faire, procédé à l'anonymisation de la parole : les acteur.ices de l'expérimentation y ont pris part à titre professionnel ou bénévole, de manière publique. Je tenais aussi à pou les remercier à l'issue de ce travail commun, ce qui suppose de les nommer.

L'écriture est inclusive bien sûr, parce que, récit situé d'une expérience elle-même située, l'attention aux rapports sociaux de pouvoir qui s'inscrivent jusque dans la langue est une exigence minimale.

Récit d'une recherche impliquée, le texte est écrit à la première personne du singulier. Il commence par un récit biographique pour déplier et expliciter le « je » qui adresse le récit et le point de vue à partir duquel est restituée l'expérience de travail et de recherche. Il se prolonge par la restitution d'une suite de processus : processus d'installation dans l'expérimentation, processus de formation à la recherche, processus d'élaboration et de mise en œuvre de dispositifs de formation sous forme d'ateliers. Ces temporalités recouvrent quasiment l'ensemble des deux années de la formation de master, parce que la question et le contexte de la recherche se précisent au fil d'une série de déplacements, qu'il y a là aussi processus.

Comme en écho à ce cheminement de déplacement en déplacement , je repère des formes d'hybridation des situations de travail et de recherche, à partir de l'hybridité de ma position : hybridation des dispositifs institués du centre de ressources, des méthodes, des postures et des pratiques (entre recherche et

⁴ - Marielle Macé, *Parole et pollution*, éditions AOC, 2021.

accompagnement des professionnel.les). Ainsi l'hybridation apparaît à la fois comme une condition de l'expérimentation, ce qui la rend possible parce qu'elle crée une brèche dans l'institué et permet des bougés, des déplacements, et comme son héritage ou sa trace. Elle permet de ne pas s'en tenir aux habitudes de travail et aux formats déjà explorés mais de les éprouver. Et elle traduit et inscrit que quelque chose s'est produit au cours de l'expérience, qui a modifié, transformé peut-être la situation, situation d'où peut émerger, parfois, une forme inédite, et un savoir sur ce mouvement de transformation.

Pour penser ce mouvement, lors de l'accueil d'un outil mais aussi de personnes, dans le cadre d'un atelier, j'ai choisi de m'attacher à la notion d'acclimatation. J'ai longtemps pensé que l'expérimentation à partir de l'outil studio radio mobile était fondamentalement une question d'espace, et la notion d'espace est en effet importante dans ce qui s'est déroulé en ateliers, mais peut-être plus encore celles de climat et d'ambiance. Pour Marielle Macé toujours, « nous habit(i)ons moins des espaces que des climats, moins des formes que des ambiances (...) une conviction partagée du design et de l'architecture »⁵.

Un récit des conditions climatiques de l'expérimentation donc, complété en annexe, d'une proposition de *faire méthode* qui tente de détailler quelques-unes des lignes de l'« architecture météorologique »⁶ des ateliers.

Ce récit qui constitue le corps du texte est en effet suivi d'une série de trois annexes, comme un jeu d'équilibre entre le processus d'expérimentation et de recherche, et ce que ça a produit. Le texte peut exister sans les annexes, il y renvoie parfois. Les annexes forment un tout dans la mesure où elles se sont alimentées les unes des autres, mais elles existent aussi comme trois productions distinctes, qui ont émergé dans des temps différents de la recherche, et dans des formes d'écriture différentes.

⁵ - Marielle Macé, *Respire*, op. cit., p. 54.

⁶ - J'emprunte le titre de l'ouvrage de Philippe Rahm, cité par Marielle Macé : *Architecture météorologique*, éditions Archibooks, 2009.

Donner corps au processus

Trajectoire

Restituer et resituer la construction d'un point de vue

Difficile de pouvoir dire *d'où* je parle sans commencer par dire *d'où* je viens ... je choisis donc de reprendre les points saillants d'une trajectoire qui court de 1972 à 2023 pour tenter de tracer, dans les grandes lignes, la construction d'un point de vue situé⁷. Me resituer au sein des différents rapports sociaux de pouvoir, c'est pouvoir identifier quels privilèges m'ont conféré des ressources, et quels vécus de la domination ont aussi contribué à construire mon regard, au fil des expériences, familiales, personnelles, professionnelles, parfois militantes et au travers d'une série de prises de conscience en matière de classe et de race, de genre, de sexualités, et d'âge. S'il s'agit, dans ce texte, d'explicitier mon implication, c'est afin d'apporter un éclairage sur les choix que j'ai effectués, en amont puis au commencement du processus du recherche : m'engager dans un master en sciences de l'éducation tout au long de la vie à Paris 8, travailler sur les pratiques de la radio et l'éducation populaire, me former à la recherche action.

L'essentiel de ce texte est une reprise de l'écrit que j'ai travaillé dans le cadre du séminaire de master 2 ETLV de Françoise Laot à l'automne 2023, *Savoirs et rapports au savoir individuels et collectifs*. Il intègre également une partie de l'écrit que j'ai proposé à l'issue du cours intensif de master de Nacira Guénif, *Altérité et ethnicité*, en janvier 2024. Il emprunte beaucoup au travail que j'ai effectué en 2021 dans le cadre d'un bilan de compétences, dont il est une forme d'aboutissement⁸.

⁷ - Emmanuel Beaubatie, « Savoirs multisitués : les reliefs de la positionnalité ». *Raisons Politiques*, N°89 (1), 2023, pp. 25-42.

⁸ - Au début de l'accompagnement proposé par le CNAM deux ateliers collectifs sont programmés au cours desquels j'ai dû reconstituer ma trajectoire de vie – sous la forme d'un récit oral à partir d'une cartographie que j'avais dessinée –, puis présenter, en atelier toujours, un « génogramme » soit une photographie de mon héritage socio-familial prise sous l'angle professionnel. Cet accompagnement été assuré par une psychologue du travail, Agnès Delneufcourt et une psycho-sociologue, Maryse Laurenceau, la première pour les ateliers collectifs, la seconde pour l'accompagnement individuel. Leur approche et leurs méthodes de travail sont fortement inspirées par les travaux de sociologie clinique de Vincent de Gaulejac, d'où la place centrale accordée au récit de vie, et le travail demandé, qui consiste à écrire son propre récit.

Je suis née au début des années 1970 dans une famille installée dans le Cantal, au sein de laquelle la culture est fortement valorisée. Les livres sont très présents, mes parents écoutent de la musique, m'emmènent très vite au théâtre et au cinéma. Si notre environnement rural ne nous donne que peu d'occasions d'accéder à des expositions, les vacances en camping-car, en France et dans le sud de l'Europe, sont en majeure partie consacrées à des visites patrimoniales, à la découverte de villes et de capitales, et de leurs institutions culturelles. Les loisirs sont donc considérés comme un temps pour « se cultiver », et il ne peut être question d'oisiveté. La vie à la campagne et les promenades suffisent en matière de soin du corps et je ne suis pas particulièrement encouragée à pratiquer un sport ou une activité physique, à l'exception de l'apprentissage de la nage et du vélo. En revanche, je suis une éducation musicale et pratique la flûte traversière de sept à dix-sept ans. Dans la petite école de musique cantonale où je suis initiée à la musique, nous avons le choix entre quatre instruments : le violon est jugé trop douloureux pour les oreilles ; le piano trop difficile à transporter et donc peu propice à une pratique qui perdure après que l'enfant a quitté le foyer familial ; la trompette, c'est pour les garçons ; reste donc la flûte traversière. C'est un des premiers marqueurs genrés que j'identifie dans mon parcours de formation ; c'est aussi la marque d'une famille qui élabore des stratégies en matière d'éducation.

Je suis très proche de ma grand-mère, qui, en la matière, est moins rigoureuse que mes parents. Elle m'emmène chaque mercredi au cinéma et nous allons voir tous les films programmés, sans distinction, aussi bien *Amadeus* de Milos Forman (1984) qu'*ET* de Spielberg (1982), *Hannah et ses sœurs* de Woody Allen (1986) que *Le gendarme et les gendarmettes* (1982). Ce qui est important, et qu'elle me transmet, c'est l'expérience du cinéma.

J'ai aussi plusieurs souvenirs d'enfance associés à la radio. C'est d'abord une pratique liée aux déplacements : lorsqu'on vit à la campagne, les trajets en voiture sont incontournables et fréquents. Dans mon enfance, la radio, plus souvent que la musique, les accompagne. Je vois aussi mes parents travailler avec la radio en fond sonore, France Inter pour ma mère, France Musique pour mon père. A l'hiver 1981, mes parents m'emmènent à Paris pour quelques jours. Nous nous rendons à la

Maison de la Radio pour assister à l'enregistrement public de l'émission de Claude Villers, *Le Tribunal des Flagrants Délires*, qui est diffusée quotidiennement sur France Inter en fin de matinée, de 1980 à 1983. L'invitée, Inès de la Fressange⁹, est mannequin. Je me souviens de son entrée, Luis Rego s'exclamant : « Dieu, qu'elle est grande ! ». Et Pierre Desproges de ponctuer : « Dieu, qu'elle est laide ! ». Je ne perçois pas alors les ressorts sexistes des textes des humoristes, je suis juste fascinée par cet usage de la parole. Aujourd'hui les émissions de radio sont filmées et on associe facilement ce que l'on entend d'une émission à l'atmosphère des studios d'enregistrement dont on peut se faire une image très précise. Pour cette émission, il s'agissait plutôt d'une forme de théâtre installé dans un studio d'enregistrement, avec une mise en scène, celle du procès : des invité.es en position d'accusé.es, des humoristes en magistrats ou en avocats, et un public. Une autre émission quotidienne, *Eve raconte*, diffusée sur France Inter toujours, de 1979 à 1988, où Eve Ruggieri raconte la vie de personnages historiques célèbres, me laisse des souvenirs assez précis. C'est notamment ceux d'un été et des vacances en camping où la vie de Talleyrand a permis à ma mère de me réveiller chaque matin en glissant le poste de radio sous ma tente à 8h45.

L'apprentissage de la musique excepté, je suis assignée très tôt à la catégorie de celles et ceux qui ne sont pas adroit.es de leur main, qui, à la différence de ma mère, ne savent pas dessiner. Ma mère, qui est née au début des années 1940, d'un père architecte et d'une mère qui a fait toute sa carrière dans l'Education Nationale en tant que surveillante générale, est en effet successivement professeur d'arts plastiques (après avoir été diplômée de l'ENSET), puis exerce en libéral comme architecte d'intérieur et graphiste, avant de retrouver une activité d'enseignante en arts appliqués. Mon père, né à la fin des années 1920, suit des études de lettres également à l'ENSET, ce qui l'amène à être chef d'établissement, en lycée technique, puis en collège. Pour se dégager de cet exercice qui lui pèse, il va prendre d'autres responsabilités dans un GRETA, pour ensuite, en raison de

⁹ - Archive INA du réquisitoire de l'avocat général, Pierre Desproges, à l'encontre d'Inès de la Fressange, dans l'émission diffusée le 18 janvier 1982 : <https://www.youtube.com/watch?v=TL03H7PMY6E> (consulté le 16/05/2024)

problèmes de santé, retrouver un poste en collège où il enseigne, avec bonheur il me semble, le français et l'histoire-géographie en classes de 6^{ème} et 5^{ème}. Mes grands-parents paternels ont été l'un et l'autre instituteur.ice puis directeur.ice d'école. Mon histoire familiale est marquée par une relation très forte à la chose scolaire. La vie des établissements, les réussites et les difficultés que mes parents ont pu expérimenter en tant qu'enseignant.es, étaient au centre des discussions et des échanges, en famille ou avec l'entourage amical. Ce qui m'a été transmis, c'est donc une connaissance de l'école « de l'intérieur » et une maîtrise de ses « codes » : j'ai le sentiment d'avoir toujours su ce qui était attendu des élèves, comment il fallait se comporter pour réussir et ce qu'il convenait d'éviter de faire. Et j'intègre aussi très jeune un regard critique sur le monde scolaire, ce qui m'autorise à mettre en question le discours de l'Institution. En repensant à mon enfance et à mon adolescence, j'ai le souvenir d'une atmosphère où la politique, les débats, le discours critique, sont omniprésents : sur la question scolaire bien sûr, mais plus largement. Engagé.es dans leur activité professionnelle, mes parents le sont aussi dans le champ syndical et politique : au Parti Communiste pour mon père, puis ensemble, pour une courte période au Parti Socialiste et ensuite ensemble à nouveau au Parti Communiste jusqu'à la fin des années 1970.

Lorsque je suis au collège, puis au lycée, faire des études supérieures, et les faire à Paris, comme mes parents avant moi, m'apparaît comme une évidence. A ce moment-là, je pense à devenir journaliste, ce que j'associe à la pratique de l'écriture, sans pour autant me faire une idée très précise du métier, ni avoir une fréquentation assidue de la presse écrite. Au quotidien, l'actualité est surtout présente à travers les médias audiovisuels. Mon père, lui, conformément au modèle des « bons élèves » qui réussissent aussi bien dans les matières scientifiques que littéraires, espère me voir en prépa HEC puis en école de commerce : étonnement, la finalité de cette filière ne provoque pas chez lui d'allergie idéologique tant il est convaincu de l'intérêt d'une formation qu'il juge complète et équilibrée. Et surtout, il ne me « voit pas prof' », soit qu'il ne souhaite pas que je reproduise une trajectoire qu'il a lui-même mal vécu à certains moments, soit qu'il ait, pour moi, une certaine ambition.

Mon père a de nouveau des problèmes de santé, et je dois devenir plus autonome au quotidien, ma mère étant désormais très occupée, puisque la prise en charge de la famille, soit un travail émotionnel et logistique, s'ajoute à la charge du travail salarié. Cela me permet aussi de négocier avec les projections paternelles : envisager Sciences Po dans le but de pouvoir ensuite intégrer une école de journalisme, puis en cours d'année de terminale, renoncer au prestigieux bac C pour intégrer la filière littéraire, et ... avoir du temps pour la philo, qui, à ce moment-là m'attire particulièrement !

Une mention au bac me permet effectivement d' « entrer à Sciences Po », je ne passe donc pas par les classes préparatoires, à la différence de mes parents. Sans ambition ni désir d'une carrière, je m'y intègre mal, les cours ne m'intéressent pas, le travail consiste surtout à apprendre par cœur des pages et des pages de photocopiés. Je découvre Paris à pied, je fréquente assidûment les cafés et les cinémas. En janvier 1991, les Etats-Unis interviennent pour la première fois en Irak. Dans les jours qui suivent, on peut lire sur le mur qui fait face à l'entrée de l'école rue Saint-Guillaume : « Come On USA. Israël vaincra ». Il ne sera pas effacé. Passée une première manifestation fleuve quelques jours avant le début des opérations militaires, toutes les manifestations anti-guerre sont interdites mais elles sont régulières. Ce sont mes premières manifestations à Paris. J'apprends à repérer à quel moment il faut partir d'un rassemblement non autorisé. Très peu intégrée à la vie de l'école, je vis les événements sans être en lien avec d'autres étudiant.es.

C'est un peu par hasard que je me retrouve ensuite étudiante en philosophie à la Sorbonne : on nous avait recommandé à Sciences Po de nous inscrire à l'université en histoire, pour obtenir des équivalences de diplôme. Après une journée d'attente dans une très belle galerie de la Sorbonne – dans une approche un peu touristique des établissements universitaires, c'est la seule faculté que j'ai alors repérée –, je peux enfin accéder au guichet du service de la scolarité. Il ne reste plus de place en histoire mais seulement en langues et en philosophie. Mon niveau de langue est médiocre, aussi bien en anglais qu'en espagnol. A l'issue d'une première année d'étude infructueuse dans le prestigieux Institut d'Etudes

Politiques parisien, où j'ai véritablement décroché, je ferai donc philo. J'y apprend surtout la rigueur et la méthode, en matière d'analyse, notamment des textes, et de questionnement, mais rien ne m'incite, dans cette voie disciplinaire, à envisager de faire de la recherche. Je travaille cependant avec un certain plaisir la question des rapports entre la parole et l'écriture dans le cadre de mon mémoire de maîtrise, qui porte sur la parole inspirée dans la tradition platonicienne.

Sans aucun projet professionnel précis en tête, je passe les concours de recrutement de l'Éducation Nationale, qui m'apparaissent comme une suite logique – du moins la seule que j'envisage à l'époque –, après une maîtrise de philosophie : je suis reçue au CAPES et échoue deux fois à l'oral de l'agrégation.

Act Up est pour moi la figure politique marquante de mes années étudiantes : à distance des formes de mobilisations syndicales ou partisans auxquelles j'ai vu mes parents prendre part, je découvre une forme de contestation radicale qui laisse place aux émotions, qui montre qu'elles peuvent s'articuler en un discours. A la toute fin de ce cycle parisien et étudiantin, en juin 1997, j'assiste au colloque organisé à l'occasion de l'Europride par Didier Eribon sur les « gay and lesbian studies »¹⁰. J'entends pour la première fois Pierre Bourdieu – qui est hué par un groupe de lesbiennes québécoises qui ne partagent pas son optimisme quant à la possible résolution de la domination masculine dans l'amour hétérosexuel – mais surtout Eve Kosofsky Sedgwick, Léo Bersani, Michael Lucey et Sharon Marcus. Je n'imaginai même pas, après des années d'étude à la Sorbonne qu'il puisse y avoir de jeunes universitaires en jean et en baskets et surtout que les expériences et l'histoire des personnes LGBT, qui sont aussi les miennes, puissent être un objet légitime de recherche.

Je quitte ensuite Paris pour Toulouse où je suis professeure stagiaire, puis je suis titularisée, et je dois m'installer à Limoges. Je vais enseigner peu, et peu de temps. Première raison à cela : il y a en philosophie plus de professeur.es titulaires

¹⁰ - https://www.liberation.fr/cahier-special/1997/06/28/special-europride-premier-colloque-en-france-des-gay-and-lesbian-studies-courant-de-recherche-america_208491/ (consulté le 16/05/2024).

que de besoins, ce qui me vaut d'être restée « titulaire d'une zone de remplacement » (TZR), c'est-à-dire alternativement en exercice dans plusieurs établissements, ou en attente d'un éventuel remplacement. Je n'intègre donc aucune équipe ni ne me reconnais dans aucun projet d'établissement. En outre, si, pour mon stage, je suis nommée à Toulouse, destination conforme à mes choix, ce n'est pas le cas de Limoges, où je dois emménager. Parce que je suis une femme, et que je suis jeune, l'exercice de l'autorité en classe est d'emblée un enjeu : je n'ai aucun goût pour le modèle du cours magistral, mais comment tenter autre chose avec des classes de trente-cinq voire trente-huit élèves ? Je m'épuise à essayer de questionner la classe, à proposer des exercices pour « décortiquer » les difficultés de la dissertation : analyse d'expressions du langage courant en guise de chasse aux présupposés qui met en chemin vers l'identification d'une problématique - « parler pour ne rien dire » (ma préférée, j'ai adoré lire *Quand dire, c'est faire*, d'Austin), « on n'arrête le progrès », etc. - ; analyse de séquences de films - *Les Temps Modernes*, *Bienvenue à Gattaca*, *Métropolis* notamment. J'ai réellement pris goût à développer cette dimension-là du travail. Je me souviens encore de mon premier cours en classe de terminale technologique au lycée Ozenne de Toulouse où, pour inciter le groupe à réfléchir sur ce que la « nature » représente - notion clef s'il en est dans le programme, qui toujours commence par « Nature et culture » -, j'ai proposé aux élèves de réfléchir sur l'expression « yaourt nature ». Cela m'a beaucoup enthousiasmée. Cette approche-là, je ne l'ai apprise ni à l'Université, ni à l'IUFM. Un des formateurs dudit Institut de Formation des Maîtres parlait de mon rapport à la pédagogie en disant : « c'est du jus de chromosomes ». Une compétence innée, certainement pas, mais une appétence héritée sûrement. Mais, pédagogie mise à part, comme me le dit un jour la psychanalyste dont j'ai fréquenté un temps le cabinet, je n'ai manifestement pas de désir pour la philosophie, et ce que l'on ne désire pas, on ne peut le transmettre, selon elle.

La question reste alors entière de savoir de quoi je pouvais avoir le désir. Le statut d'enseignante et les affres de la vie de TZR ont alors un avantage : j'ai énormément de temps disponible, et un salaire. Je les mets à profit pour découvrir

la pratique du clown, le théâtre, le chant et la voix; autant de pratiques qui se rapportent au corps et l'engagent. Habitant une région qui s'y prête, je commence aussi à randonner très fréquemment.

A la rentrée scolaire 2000, je n'ai aucune charge de cours et je fais la démarche de m'adresser à la Mission académique en charge de l'éducation culturelle et artistique à l'école pour signaler ma disponibilité. Durant deux ans, je suis chargée de mission en poste à la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) pour assurer le suivi des projets artistiques et culturels à l'école, et plus précisément créer des liens entre les enseignant.es qui souhaitent mettre en place des projets et les acteur.ices du champ culturel. Je découvre ainsi un peu par hasard et j'apprends en situation ce qui deviendra, et reste encore jusqu'à aujourd'hui, en termes de tâches et de compétences mobilisées, mon cœur de métier : accompagner la pratique, en proposant des formations si besoin, en concevant et mettant à disposition des ressources qui puissent devenir des outils. Et puis, toujours en lien avec l'école, j'en sors néanmoins pour travailler au quotidien auprès d'autres professionnel.les. C'est une expérience décisive. C'est aussi une vraie respiration. Je vais enseigner à nouveau pendant deux ans puis décider d'engager une démarche de reconversion professionnelle. Mon père décède à cette période et je vais peu à peu prendre de la distance avec les attentes de réussite sociale qu'il pouvait avoir me concernant. Je me sens aussi portée, dans mes envies de changement, par le contexte des mobilisations et des rassemblements politiques : l'opposition à la guerre en Irak, à nouveau, la lutte contre la réforme des retraites, déjà, qui s'articule avec le combat des intermittents du spectacle, les manifestations contre l'OMC et les Forums Sociaux Locaux, les activités d'ATTAC. Au printemps 2003, la grève dure plusieurs semaines : un autre quotidien se met en place, au rythme des tractages aux feux rouges tôt le matin, de la tournée des salles des profs ensuite pour essayer de convaincre de l'importance d'une grève reconductible, des AG quotidiennes, et parfois l'après-midi quelques actions assez réussies... telle l'invasion des locaux de France 3 Limousin en compagnie des intermittents du spectacle au moment du journal de 19 heures. C'est le moment de mon éducation politique, une éducation populaire politique, qui passe par la participation à la

mobilisation collective, par le cinéma documentaire, qui est devenu un des modes d'expression importants de la critique sociale, et par mes premières lectures en sciences sociales. Autant je suis restée complètement extérieure au mouvement de 1995 – je préparais les concours de recrutement de l'Education Nationale, loin des amphes et des campus, autant je suis imprégnée du moment politique du début des années 2000, depuis le rassemblement altermondialiste de Millau en soutien aux accusés du démontage du Mac Do jusqu'au mouvement du printemps 2005 contre le CPE.

En 2004, je demande et obtiens ma mutation pour l'académie de Toulouse, où je pense qu'il me sera plus facile de faire une transition professionnelle. Mais mon projet est encore flou. Je suis tentée par le métier d'orthophoniste, une pratique qui relève pour moi de la thérapie par le langage, et un travail concret sur et avec le langage comme pratique. Mais les études sont longues, et donc trop coûteuses. Je passe le BAFA aux CEMEA. Cette formation aux méthodes de pédagogie active reste un socle pour moi, encore aujourd'hui. J'envisage une formation au DEFA qui sanctionne une aptitude à encadrer des animateur.ices jeunesse, mais j'y renonce car je ne me sens pas légitime dans ce champ, par manque d'expérience et de pratique. Je demande à être placée en disponibilité et travaille comme animatrice à temps partiel à l'école la Prairie, qui est un établissement d'Éducation nouvelle, dont le projet, centré sur l'apprentissage par l'expérience, s'inspire fortement de la pédagogie institutionnelle. J'hésite un temps entre la formation d'éducateur.ice spécialisé.e proposée par les CEMEA, et une inscription en sociologie à l'université du Mirail. C'est finalement cette option que je choisis, influencée, je pense, par l'atmosphère du moment.

Ma mère a la possibilité de m'aider financièrement et je peux ainsi m'inscrire en première année de master de sociologie. J'y découvre la pensée féministe – l'université du Mirail est une des premières universités où se sont développées les études sur le genre –, mais aussi une sociabilité entre étudiantes féministes, et, à partir des rencontres que je fais à l'université, un milieu féministe et lesbien qui est historiquement actif à Toulouse. C'est véritablement un moment de prise de conscience et de relecture de mon expérience, passée et présente, qui constitue un

nouveau tournant dans mon rapport au savoir, au sens où Sara Ahmed dit du féminisme qu'il est à la fois un « lieu d'investissement » et une « manière d'être au monde, de donner du sens à notre rapport au monde »¹¹. C'est également le début d'une période intense de lectures, d'engagement militant dans des collectifs souvent très informels, une période où la vie amoureuse, aussi, prend beaucoup d'importance. Je choisis donc de faire un master 2 professionnel mention *Genre et politiques sociales*. Je m'approprie la grille de lecture du féminisme matérialiste et, dans son prolongement, l'approche intersectionnelle qui permet d'articuler les rapports de pouvoir, et de penser leur production et leur reproduction en termes de classe, de genre, de sexualité et de race. Cette boîte à outils prend d'autant plus de sens que je vais, comme stagiaire dans le cadre du master, puis vacataire, travailler plusieurs mois à la Maison des Femmes de Montreuil. Le lieu est ouvert au public tous les après-midis ; les femmes qui poussent la porte ont pour la plupart des besoins urgents d'accès au droit au séjour, à un travail rémunéré, à un logement, à une protection. Les situations de violences sexuelles et sexistes, au travail ou au sein du couple, font partie du quotidien.

Après avoir obtenu mon master 2, je rechigne à refermer la parenthèse universitaire et je m'inscris à Paris 8, avec le projet de travailler sur l'intersectionnalité dans une perspective philosophique, parce que la conversion du regard que le concept implique me paraît quelque chose de fondamental, pour la pensée et pour la pratique. Je rencontre Daniel Bensaïd qui me dit n'être en rien spécialiste des questions de genre mais qui est intéressé par le sujet et accepte de suivre mon travail. Je me perds en lectures. Mon projet manque d'ancrage, je ne parviens pas à articuler le travail sur les concepts et les questions de politiques féministes telles qu'elles se posent dans l'expérience. J'ai par ailleurs très peu de liens avec la fac où je ne viens que très rarement. Le décès de Daniel Bensaïd et la nécessité d'assurer un salaire finissent de me convaincre de renoncer – provisoirement ? – à ce projet.

¹¹- Sarah Ahmed, « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », trad. O. Bonis, *Cahiers du Genre*, n° 53(2), 2012, pp. 80-81.

Après une période où j'enchaîne quelques petits boulots – j'assure quelques heures de formation au GRETA, je suis ensuite secrétaire coordinatrice à temps partiel pour l'association David et Jonathan, qui fédère des groupes d'homosexuel.les chrétiens –, la question des violences envers les femmes va revenir au cœur de mon activité pour plusieurs années.

Je vais d'abord travailler en tant que cheffe de projet responsable de la formation au Relais de Sénart, une association du sud Seine-et-Marne spécialisée dans l'accueil, l'écoute, l'accompagnement et l'hébergement de femmes victimes de violences conjugales. Il s'agit de sensibiliser et de former les professionnel.les de la santé, du social, de la police et de la justice, du logement pour les amener à mieux comprendre le phénomène des violences, à travailler sur leur posture d'accueil et d'écoute des femmes et des enfants concerné.es, et *in fine* à faciliter les parcours de sortie des violences. Pour ce faire, je m'appuie d'une part sur mes collègues travailleuses sociales avec qui je coanime les actions de sensibilisation et de formation, et aussi sur une connaissance des violences – je pense notamment au cycle des violences conjugales, ou aux stratégies des agresseurs tels que le Collectif féministe contre le Viol les formalise – directement issue des discours et donc de l'expérience des femmes qui les ont subies. Au sein d'une association financée par l'Etat pour assurer ses missions, l'accompagnement des femmes est nécessairement assumé par des salarié.es justifiant d'une formation au travail social : la reconnaissance de l'action des associations féministes en la matière et leur financement par l'Etat s'imbriquent dans un processus d'institutionnalisation et de professionnalisation¹². Je ne suis pas travailleuse sociale et, de ce fait, ne prends pas part à l'activité d'accompagnement des femmes victimes de violences conjugales au sein de l'association. C'est ce qui va motiver mon engagement militant et professionnel au Planning Familial : l'activité repose sur des professionnelles et sur des bénévoles et les associations forment elles-mêmes à l'accueil et l'accompagnement sur les questions de violences sexuelles et sexistes,

¹²- Voir à ce sujet les travaux de Pauline Delage, dont Pauline Delage, « Des héritages sans testament : l'appropriation différentielle des idées féministes dans la lutte contre la violence conjugale en France et aux États-Unis », *Politix*, 109, 2015, pp. 91-109.

et de santé sexuelle et reproductive. Je deviens donc animatrice gestionnaire au sein d'un Planning Familial autogéré. Cela correspond pour moi au désir de contribuer à l'émergence de la parole sur les violences de genre, à la construction et à la diffusion d'un savoir expérientiel acquis « par corps »¹³, qui participe de l'*empowerment* individuel et collectif des femmes que nous accueillons, individuellement ou collectivement. Ce savoir expérientiel est aussi le mien. Le fait d'être identifiée comme lesbienne dans l'espace public m'amène assez régulièrement à faire l'expérience de violences verbales et de manifestations d'agressivité, qui sonnent comme autant de rappels à l'ordre hétéro-patriacal. La prise de conscience féministe est un processus continu : c'est en se découvrant experte de sa propre vie que l'on peut prendre conscience de soi comme autrice de savoir (et en l'occurrence de savoirs expérientiels), lesquels contribuent à la connaissance des conditions matérielles d'existence des sujets, qui comme moi, sont assignés femmes et qui s'identifient comme lesbiennes.

J'ai l'habitude depuis que je suis étudiante de lire durant les trajets en train, en métro ou en RER. C'est un temps de lecture assez conséquent pour qui vit et travaille en Ile de France, et il m'est précieux. La presbytie s'installe de manière assez précoce et je dois désormais porter des lunettes pour la vision de près. Continuer à lire debout dans un métro très fréquenté, durant un trajet avec plusieurs changements peut alors devenir un exercice de jonglage assez inconfortable, entre la page qu'il ne faut pas perdre, les lunettes qu'il faut ranger, puis ressortir ... C'est à ce moment-là que je me mets à écouter des émissions de radio en *podcast*, et plus particulièrement des documentaires radiophoniques : *les Pieds sur Terre* de Sonia Kronlund¹⁴, puis *LSD, La série documentaire*¹⁵ de Johanna

¹³ - J'emprunte l'expression à Sylvia Faure, qui a mené une recherche en anthropologie sur la danse, dans le prolongement des travaux de Jeanne Favret Saada.

- Sylvia Faure, *Apprendre par corps: socio-anthropologie des techniques de danse*, La Dispute, 2000.

- Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras, *Corps pour corps: enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Gallimard, 1981.

¹⁴ - Une émission de reportages sans commentaire d'une demi-heure diffusée sur France Culture tous les jours de la semaine. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre#concept-about> (consulté le 16/05/2024)

¹⁵ - <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lsd-la-serie-documentaire> (consulté le 16/05/2024)

Bedeau, qui propose chaque semaine, sur un thème, une série de quatre émissions dans l'optique de « documenter toutes les expériences ». Je ne me déplace plus désormais sans écouter la radio et sans choisir au préalable ce que je vais écouter, que ce soit pour des trajets à pied ou en transports en commun. C'est devenu aussi un espace d'autoformation, au même titre que la lecture en dilettante des ouvrages de sciences sociales sur des travaux qui m'intéressent – les questions de genre et de sexualités au premier chef. Et ça le reste aujourd'hui.

Au Planning Familial, je suis formée à l'accueil individuel et collectif des femmes, à l'animation, à l'écoute active aussi, selon une démarche qui se revendique de l'éducation populaire. Le réseau des coopératives d'éducation populaire qui se créent à la suite du Pavé à Rennes y fait référence¹⁶. Le droit individuel à la formation me permet de suivre en 2015 un stage avec la coopérative *Vent Debout* de Toulouse : je découvre la pratique des groupes de suivis tout au long de la formation, des outils d'analyse – l'arpentage comme méthode de lecture collective¹⁷, les enquêtes sensibles¹⁸ et les récits sous la forme « Petites histoires, Grandes Histoires » –, ainsi que l'entraînement mental à partir d'une situation concrète insatisfaisante, en plus des outils et jeux brise-glace qui résonnent avec l'expérience du BAFA et celle des animations collectives en milieu scolaire.

Au sein du collectif d'animatrices gestionnaires du Planning Familial – il s'agit d'une association autogérée –, les fondamentaux de la pratique sont clairement explicités et régulièrement reposés lors des analyses de pratique : apprendre par l'observation, considérer les individus et les groupes comme ressources en s'appuyant sur leurs expériences et leurs expertises, écouter leurs besoins pour les accompagner dans un cheminement qui corresponde à leurs

¹⁶- La méthode, formalisée par Georges Dumazedier, va être diffusée largement dans le réseau associatif Peuple et Culture, avant d'être reprise par le réseaux des coopératives d'éducation populaire

<https://www.crefadlyon.org/penseretstructurer2#:~:text=L'entrainement%20mental%20est%20une,de%20la%20r%C3%A9sistance%20du%20Vercors>. (consulté le 15/05/2024)

¹⁷- Benjamin Roux, *Arpentage pour tou.tes*, 1er octobre 2022,

https://www.cultivateurdeprecedents.org/20221001_Arpentage_pour_toustes.html (consulté le 22/04/2024)

¹⁸ - Martin Média, « Enquête ouvrière (1880): Karl MARX ». *Travailler*, 12, 2004, pp. 21-28.

attentes, tant dans le choix des stratégies qu'elles adoptent que du rythme auquel elles les mettent en œuvre. Je retiens surtout de ces années de pratique l'animation de la salle d'attente. Les femmes, jeunes et moins jeunes, arrivent seules ou accompagnées, pour un rendez-vous avec une médecin gynécologue. Et nous sommes toujours deux animatrices dans la salle d'attente pour les accueillir, répondre à des questions éventuelles, et surtout être facilitatrices d'une discussion collective pour celles qui le souhaitent. Parfois l'après-midi se transforme en un partage d'expérience et une analyse collective des stratégies de chacune. On parle contraception, sexisme au travail, charge mentale et travail domestique. Lorsque les femmes reviennent s'asseoir en salle d'attente après leur rendez-vous, on sait que c'est une permanence où il se produit quelque chose. Ce n'est pas toujours le cas. Je vais aussi faire quelques interventions en collège, en lycée, en foyers de jeunes travailleurs. Et je continue d'avoir une activité de formatrice, qui vient renforcer et étayer la pratique que j'ai développée lors de l'animation de formations de professionnel.les sur les violences conjugales, où j'essayais d'amener les participant.es à analyser leurs représentations du phénomène et surtout leurs posture et pratique professionnelles. Cela fait aussi écho à mes bricolages pédagogiques d'enseignante en lycée. Enfin, j'ai le sentiment, un temps, d'être parvenue à articuler activité professionnelle et quête d'engagement et de sens au travail.

Le cadre féministe, que l'association revendique, autorise et encourage à se positionner à partir de sa propre expérience. Et pour autant, le consensus hétéronormatif qui semble sceller le collectif délégitime certaines prises de parole, dont la mienne. Un conflit s'installe assez rapidement au sein du collectif associatif, qui nous oppose, une autre animatrice salariée de dix ans ma cadette, un jeune bénévole et moi, aux « anciennes » : attachées avant tout à la défense des droits sexuels et reproductifs des femmes, elles sont très réticentes à ouvrir la réflexion sur les questions de sexualités et considèrent que le Planning Familial n'a pas vocation à s'engager pour la santé sexuelle et plus largement les droits des personnes LGBT. Il n'y a pas d'autres solutions pour les dissident.es que nous sommes que de quitter l'association, dans un climat de fortes tensions. Je parviens

à rester engagée au niveau régional et dans une autre association départementale du Planning Familial, où je vais pouvoir terminer ma formation de conseillère conjugale et familiale. En parallèle, et dans la continuité de la pratique et de la réflexion sur les méthodes de l'éducation populaire que j'ai commencé à développer au Planning, je vais suivre une formation de responsable d'action communautaire en santé et travail social, conçue et animée par l'association Aides, Médecins du Monde et l'Institut Renaudot, et portée par le CNAM.

Après la rupture difficile avec le collectif autogéré, ce temps de formation représente un espace de réparation. Il me permet aussi d'élargir mon questionnement : en partant des violences conjugales, je me suis intéressée aux violences sexuelles et sexistes et à la santé sexuelle des femmes ; de là, en m'intéressant à la santé communautaire, je découvre le champ de la santé publique et plus précisément de la promotion de la santé. Cette approche globale de la santé, qui inclut sa dimension sociale, et qui reconnaît et valorise l'agentivité des personnes, me paraît pleinement compatible avec mon analyse et mon positionnement féministes.

Je fais en 2017 une très brève expérience de radio, derrière le micro cette fois. J'ai ouvert depuis peu un compte *Facebook* pour comprendre par la pratique ce qui se joue sur un réseau social et je repère un *post* d'un collectif associatif qui lance un appel à volontaires pour une émission mensuelle diffusée sur Fréquence Paris Plurielle : *Gouinement lundi*. Il est notamment proposé de prendre en charge la chronique cinéma. Très tentée, je prends contact et je rencontre l'une des animatrices de l'émission qui m'explique le fonctionnement du groupe : chacune est autonome, du matériel peut être prêté pour faire des reportages mais il n'y a pas de temps prévu pour former les nouvelles qui rejoignent l'équipe. Elle me conseille juste de rédiger ma chronique pour ne pas avoir à improviser. Le collectif est quasi exclusivement composé de professionnel.les de l'audiovisuel. Je fais une seule chronique, assez peu audible – écrire pour la radio s'apprend, parler en direct aussi –, sur le film *Wonderwoman*¹⁹, qui plus est lors d'une émission sur le

¹⁹ - [https://fr.wikipedia.org/wiki/Wonder_Woman_\(film,_2017\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Wonder_Woman_(film,_2017)) (consulté le 14/05/2024).

journalisme, et donc en étant entourée d'invitées qui, comme les animatrices de *Gouinement Lundi*, sont très à l'aise au micro. Malgré quelques encouragements assez tièdes, je préfère ne pas récidiver et quitter le groupe.

La formation de responsable d'action communautaire et santé et travail social va me permettre d'intégrer, d'abord pour un stage puis en tant qu'agente contractuelle, un centre municipal un peu particulier, situé à Aubervilliers : la Fabrique de Santé. On y trouve du soin, mais aussi des permanences d'accès aux droits de santé, d'écrivain public, des assistantes sociales de secteur, des cours de français, des activités physiques et sportives, des ateliers santé, un accueil café hebdomadaire – que je vais mettre en place en empruntant beaucoup à mon expérience d'animation de salle d'attente au Planning Familial –, un jardin partagé. On essaie de s'y inspirer des démarches de santé communautaire, tout en assumant nécessairement notre place au sein des services de la collectivité territoriale. Autrement dit, nous travaillons sur « la participation des habitant.es ». Les situations des personnes que l'on accueille sont particulièrement dégradées et complexes : beaucoup sont des exilé.es, primo-arrivantes, débouté.es après avoir demandé l'asile, sans titre de séjour, travailleur/ses clandestin.es sous payées pour des tâches épuisantes d'entretien et de ménage, dans le bâtiment, sur les marchés, ou comme agent de sécurité. Beaucoup sont des femmes qui assument seules l'éducation de leurs enfants, qui sont ou ont été victimes de violences. Les partenaires avec qui travailler à des solutions sont peu nombreux, nous manquons de temps pour les rencontrer et plus globalement pour construire et développer un véritable projet pour la structure. L'équipe restreinte est engluée dans la gestion des urgences au quotidien ; nous manquons de soutien de la part de notre hiérarchie pour obtenir les moyens et les perspectives nécessaires pour sortir de l'usure de cette routine. Au bout de deux ans, je renonce à occuper un poste de première ligne et je postule auprès du Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis qui me recrute en tant que cheffe de projet, contractuelle toujours, au sein d'un centre de ressources à destination des professionnel.les des secteurs sanitaire, social et socio-éducatif, sur les questions de prévention. Au croisement des champs

de la santé et du social, centré sur la mise en œuvre de dispositifs de formation et d'accompagnement des professionnel.les, le poste me paraît totalement congruent avec mes compétences et mes expériences préalables. Le quotidien vient rapidement ternir mon enthousiasme : nous vivotons alors que les possibilités de faire des choses sont nombreuses. Puis survient l'épidémie de Covid, et avec elle l'arrêt de nos activités en présentiel pendant de longs mois, et le télétravail. Je me retrouve une fois encore – comme lorsque j'étais dans l'Education Nationale –, comme en jachère au travail, et j'en éprouve un certain mal-être. Ce qui me conduit à faire un bilan de compétences. Ce moment réflexif me conforte dans mes choix de travailler les questions de formation, d'apprentissage, et d'analyse des pratiques professionnelles. Il me permet aussi de reconnaître que j'éprouve peut-être une certaine frustration à ne pas avoir mené de travaux de recherche, du moins que le rapport au savoir est une dimension structurante de mon parcours et de ma manière d'être en action sur le plan professionnel et personnel. Le travail d'écriture que j'ai réalisé durant ce bilan de compétences, que ce soit pour faire récit de mon parcours ou pour ressaisir des situations saillantes dans ma vie et ma pratique professionnelles, préfigurent le travail sur l'implication que je vais engager en première année de master Sciences de l'éducation tout au long de la vie, notamment en m'initiant à la pratique du journal. Plus exactement la pratique du journal et l'explicitation de mon implication constituent le prolongement du travail amorcé dans le cadre de cet accompagnement.

Ce bilan de compétences ne me conduit pas à quitter mon emploi mais plutôt à pouvoir y rester. Alors que j'occupe, au cours des douze années précédentes, une dizaine de postes différents, sur des périodes allant de quelques mois à deux ans, je persévère depuis. En revanche, c'est à nouveau du côté de l'université que je vais chercher les ressources nécessaires pour construire un équilibre. Je m'engage dans la formation de master en sciences de l'éducation tout au long de la vie à l'Institut d'études à distance de l'Université Paris 8 en 2022, afin de travailler sur ce que c'est qu'apprendre de l'expérience, et sur les principes et méthodes d'éducation populaire. Les apports de la formation, – et la découverte de la pratique du journal en particulier –, viennent rapidement nourrir les échanges avec mes collègues et

redonner un peu de souffle et de désir au quotidien professionnel. Dès la première année de master, des circulations s'installent entre le travail d'enquête exploratoire et l'activité professionnelle.

Expliciter mon point de vue signifie aussi me situer dans l'espace social physique où j'évolue. J'exerce mon activité professionnelle en Seine-Saint-Denis depuis 2013, à Saint-Denis, puis à Aubervilliers et maintenant à l'échelle du département, en étant basée à Pantin. J'y réside à partir de 2010, à Bagnolet d'abord – quartier des Coutures –, dans le bas Montreuil ensuite et, après une brève parenthèse dans le nord-est parisien, à Pantin aujourd'hui, c'est-à-dire en première couronne, sur des territoires transformés par ce que l'on appelle « gentrification », soit, en traduction française, un processus d'embourgeoisement. Travailler et habiter ce territoire constitue une expérience des rapports sociaux de classe et m'amène à une conscience très claire et très vite explicite de la place que j'y occupe, que ce soit dans les relations avec les personnes que j'accompagne dans le cadre de ma pratique professionnelle, avec mes voisin.es (celles et ceux à qui je ressemble et celles et ceux qui ne me ressemblent en rien), avec celles et ceux que je côtoie dans les transports en commun.

La prise de conscience, non pas de l'existence du racisme, mais de mon implication dans les rapports sociaux de race, s'achève plus tardivement. Il y a en effet un pas à franchir depuis des prises de position critiques – vis-à-vis notamment des féministes universalistes – et l'appropriation d'une grille de lecture intersectionnelle des rapports sociaux, jusqu'à la prise de conscience du privilège blanc. Ainsi, la première lecture de Sarah Ahmed en 2012 était très différente de la lecture que j'en refais aujourd'hui. J'y avais trouvé une analyse de la dynamique émotionnelle propre à la confrontation des féministes au discours hégémonique dans laquelle je pouvais me reconnaître et qui me permettait de comprendre comment et pourquoi ma colère se manifestait. Cela fait partie des lectures que l'on a attendu longtemps, sans le savoir, qui donnent un éclairage vital sur ce que l'on ressent. Aujourd'hui, j'y lis aussi qu'il peut y avoir des rabat-joie parmi les féministes, des personnes qui, par leur seule présence, introduisent une rupture

dans le cours ordinaire de la conversation, en incarnant un point de vue *queer*, et/ou trans, et/ou racisé, et/ou des quartiers populaires.

La prise de conscience du privilège blanc, c'est aussi la mesure du privilège de pouvoir choisir le moment de cette prise de conscience. Me concernant, ce privilège a été soutenu par un certain rapport au savoir. Avec une formation en philosophie, c'est-à-dire en histoire de la philosophie, j'ai dans un premier temps abordé la sociologie et le corpus féministe avec un œil sélectif : éduquée à appréhender les idées selon la logique de la rationalité abstraite, j'ai pu continuer à lire les textes sur l'approche intersectionnelle de manière sélective, en ne les articulant qu'avec une partie de mon expérience, en m'identifiant comme femme et comme lesbienne, mais pas comme blanche. Autrement dit, j'ai pu observer le racisme autour de moi en pensant et agissant comme si je n'étais pas concernée par sa dimension structurelle et systémique.

En janvier 2023, j'assiste à la MC93 au spectacle « Ce qu'il faut dire », une mise en scène du texte de Léonora Miano par Stanislas Nordey. Je suis assise dans la salle avec ma compagne. Trois jeunes femmes noires gravissent les marches, en commentant la réaction de blancs qui les regardent mal, disent-elles, alors qu'ils viennent précisément voir ce spectacle, et qu'ils n'ont donc pas compris ce qu'ils venaient voir. Elles s'installent derrière nous et poursuivent leur échange, et je me dis à ce moment-là qu'elles parlent fort pour être entendues des personnes blanches autour d'elles. Bref, ce que je ressens comme une provocation me met mal à l'aise, en colère parce que je considère alors qu'elles devraient davantage prendre en considération l'hétérogénéité des blanc.hes présent.es, et donc ne pas m'assigner à une appartenance au groupe des blanc.hes. Comme je n'ai pas envie d'assister au spectacle en étant potentiellement observée dans mes réactions, je change de place : « abandon de la situation »²⁰. Après avoir écouté le podcast, *Blanc*

²⁰ - Robin di Angelo, analyse ces mécanismes : « un état dans lequel même un minimum de stress racial devient intolérable, déclenchant une série de mouvements défensifs. Ces mouvements comprennent l'extériorisation d'émotion comme la colère, la peur et la culpabilité, et de comportement comme l'argumentation, le silence et l'abandon de la situation induite par le stress. Ces comportements servent à leur tour à rétablir l'équilibre racial des blancs. », *Fragilité blanche*, éditions Les Arènes, 2020.

comme neige²¹, j'aurais trois mots pour qualifier cette expérience : la fragilité blanche²². C'est la première fois que je ne me sens pas à la bonne place dans un théâtre. Le récit de cette situation n'a rien d'héroïque, et surtout, rien d'exceptionnel. J'essaie juste, dans un cadre réflexif, d'explicitier un processus et de le maintenir au niveau d' « une prise de conscience »²³ qui ne soit ni de l'ordre de la culpabilisation, ni de l'ordre de la victimisation.

Partant de cette expérience, il me semble nécessaire d'appréhender les manifestations de la colère, en parole ou en acte, en ce qu'elles font sens, autrement dit écouter ce que dit cette colère. bell hooks, dans le texte « Ce qui se passe quand les féministes changent »²⁴ émet l'hypothèse selon laquelle les femmes blanches lesbiennes seraient plus ferventes dans leur volonté d'être antiracistes, sans présupposer que la souffrance des femmes noires est identique à la leur. Il s'agit de partir de soi et de son expérience, mais pour quitter sa zone de confort, et non pour ramener à soi les expériences des personnes que l'on rencontre. Il s'agit, me semble-t-il, et comme le dit Rachele Borghi, d' « être à l'aise dans le malaise »²⁵, , d'accepter le malaise et d'entendre ce qu'il donne à comprendre pour peu qu'on y prête attention. Au-delà du caractère informatif du malaise, qui est ce par quoi le processus de prise de conscience existe dans une dimension émotionnelle, la question se pose de savoir que faire de ce malaise dans ma pratique, qu'elle soit de recherche, de formation ou d'accompagnement.

Engager un travail de recherche dans le cadre de mon activité professionnelle, c'est choisir d'enquêter non pas sur les pratiques d'intervention sociale dans les quartiers populaires mais, dans le cadre d'une expérimentation, à partir d'une réflexion partagée avec les professionnel.les de première ligne qui y travaillent et pour beaucoup d'entre elles et eux, y résident et y ont grandi. Il s'agit,

²¹ - « Blanc comme neige », *Programme B*, Binge audio, juin 2021, 4 épisodes, de Claire Richard.

²² - Robin di Angelo, *La fragilité blanche*, op. cit.

²³ - Mame-Fatou Niang et Julien Suaudeau, *Universalisme*, éditions Anamosa, 2022, p. 19 :

« l'antiracisme n'est ni une victimisation ni une culpabilisation mais une prise de conscience »

²⁴ - bell hooks, « Ce qui se passe quand les féministes changent », *Rencontres radicales : pour des dialogues féministes décoloniaux*, sous la direction de Manal Altamimi, Tal Dor, et Nacira Guénif Souilamas, éditions Cambourakis, 2018, p. 159.

²⁵ - Rachele Borghi et Astrid Aïdolan-Ague, *Décolonialité & privilège: devenir complice*, éditions Daronnes, 2019.

du point de vue de la méthode d'une tentative de coopération, dont bell hooks souligne qu'elle fait partie des stratégies possibles pour introduire de la réciprocité dans les situations où il y a inégalité de statut²⁶, soit une tentative de construction d'un cadre de travail et de recherche où les rapports de domination puissent être explicités, où les conflits puissent émerger et être gérés²⁷.

²⁶ - bell hooks, « Ce qui se passe quand les féministes changent », op. cit., p. 161

²⁷ - *Ibid.*, p.162 : « Il est plus enrichissant de faire confiance à notre capacité de gérer des situations où émerge un conflit lié à une question de race plutôt que d'insister systématiquement sur la nécessité d'un espace sécurisant pour créer du lien. »

Repartir du début ...

Au point de départ de l'expérience de travail et de recherche

Lorsque je m'inscris en master de sciences de l'éducation tout au long de la vie (ETLV) à Paris 8, à l'été 2022, j'ai le projet de travailler sur les démarches de santé communautaire et la production de savoirs expérientiels. Et je m'intéresse à la manière dont la participation à une communauté de pratiques peut transformer les individus. Je veux aussi mieux comprendre comment une communauté prend forme et ce qui se transforme ou sort transformé de cette expérience. Lors d'un échange sur le forum en ligne de l'atelier recherche²⁸, je réponds à Martine Morisse²⁹ qui me demande d'explicitier ce que recouvre les démarches de santé communautaire et d'autosupport médical.

Extrait de ma contribution sur le forum de l'atelier recherche le 07/11/2022 : « Les groupes d'autosupport se mettent en général en place parce que le savoir pouvoir médical ne répond pas aux besoins des personnes concernées : c'est le cas des groupes de femmes qui, sur les questions gynécologiques et de santé des femmes, se forment ensemble pour produire leurs propres expertises ; c'est le MLAC et la pratique des avortements par des non-professionnel.les de santé ; ce sont aussi des collectifs ou mouvements qui s'organisent en réaction à l'épidémie de SIDA (bien montré pour *Act Up* par le film *120 battements par minute* de Robin Campillo), et aussi, sur la questions des usages de drogues illicites, des collectifs qui ont écrit l'histoire de la réduction des risques qui est maintenant une approche reconnue en santé publique (association ASUD par exemple). Ce sont donc des initiatives de santé communautaire qui sont militantes, où ce qui est en jeu c'est une remise en question de l'autorité médicale et/ou du périmètre du légal. Il y a donc, je pense, dans la formation de ces groupes à la fois une question d'identité en formation (prendre conscience de rapports de pouvoir

²⁸ - L'atelier recherche est dédié, lors du premier semestre de l'année de master 1 à l'IED, à l'élaboration de la question de départ de la recherche. Et les forums en ligne sont un des outils pédagogiques et de travail de l'enseignement à distance du master ETLV : à partir des échanges entre enseignant.e et étudiant.es et entre étudiant.es.

²⁹ - <https://experice.univ-paris13.fr/profil/martine.morisse/> (consulté le 03/06/2024).

qui construisent une situation commune à toutes les personnes impliquées), une question d'auto-formation et une dimension de transformation personnelle, collective (institutionnalisation du groupe) et politique (influence qui peut aller jusqu'à l'évolution des lois).

Voilà pour ce qui est de déplier un peu le type d'objet de recherche qui m'intéresse. »

Choisir ce thème de recherche serait pour moi une manière de faire retour sur les expériences et les pratiques dans lesquelles je m'étais engagée, au Planning Familial d'abord, puis à la Fabrique de Santé, et sur la question des résonnances entre méthodes d'éducation populaire et pratiques de santé communautaire. Et c'est aussi une façon de voir quel peut être le prolongement de ces expériences et de ces réflexions quelques années plus tard. Je pense alors, entre autres pistes de travail, à me rapprocher de l'association de santé communautaire *Techno*⁺³⁰, qui fait partie du paysage des acteur.ices de la prévention que je fréquente à titre professionnel, sans être moi-même impliquée dans le milieu des fêtes techno.

Un premier déplacement se produit après le premier regroupement des étudiant.es de première année de master en Education tout au long de la vie (ETLV) à l'Institut d'Etudes à Distance (IED) de Paris 8, à l'automne 2023. Nous sommes pour la plupart en situation de reprise d'études à l'IED, avec des intérêts de recherche qui s'annoncent très ancrés dans nos expériences professionnelles. Lorsqu'on évoque les perspectives de travail des un.es et des autres, Francis Lesourd³¹, qui coordonne la formation, nous invite à considérer que des centres d'intérêt plus personnels que professionnels puissent faire l'objet d'un travail de recherche. C'est pour lui une perspective de travail non seulement possible mais très intéressante à explorer. Et c'est à partir de là, me sentant autorisée à le faire, que j'envisage de travailler sur la pratique de la radio et m'intéresser aux associations d'éducation populaire qui la développent. Pour autant, le motif de la communauté de pratiques, qui s'efface du prisme de questions qui vont aiguiller le travail d'enquête exploratoire, va

³⁰ - <https://technoplus.org/une-association-de-sante-communautaire/> (consulté le 03/06/2024).

³¹ - <https://experice.univ-paris13.fr/membres/enseignants-chercheurs/francis-lesourd/> (consulté le 03/06/2024).

ressurgir bien plus tard. A ce stade de ma formation de master, c'est la notion d'*expérience formatrice et transformatrice* qui occupe une place centrale dans ma réflexion.

Extrait de mon journal du 14/11/2022 : « Concernant le futur terrain de recherche, si je choisis la fabrique de créations radiophoniques, et si je choisis de travailler au prisme de la notion d'expérience formative(...), je pourrais en effet tout à fait travailler sur l'expérience de la création sonore comme expérience transformative. Je note : « Derrière l'idée d'expérience formative, il y a celle d'expérience « transformative », qui transforme « les perspectives de sens » de la personne, qui bouscule ses manières d'être, de penser, de se représenter le monde, les autres, l'avenir, son activité elle-même, et les liens entre ses différentes dimensions »³². »

Mes lectures sur l'autoformation en particulier vont m'orienter vers la pratique, et vers un travail d'analyse de ma propre expérience. Et c'est à partir de là que je vais commencer à réfléchir à une méthodologie de recherche action, c'est-à-dire à faire des liens entre ma réflexion sur ce que l'on apprend de et par l'expérience, mon appétence pour la pratique de la radio et, en fond, mais déjà présente, mon activité professionnelle.

Extrait de mon journal du 03/01/2023 : « Si je réfléchis maintenant dans le cadre de la consigne donnée par Sandrine³³, comment est-ce que je peux envisager ma recherche sur le mode d'une conscientisation de l'expérience ? (...) il va me falloir *mettre la main à la pâte* et je le ferai avec plaisir parce que l'activité de création radiophonique et sonore à laquelle je souhaite m'intéresser me passionne. C'est quelque chose qui est ressorti très clairement de l'entretien de recherche non directif avec

³² - Jacques Mezirow, *Penser son expérience: une voie vers l'autoformation*, Chronique sociale, 2001.

³³ - Sandrine Deulceux est enseignante dans le cadre du master ETLV, à l'IED de l'Université Paris 8.

Déborah³⁴, qui me questionnait sur mon implication : j'ai très envie de tenter une expérience créatrice et d'expression autour de la radio. »

Puis, le 07/01/2023 : « Recherche action donc, et dans quelle mesure et en quoi mon projet de recherche pourrait être orienté vers cette démarche ? (...) L'association qui m'intéresse et anime une fabrique de création radiophonique n'est pas sans lien avec mon activité professionnelle de cheffe de projet dans un centre de ressources pour les professionnel.les du social, de l'éducation. C'est un projet qui a été repéré par mes collègues et un partenaire potentiel de futures actions. Il est donc tout à fait possible que j'aie à interagir avec les actrices et les acteurs de cette association en tant qu'agente d'une collectivité territoriale. J'ai par ailleurs un intérêt personnel pour la radio et la création radiophonique et souhaite, à l'occasion de cette recherche, participer aux activités de l'association (notamment me former à la création radiophonique), en étant adhérente de l'association. Et je souhaite aussi pouvoir articuler ces deux positions avec un projet de recherche. C'est donc avec plusieurs casquettes et plusieurs types d'intérêt et de motivation que je vais aborder ce terrain, ce qui nécessite d'être pensé en amont et analysé aussi, en termes d'implication. (...) je pense que je peux m'engager dans un collectif associatif d'éducation populaire et pratiquer une forme de socio-analyse. »

L'enquête exploratoire que je réalise au premier trimestre 2023 s'articule en deux temps. Je mène trois entretiens non-directifs avec des personnes qui ont animé ou coanimé des ateliers radio. Et, en mars 2023, je prends une semaine de congés pour

³⁴ - Dans le cadre d'un cours sur la méthodologie d'entretien, nous avons travaillé en binôme et donc à partir d'une mise en situation sur les dynamiques d'entretien, fait l'exercice d'une présentation mutuelle de nos projets de recherche. La création d'un enseignement à distance la licence en ETLV a été pensée comme une recherche action et a donné lieu à une restitution, qui fait l'objet d'un ouvrage collectif. Voir les deux premières parties de la publication de Sun-Mi Kim et Christian Verrier, *Le plaisir d'apprendre en ligne à l'université. Implication et pédagogie*, éditions De Boeck Supérieur, 2009.

suivre un stage d'initiation à la création sonore et radiophonique organisé par l'association *La cassette*, à Aubervilliers.

Le stage

Le stage, comme le rappelle l'association *L'Ardeur*³⁵, est un mode de formation qui fait référence à la pratique de réalisation collective mise en place par les instructeurs de l'éducation populaire dans un objectif de « politisation du peuple » : la production d'une réalisation au cours du stage est ce qui permet d'interroger le monde social. A l'échelle de l'expérience que j'ai vécue durant la semaine d'initiation à la création radiophonique, la question de la définition de l'éducation populaire a résonné plus d'une fois. Je serais tentée de reprendre, pour caractériser l'éducation populaire, la formulation de Jean Oury dans le film documentaire que lui a consacré Nicolas Philibert, *L'invisible*, réalisé à la Borde en 2002, et où il dit de la psychothérapie institutionnelle qu'elle n'existe pas, que c'est une pratique. Et Linda de Zitter de compléter à ce propos lors du débat qui a suivi la projection du film au Palais de Tokyo le 29 mai 2024³⁶ : **ça n'existe pas, c'est un mouvement, une pratique, une théorie, de la recherche, ça s'invente ...** La notion d'éducation populaire, considérée dans son historicité, est polymorphe, comme Frédéric Chateigner le montre dans sa thèse en sciences politiques : *Education populaire, les deux ou trois vies d'une formule*³⁷. Il distingue les mouvements traditionnels de l'éducation qui constituent, dans une forme institutionnalisée, le secteur de l'animation, des formes qui émergent à partir des années 1990 et qui recouvrent des réalités très diverses : depuis l'association ATTAC, les initiatives

³⁵ - <https://www.ardeur.net/ateliers-et-stage/> (consulté le 03/06/2024)

³⁶ - <https://palaisdetokyo.com/personne/linda-de-zitter/> (consulté le 03/06/2024).

³⁷- Une thèse en sciences politiques dirigée par Vincent Dubois et Gérard Mauger et soutenue à l'université de Strasbourg en 2012. Voir également l'article de Frédéric Chateigner, « Une troisième vie de l'éducation populaire ? Les relances des années 1990-2000 », *La démocratisation culturelle au fil de l'histoire contemporaine*, Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, Centre d'histoire de Sciences-Po, 2012-2014, disponible sur : chmcc.hypotheses.org/1238 (mis en ligne le 4 mai 2015 et consulté le 13/04/2023).

des coopératives d'éducation populaire telles que le Pavé, ATD Quart Monde³⁸, et jusqu'à Nuit Debout. Soit « une nouvelle forme de rapport contestataire au politique qui passerait par la critique sociale mais sans recourir aux formes traditionnelles des luttes politiques (partis, coordinations) et qui mettrait l'accent sur les formes de prises de conscience et sur l'importance du combat culturel »³⁹. Pour reprendre les termes d'Alexia Morvan, l'éducation populaire politique implique de mettre en œuvre des « démarches collectives d'apprentissage et de réflexion critique » qui « permettent de faire conflit à l'endroit des formes de dominations contemporaines et d'œuvrer à leur dépassement »⁴⁰. Et c'est une « praxis de transformation sociale et politique » qui peut passer par la création artistique, la production et le partage de savoirs, l'engagement social et associatif. Elle requiert pour certain.es de proposer des dispositifs formels afin que l'égalité des intelligences puisse s'exprimer et produire « des effets émancipateurs, à l'écart de tout légitimisme esthétique, savant ou militant »⁴¹.

J'ai choisi de faire ce stage car la proposition de rendre la pratique de la radio accessible à tout.es, ou presque⁴², me semblait intéressante pour réfléchir sur les liens possibles avec l'éducation populaire, et parce que la Casette, qui l'organise, se présente, dans les documents qu'elle produit, comme une association d'éducation populaire. Qu'en est-il en pratique, à la hauteur de l'expérience que j'ai vécue en tant que stagiaire, de l'éducation populaire ?

³⁸ - Geneviève Defraigne Tardieu, « Co-construction de savoir à l'université populaire Quart Monde », *Ecologie & politique*, vol. N° 51, no. 2, 2015, p. 81.

³⁹ - Laurent Besse, Frédéric Chateigner, et Florence Ihaddadene, « L'éducation populaire », *Savoirs*, 42(3), 2016, p. 11.

⁴⁰ - Alexia Morvan, *Pour une éducation populaire politique : à partir d'une recherche action en Bretagne*, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, sous la direction de Jean-Louis Le Grand, Université Paris 8.

⁴¹ - Yve Guerre, *Vers l'âge d'or de l'éducation populaire : le peuple éducateur*, éditions L'Harmattan, 2014, p. 36 (à partir de son expérience du théâtre de l'opprimé avec Augusto Boal et de sa lecture de Rancière).

⁴² - Le stage est accessible aux débutant.es. Il est seulement nécessaire de disposer d'un ordinateur portable et d'y avoir installé un logiciel libre permettant de faire du montage. L'association s'engage à prêter des enregistreurs équipés de bonnettes, ainsi que des casques, aux stagiaires qui ne viennent pas avec leur propre matériel. Le coût du stage est de 425 €, payable en deux fois sur le site Hello Asso, à quoi il faut ajouter une adhésion à prix livre à l'association.

Je me suis préparée à ce stage en suivant les conseils de l'enseignante qui était ma tutrice pour cette première année de formation en master. Je lui ai présenté mon intention de mener une enquête exploratoire sans hypothèse préalable et elle m'a en retour suggéré, en guise de revue de littérature, de me documenter sur la méthodologie de l'enquête et les approches inductives, ce que j'ai fait⁴³. C'est donc après une période de lectures, sur l'observation en particulier, que j'aborde le stage, très préoccupée par les enjeux de méthode d'enquête. Est-ce que je choisis l'observation participante ou la participation observante ? Comment faire pour ne rater aucun détail ? Comment en même temps négocier ma place dans ce lieu et faire en sorte qu'il puisse devenir un terrain d'enquête ? Et, dans cette perspective, est-ce qu'il est préférable de faire de l'observation à découvert ou *incognito* ? Je m'apprête à pousser la porte le sac à dos bien chargé et d'un pas mal assuré.

Extrait de mon journal du 20/03/2023 : « J'ai dix minutes d'avance sur l'horaire proposé, soit 9h15 pour l'accueil et un démarrage à 9h30. Je pousse la porte après un temps d'hésitation car le rideau de fer n'est pas complètement levé. Il y a deux personnes à l'intérieur et celle qui vient de m'inciter à entrer précise tout

⁴³ - Anne-Marie Arborio, Pierre Fournier, François de Singly, *L'observation directe* (2e édition refondue), éditions A. Colin, 2005.

Stéphane Beaud et Françoise Weber, *Guide de l'enquête de terrain: produire et analyser des données ethnographiques* (4e éd. augmentée), éditions la Découverte, 2010.

Aude Béliard et Jean-Sébastien Eideliman, « Au-delà de la déontologie : Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique » in Alban Bensa, *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, Paris, éditions La Découverte, 2008, pp. 123-141.

Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150(5), 2003.

Sébastien Chauvin et Nicolas Jounin, « L'observation directe », in Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, Presses Universitaires de France, 2012.

Sylvia Faure, *Apprendre par corps : socio-anthropologie des techniques de danse*, op. cit.

Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, op. cit.

Cécile Léonardi, « Sylvia Faure, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*. Paris, La Dispute, 2000 », *Sociologie de l'Art*, 2003/1-2 (OPuS 1 & 2), pp. 189-194.

Julian Mischi, « Observer un collectif militant en milieu populaire », *Politix*, 2012/4 (n° 100), pp. 113-128.

Catherine Rémy, « Accepter de se perdre. Les leçons ethnographiques de Jeanne Favret-Saada », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 24 juin 2014, consulté le 19 août 2024. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4776>

Loïc Wacquant, « L'habitus comme objet et méthode d'investigation : Retour sur la fabrique du boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 184(4), 2010.

de suite qu'elle ne fait pas partie des personnes qui « portent tout ça ». L'autre personne qui est en train d'installer un vidéo projecteur dit : « Vous êtes en avance mais bon. Installez-vous ... ». »

Le stage se déroule dans les locaux de l'association, situés dans le quartier des Quatre Chemins, à Aubervilliers, à la lisière de Paris. C'est un secteur identifié comme un quartier populaire (Quartier Prioritaire de la Politique de la Ville) où le processus de rénovation urbaine est fortement engagé, et où on remarque le nombre croissant de constructions de logements neufs dans le parc privé, qui annonce l'arrivée de « nouveaux habitants », quoiqu'à un rythme plus lent que dans les quartiers limitrophes. L'association est locataire d'un local situé au rez-de-chaussée d'un immeuble de construction récente, dans le cadre d'un bail commercial. Celui-ci contraste fortement avec les commerces existant dans la rue mais fait comme le pendant d'un restaurant situé un peu plus loin dans la rue, qui se présente comme « restaurant-cantine du monde ». Des liens de fréquentation mutuelle existent d'ailleurs entre ces lieux qui proposent tous deux des événements culturels et s'implantent dans ce quartier populaire en mutation.

Extrait de mon journal, 22/03/2023 : « Je note, dans une conversation informelle entre un stagiaire et un formateur, sur le projet d'ouverture du lieu : l'école (une école de radio nomade qui a préexisté à l'ouverture du lieu) était à la recherche d'un lieu « pour boire des coups aussi ». Provocation ou pas seulement ? Je me demande si ces « nouveaux habitants » d'Aubervilliers ne sont pas en effet dans une démarche où ils créent dans la ville des lieux pour eux, car ces lieux n'existent pas encore (posture de pionnier). »

Les locaux de la Casette sont aménagés pour pouvoir accueillir un café associatif (un comptoir), des événements publics autour de la création sonore (enceintes et écran de projection), des espaces de travail sur des projets sonores et radiophoniques (deux cabines et un studio d'enregistrement), des stages. Le choix

de la multi-activité du lieu, que les formateurs mettent en avant comme assumé par l'association (circulation de personnes durant la durée du stage), représente aussi une contrainte impactant l'organisation de l'espace de travail durant le stage. Les tables sont disposées en trois rangées, face aux enceintes et à l'écran où sont projetées soit une présentation PowerPoint, soit la copie de l'écran du formateur (afin de suivre à l'écran les différentes modalités d'utilisation du logiciel de montage). Il s'agit d'un espace entièrement vitré. Une table de mixage est installée au centre de la dernière rangée de tables.

Le stage est encadré par deux formateurs, le premier, Z., membre fondateur de l'association, a travaillé durant plusieurs années comme journaliste pour la radio publique, où il n'a pas trouvé les conditions lui permettant d'être formé à la prise de son, au montage et au mixage, en raison d'une division du travail poussée entre producteur.ices et journalistes, et technicien.nes en charge de la prise de son, du montage et du mixage. C'est de ce constat qu'est né le projet du collectif Transmission, devenu La Cassette, à savoir mettre en place un espace de formation à destination de créateur.ices de contenus radiophoniques, à un coût inférieur à celui de la formation professionnelle, pour qu'ils et elles puissent être autonomes techniquement et développer des projets, y compris dans un cadre professionnel. Le deuxième formateur, Y.⁴⁴ a suivi cette trajectoire : après des études de droit et de sciences politiques, il est formé par Transmission qui, avant l'ouverture du local, fonctionnait comme une école de radio en soirée et les week-ends. Professionnel de la radio depuis trois ans, il a déjà travaillé comme producteur pour la radio publique. Dans la charte de l'association, le projet est présenté comme inscrit dans une démarche d'éducation populaire. Cette orientation n'est pas mentionnée lors de la présentation de la structure au début du stage.

Lors du tour de table qui suit cette introduction, je ne mentionne pas mon activité professionnelle, je dis explicitement mon intérêt pour les démarches d'éducation

⁴⁴ - Compte tenu de la teneur critique de la restitution de mon expérience de stage, je fais le choix d'anonymiser les formateurs, que je désigne comme Y. et Z., aussi bien que les stagiaires. Je tenais en effet à restituer certains détails de postures et de propos entendus, non pour ce qu'ils pourraient raconter des personnes elles-mêmes, mais parce qu'ils éclairent et questionnent les conditions de l'activité et son contexte.

populaire et mon projet de recherche sur la radio dans le cadre d'un master en sciences de l'éducation tout au long de la vie ; cela ne suscite aucune réaction, aucune question, ni de la part des formateurs, ni de la part des autres stagiaires.

Je suis attentive au profil des stagiaires et à leurs positionnements vis-à-vis de la pratique radiophonique. Nous sommes onze participant.es, trois hommes et huit femmes (dont moi). Une attachée de production à Radio France qui enchaîne les contrats de travail de courte durée ne trouve pas, dans son cadre professionnel, de possibilité de se former à la technique. Une jeune photographe professionnelle sortante d'école a besoin de compétences en matière de création sonore pour développer son activité artistique. Une journaliste spécialisée dans le champ de la gastronomie se donne comme objectif de monter en compétences pour développer un projet sonore autour de recettes de cuisine. Une chargée de communication indépendante dans le champ culturel souhaite pouvoir faire autre chose que « seulement de la com' pour des gens qui réalisent bien ». Une femme qui travaille sur les questions d'alimentation et de développement durable est déjà engagée dans un projet personnel de création sonore : elle a déjà des sons enregistrés et veut apprendre le montage. Une femme qui travaille dans le secteur de la communication digitale est là pour étayer son projet personnel, à savoir l'animation d'un compte Instagram consacré au bien-être. Une dernière ne rejoint le groupe que le deuxième jour, elle semble être une habituée du lieu et ne se présente pas. Du côté des stagiaires hommes, il y en a un qui vient en voisin et « par curiosité » - il travaille au restaurant déjà cité. Un autre se présente comme professeur de lettres dans une petite université américaine et souhaite se former et pour son activité professionnelle, et pour développer un projet personnel sur les entendeurs de voix. Un autre encore fait savoir durant le stage qu'il a étudié la philosophie, il se présente comme danseur et vidéaste ; et a déjà une pratique de la prise de son et du montage. Trois des stagiaires, ainsi qu'un des deux formateurs, se présentent au groupe comme habitant.es d'Aubervilliers.

Nous sommes une majorité de personnes blanches parmi les stagiaires (une seule exception). Aucun.e des participant.es, moi mise à part, n'a plus de 50 ans et il me semble que la tranche d'âge représentée, moi exceptée, est de 25 à 45 ans. Neuf au

moins des onze stagiaires ont fait des études supérieures (pour deux autres, je ne sais rien de leurs parcours). En matière de prérequis, il est rappelé à plusieurs reprises au cours du stage qu'une compétence minimale en informatique est nécessaire, notamment lors d'une séquence de prise en main du logiciel de montage où le professeur de lettres demande qu'une explication soit répétée, en s'excusant d'« être un peu techno-débile ». Or, « *la radio, c'est accessible à tout le monde* »⁴⁵.

Les objectifs de la formation sont rappelés le premier jour : être à l'aise avec la prise de son ; envisager une évolution personnelle en utilisant le programme Reaper⁴⁶ ; se rendre compte de la manière de traduire une envie de raconter quelque chose par quelque chose de sonore ; pouvoir comprendre et analyser la manière dont les choses sont fabriquées pour ensuite faire. Il est précisé que le stage n'a pas vocation à nous apprendre la créativité, ni être à l'aise dans les situations de prise de son, notamment les entretiens. Le déroulement de la formation est articulé autour de trois pôles : l'écoute et l'analyse de formats sonores, la prise en main des outils d'enregistrement, de montage et de mixage, le travail individuel sur un projet personnel ou à partir de contraintes données par les formateurs.

La première journée est consacrée à la prise de son. Nous expérimentons brièvement en binôme l'enregistrement puis la réécoute de différents sons, enregistrés en extérieur et en intérieur, de près ou de loin, afin de comprendre les contraintes et les possibles de l'outil. L'après-midi, en petit groupe, nous effectuons un exercice appelé le « tourné monté » : à partir d'une contrainte (un « dispositif » qui était pour mon groupe « Au cimetière » et un « thème » qui était « Business florissant »), nous devons écrire un synopsis et enregistrer ensuite les différentes séquences dans l'ordre chronologique du synopsis (afin de produire dix minutes sans avoir à faire de montage). Sur les deux heures imparties à l'exercice, 70 % du temps a été consacré à l'écriture du synopsis si bien que cet exercice n'est pas, pour mon groupe, un moment d'expérimentation de la prise de son. La fin de l'après-

⁴⁵ - Y., lors des propos introductifs du premier jour de stage.

⁴⁶ - Le logiciel de montage.

midi est consacrée à l'écoute collective des trois productions ; certaines sont très valorisées par les formateurs.

Les apports du stage se concentrent ensuite sur la prise en main du logiciel permettant d'effectuer le montage et le mixage et la deuxième journée de stage est presque intégralement consacrée à la présentation détaillée des fonctionnalités de l'outil et à des exercices de coupe (l'objectif étant de réaliser des coupes les plus précises possibles).

Extrait de mon journal, 22/03/2023 : « Cet exercice sur le montage est pénible pour moi : je le trouve très scolaire, je suis à la traîne par rapport aux autres, c'est du moins l'impression que j'ai ; j'ai froid. (...) Il est 14h54. On est toujours sur *Reaper*, à balayer les fonctionnalités. Je suis de plus en plus larguée. C'est pire qu'un cours de maths en terminale C ... ». On nous dit : « N'hésitez pas à vous entraîner ». Il y a un exercice sur le nettoyage, à faire seul.e. ».

Je commence à reprendre pied à partir du moment où je travaille sur un projet de réalisation sonore. A la fin de la deuxième journée, les formateurs proposent à celles et ceux qui ne sont pas arrivés avec un projet personnel, à l'état d'idée ou en cours, de produire un contenu de cinq minutes à partir d'une consigne. Nous avons d'abord dix minutes pour aller prendre une photo dans les environs immédiats du local puis chacun.e de nous tire au sort un thème et un dispositif (pour ma part : « Maman ! » et « Sous l'eau »). En partant de l'image, il s'agit de proposer une carte postale sonore.

Le mercredi est une journée « en autonomie » pour avancer sur notre projet : nous pouvons utiliser les studios d'enregistrement du lieu, s'ils sont disponibles, y trouver des conseils auprès des personnes qui seront présentes (Z. dit qu'il sera comme toujours « dans les parages », et Y. qu'il sera occupé ailleurs), sur un mode informel. Nous pouvons nous organiser comme nous le voulons pour peu que l'on collecte des sons et que l'on arrive le lendemain munis de ces contenus nommés et

classés, et avec une première écriture de notre projet, pour ensuite travailler le montage.

Le quatrième jour, la formation se poursuit donc sur la pratique du montage, l'après-midi étant consacrée à un travail individuel sur notre projet. Les rudiments du mixage sont abordés lors de la matinée du dernier jour.

En reprenant mes notes prises à chaud, je formule le constat suivant : en termes de dynamique, il y a eu une somme de démarches individuelles et peu de moments collectifs et une somme d'interactions entre les stagiaires (limitées cependant par l'organisation de l'espace), ou entre un.e stagiaires et l'un ou l'autre des formateurs. Les temps de transmission des techniques de montage et de mixage ont été denses, effectués sur le mode descendant, le niveau d'exigence quant à la qualité des productions très élevé, générant chez moi des sentiments d'impuissance et de frustration.

Le plaisir de l'expérimentation, notamment la troisième journée, passée en totale autonomie, en dehors du local, et sans interaction avec le groupe ni avec les formateurs, et consacrée à la collecte de sons - enregistrer le bruit d'une chasse d'eau, de sacs poubelle qui s'entassent, trouver une version en fanfare de *Bella Ciao* libre de droits ... -, m'a permis de garder ma motivation. Il y a d'un côté le plaisir que j'ai éprouvé à explorer les environnements sonores et à travailler la matière sonore, et de l'autre de la frustration et du découragement, me sentant dépassée lors des exercices sur le montage, débordée par des consignes que je ne savais pas comment appliquer.

La dernière journée de stage a été la moins structurée : je me souviens que nous avons abordé très rapidement les techniques de mixage. Assise au fond de la salle et voyant mal l'écran sur lequel Z. projette les manipulations à effectuer avec le logiciel, je peine à nouveau à comprendre et intégrer les consignes. J'essaie de solliciter d'autres stagiaires, mais i.elles sont aussi tout.es à la finalisation de leur création et me rabrouent plus ou moins. La journée s'étire en longueur, sans horaires définis pour la pause déjeuner, chacun.e terminant à son rythme le montage et le mixage de son projet.

Extrait de mon journal du 22/03/2023 : « Je note à chaud : « Cette après-midi est molle ... je n'apprends pas grand-chose. Z. fait des améliorations sur mon projet mais les fait à ma place... Puis ça traîne. Respect des horaires ? 17 heures passées : Y. est toujours au téléphone dans une cabine d'enregistrement. »

Le stage se conclut par l'écoute successive de chacune des productions, suivie pour chacune d'un bref commentaire collectif. Cette séquence finale ayant commencé beaucoup plus tard que prévu, plusieurs stagiaires partent avant la fin de l'écoute collective ou très précipitamment à l'issue de celle-ci. Dont moi.

En dépit de ce que j'avais projeté, je ne reviens pas à la Casette dans les mois qui suivent et le lieu ferme à l'hiver 2023, faute de financement suffisant pour assumer un loyer devenu coûteux une fois les aides à l'installation épuisées⁴⁷. Après avoir relu dans mon journal un passage consacré à la notion de terrain selon Magali Bouzama et Aurélie Camara, lesquelles soulignent que c'est d'abord un terme militaire⁴⁸, il me semble juste de dire j'ai véritablement déserté cet espace que je comptais pourtant investir stratégiquement comme terrain d'une recherche sociologique.

A partir de cette expérience, j'aperçois aussi les impasses d'un travail qui, en tentant d'interroger les pratiques d'animation de stages d'initiation à la radio à l'aune des méthodes d'éducation populaire, pourrait se résumer à identifier et analyser la mécanique des rapports de pouvoir. D'autant que la référence à l'éducation populaire fait probablement partie des éléments de langage que l'association mobilise pour répondre à des appels à projets qui lui permettent de se maintenir dans un état de relatif équilibre budgétaire et financier.

⁴⁷ - L'association, redevenue nomade quelques mois, trouve un nouveau point d'ancrage à quelques rues du précédent lieu, dans un ancien collège devenu tiers lieux qui héberge des artistes en résidence, une ludothèque, une cantine associative.

⁴⁸ - Magali Boumaza et Aurélie Campana, « Enquêter en milieu « difficile » : Introduction », *Revue française de science politique*, 57(1), 2007, p. 5 : le terrain comme « lieu où se déroule des affrontements divers » et où il va falloir « rentrer en contact, voire en conflits, avec d'éventuels ou de potentiels enquêtés, mais aussi avec des codes culturels que l'on n'a pas toujours intériorisés », et donc être prise dans le « paradoxe entre distanciation et proximité », ce qui demande « un travail sur soi constant, qui peut relever de l'affrontement lui-même ».

Le ressenti qui domine après quelques jours passés sur cet éventuel terrain de recherche a trait à l'inconfort, voire au malaise : entre nécessité d'*en être*⁴⁹ mais pour mieux s'en extraire afin de répondre aux exigences d'objectivité. Alors je n'ai pas encore discuté d'un projet de recherche avec les membres de la Casette, je suis déjà figée par la crainte de ne pas savoir comment restituer ensuite une analyse critique qui dresserait un tableau peu flatteur du projet et de l'activité de l'association constitués en objet de recherche. Il me semble que c'est aussi un aspect important de l'expérience parce qu'il participe à une prise de distance vis-à-vis des pratiques de sociologie du dévoilement.

Être en situation d'apprentissage et faire l'épreuve des difficultés à maîtriser la technique ont probablement aussi affûté mon attention et mon intérêt pour des dispositifs pensés et conçus pour être simples et faciles d'utilisation.

La fin de la quête de terrain et le début de l'expérimentation

Il y a un deuxième moment de l'enquête exploratoire, où je réalise trois entretiens non-directifs avec des praticiens de la radio et de l'éducation populaire. Fin janvier 2023, je m'entretiens en visio avec Antoine Tricot – c'est une journée de mobilisation nationale contre la réforme des retraites, les transports sont quasiment à l'arrêt en Seine-Saint-Denis -. Outre son activité de journaliste et documentariste, il anime régulièrement des ateliers radio avec des jeunes ou des adolescent.es. Nous sommes lui et moi originaires du Cantal, où il a récemment été en résidence⁵⁰, au collège de Montsalvy, un village de la Châtaigneraie, sur invitation de Peuple et Culture 15. Et c'est par l'intermédiaire de ma mère, très investie dans cette association, que j'ai pu le contacter. Alors qu'on échange sur la

⁴⁹ - Lors de la présentation de son dernier ouvrage, *Pas de transition sans transe*, éditions Dehors, 2024, lors du séminaire « dit » doctoral de Pascal Nicolas-le Strat du 7 juin 2024, Jean-Louis Tornatore, à propos de l'anthropologie qu'il pratique, parle d'*en être*, d'un être avec, inspiré par le pragmatisme, pour lequel on n'est jamais assez prêt des situations, mais aussi des injonctions à se déprendre du terrain comme une condition nécessaire de l'analyse des situations, dont il a souhaité s'affranchir.

⁵⁰ - <https://www.antoinetricot.com/category/residence-cantal-2022/> (consulté le 24/07/2024)

question de l'émergence de la parole des groupes subalternisés, il me parle du collectif Making Waves, avec lequel il travaille régulièrement, et de son fondateur, Alexandre Plank, et j'entends parler pour la première fois de l'outil qui a été conçu et fabriqué comme une réponse à ce questionnement : la Radiobox⁵¹. Antoine me met en relation avec Alexandre et très vite nous prenons date pour une première rencontre, dans les locaux de Making Waves, sur le temps du déjeuner. Je propose à l'un de mes collègues de travail, Manuel Chambrouy, de m'accompagner. Sylvie Gérard, une autre de mes collègues, et lui avaient rencontré la Casette quelques mois auparavant, et c'est à partir de leur récit que j'avais décidé de me rapprocher de cette association. La pratique de la radio en tant qu'espace de parole, fait partie des champs d'exploration possibles pour l'équipe du centre de ressources où nous travaillons⁵² et nous avons en commun un intérêt pour les questions d'écoute, de dialogue, de lien, de coopération.

A l'occasion de ce déjeuner, nous découvrons les locaux de l'association, installée alors dans une ancienne boucherie du centre commercial du quartier des Marnaudes à Rosny-sous-Bois, et son projet, qui s'articule alors autour de trois pôles : un chantier d'insertion par l'activité économique ; un studio de productions de *podcast* et l'animation d'ateliers radio au moyen de l'outil Radiobox, studio radio mobile. Nous échangeons surtout avec Alexandre Plank et Amélie Billault qui ont créé ensemble l'association. Alexandre vient du théâtre et il a développé une activité de metteur en scène et de traducteur ; il est également réalisateur de fictions et de documentaires radiophoniques. Amélie vient également du milieu du théâtre où elle a été administratrice ; elle a aussi travaillé dans le champ de l'insertion. Mohammed Bensaber, éducateur en prévention spécialisée, puis auprès de jeunes en insertion, puis médiateur et enfin bibliothécaire, apparaît dans

⁵¹ - <https://mkwaves.org/radiobox/?lang=en> (consulté le 04/04/2023)

⁵² - La Mission Métropolitaine de Prévention des Conduites à Risques (MMPCR) est un centre de ressources pour les professionnels de Paris et de la Seine-Saint-Denis, qu'elle a vocation à outiller et accompagner dans leurs pratiques éducatives, socio-éducatives, d'accompagnement social, de soin, d'accueil, d'hébergement ... Créée en 2013, par la mutualisation de la Mission de Prévention des Conduites à Risques du Conseil Départemental de la Seine-Saint-Denis et de la Mission de Prévention des Toxicomanies de la Ville de Paris. Elle rassemble deux équipes d'une dizaine de personnes, chacune sous la responsabilité d'un.e encadrant.e et chacune partie intégrante de leur collectivité territoriale.

la discussion comme une troisième figure fondatrice du projet. Il est souffrant ce jour-là et nous ne le rencontrons que quelques semaines plus tard. Nous discutons du projet de l'association et de la manière dont la pratique de la radio contribue à l'« émancipation » des personnes – c'est le terme exact qui a été employé – et l'éducation populaire fait référence commune entre nous. C'est aussi le moment où je parle, brièvement de mon projet de recherche en sciences de l'éducation tout au long de la vie, que je souhaite orienter vers la radio comme expérience formatrice et transformatrice. Très vite, nous évoquons la possibilité de travailler ensemble. C'est le début d'un # partenariat⁵³.

Extrait de mon journal du 27/02/2023 : « (...) De retour après avoir déjeuné à Rosny-sous-Bois, dans les locaux de Making Waves. La double casquette "cheffe de projet MMPCR" et "étudiante en master Sciences de l'éducation" est facile à porter. Les deux interlocuteur.ices semblent très bien comprendre le lien entre les deux activités. »

Je reviens de ce rendez-vous en ayant en tête Making Waves comme *terrain* et l'intention de faire avancer en parallèle # partenariat dans le cadre professionnel et enquête dans le cadre de la formation à la recherche.

Dans les semaines qui suivent, nous pensons surtout, avec mes collègues, à l'intérêt d'un dispositif radio dans le cadre des journées de Rencontres que nous projetons d'organiser en 2024 : les participant.es – qui sont très majoritairement des professionnel.les de l'intervention sociale, auprès d'enfants, d'adolescent.es et de jeunes, et parfois d'adultes dit.es vulnérables – pourraient prendre la parole sur leur vision de la prévention, leur manière de mettre en œuvre leur activité, leurs difficultés et comment ils et elles y font face. Je reprends contact avec Making Waves en avril en leur envoyant deux mails, l'un de ma boîte professionnelle pour

⁵³ - Je me retrouve dans la proposition de Sébastien Joffres qui utilise le « # », reprenant un usage d'internet, pour mettre en évidence l'étiquette sociale d'un mot, et qu'il explicite dans l'article « Du neuf avec de l'ancien. Ou l'entretien semi-directif peut-il contribuer à renverser les rapports de pouvoir ? », *Agencements*, 10, 2024, pp. 40-45. Et je choisis de la reprendre pour introduire les termes appartenant au registre de langue de mon activité professionnelle : entre milieu associatif et fonction publique territoriale, dans le champ de l'intervention sociale, et des politiques publiques afférentes, entre acteur.ices de l'éducation, du social, de la santé, de la justice.

proposer une rencontre dans les locaux du centre de ressources et déplier ce que nous pourrions faire ensemble, l'autre pour proposer explicitement d'enquêter sur leur terrain.

Expéditeur : helene.tanne@yahoo.fr

À : Alexandre Plank, Mohammed Bensaber, Billault Amélie

ven. 7 avr. 2023 à 09:19

Bonjour à vous,

Comme nous l'avions évoqué lorsque j'étais venue déjeuner à Rosny avec mon collègue Manuel fin février, je serai très intéressée par une observation/suivi d'une implantation Radio Box et/ou d'autres projets éducatifs (à discuter évidemment) avec comme question : en quoi cette expérience est formatrice (au sens de transformation/émancipation) à l'échelle individuelle et collective pour les participant.es.

Pas d'urgence mais comme je suis la charge des agendas, j'ai préféré reprendre contact maintenant, notamment pour ne pas rater un éventuel démarrage de projet. Peut-être que l'on peut discuter plus concrètement de cette perspective, en visio si c'est plus pratique pour vous, ou à Rosny (ce n'est pas loin pour moi) ?

Pour les perspectives de travail avec la MMPCR, je vous fais un mail depuis ma boîte pro en mettant mon collègue en copie.

Très bonne journée à vous,

Hélène

Amélie répond à mon invitation à venir nous rencontrer dans nos locaux et nous convenons d'une date fin mai et elle précise : « on n'oublie de te répondre à l'autre mail ». En dissociant les demandes de rendez-vous en deux mails distincts envoyés à partir de deux adresses différentes, j'ai installé une distinction entre perspective de projets communs à partir de la Radiobox et perspective de recherche. Cet « autre mail » va rester sans réponse et à cette période la dynamique de l'activité professionnelle devient dominante dans la relation avec Making Waves.

Fin mai, nous faisons finalement la connaissance de Mohammed Bensaber et aussi d'Eva Giaoui, chargée de projet chez Making Waves, que nous accueillons à Pantin, Manuel, Sylvie et moi. Amélie et Alexandre ont dû se rendre à une autre réunion, déterminante pour l'obtention d'un financement européen. Nous ébauchons plusieurs pistes pour un travail commun : faire découvrir la Radiobox à des professionnelles intéressées par la prévention ; acquérir nous-mêmes cet outil pour l'intégrer dans notre activité de centre de ressources ; animer ensemble

un espace audio-visuel lors des journées de Rencontres et proposer à des professionnel.les participant.es aux futurs ateliers de le co-construire ...

Un deuxième rendez-vous de travail a lieu début juillet avec mes collègues Manuel et Sylvie, où seule Eva est présente. Mohammed, Alexandre et Amélie sont mobilisé.es à Avignon par la mise en place de la phase finale du projet *A la jeunesse les micros*⁵⁴ : une série de dix émissions préparées puis animées en direct par un groupe de jeunes de Seine-Saint-Denis et d'Avignon, durant le festival. Nous aboutissons à une feuille de route pour les mois qui suivent. Tout d'abord, les ateliers Radiobox : il y en aura deux car la jauge d'accueil est nécessairement restreinte pour permettre aux participant.es de véritablement expérimenter. Ensuite une capitalisation de l'expérience d'animation d'ateliers avec la Radiobox qui consistera à faire des entretiens avec les membres du collectif Making Waves, et idéalement un ou deux focus groupes avec des participant.es. Puis un atelier RadioBox lors de journées de Rencontres organisées par le centre de ressources, la coanimation d'un espace audiovisuel participatif et un micro-trottoir pour une restitution finale des captations sur les deux journées. A cela va s'ajouter l'acquisition d'une RadioBox par le centre de ressources.

Mal à l'aise avec la complexité d'une relation qui a trait à la fois à mon activité professionnelle et avec mon intérêt de recherche, je n'ai pas renouvelé ma proposition de venir observer l'activité de Making Waves au titre d'apprentie chercheuse et je réfléchis à une autre orientation possible de mon projet de recherche vers la réalisation et la production de *podcast*. Quelque chose manque que je ne parviens pas alors à caractériser.

En juillet 2023, je sollicite par mail Pascal Nicolas-le Strat afin qu'il suive mon travail pour la deuxième année de master. Nous avons un premier échange en visio à partir du texte de la note d'investigation remanié que j'avais joint à mon mail et sur lequel il m'avait déjà fait un premier retour.

Extrait de mon journal du 24/07/2023 : « Je fais part de mon questionnement sur mon double positionnement de cheffe de projet

⁵⁴ - <https://mkwaves.org/portfolio/a-la-jeunesse-les-micros/> (consulté le 17/06/2024)

et de masterante dans la relation à l'association MW, avec lequel je ne me sens pas à l'aise, d'où aussi, à un moment, l'idée d'un plan B pour un terrain, mais que je n'ai pas intégré dans mon projet de recherche, qui tricote lui plus étroitement travail et recherche autour du projet de capitalisation de l'expérience de la *Radio Box*. Il me répond implication, recherche éprouvée, hybridité et transversalité, et transduction. »

Ce qui devient clair pour moi à partir de cet échange, c'est que le champ de l'activité professionnelle peut aussi être le champ du travail de recherche. Et je le formule alors en termes de « recherche intervention ».

S'ensuit, au creux de l'été, un bref échange avec le directeur du centre de ressources. Je tenais à l'informer de mon choix de travailler sur l'expérimentation que nous allions mettre en place avec l'association Making Waves, dans le cadre d'un master en sciences de l'éducation tout au long de la vie à Paris 8, ce qui est simplement commenté comme une « reprise d'étude ».

La proposition d'une capitalisation d'expérience va me servir d'appui pour réintroduire la dimension recherche dans mes échanges avec Making Waves et investir cette position hybride. Cette démarche me semble être un moyen intéressant de restituer ce qui s'invente en pratique à partir d'un dispositif comme la radio, et ce qu'elle permet de travailler dans le cadre de l'intervention sociale. J'ai suivi l'année précédente une formation à la capitalisation d'expérience en promotion de la santé à l'occasion de l'université d'été en santé publique de Besançon⁵⁵. Et j'essaie de développer la démarche au sein du centre de ressources, à la fois comme moyen de documenter des expériences qui peuvent être ressources et comme proposition d'un temps d'autoformation aux acteur.ices de l'intervention sociale. La capitalisation a en effet vocation à les accompagner pour leur permettre de décrire le plus finement possible leur pratique et de l'analyser : qu'est-ce qui est fait, comment cela est fait et pourquoi.

⁵⁵-<https://www.pole-federatif-sante-publique-bfc.org/universite-ete-francophone-sante-publique/2022-19/capitalisation-produire-et-partager-des-connaissances-experientielles-pour-les-interventions-en-sante-publique> (consulté le 17/06/2024).

Extrait de mon journal du 28/09/2023 : « (...) Je décide que la réunion du mois d'août sera l'occasion de présenter cette démarche (...). Je m'y rends le mercredi 22 août 2023, avec une certaine pression. Il faut convaincre, être acceptée, sans quoi le projet de recherche intervention tomberait à l'eau. Il fait une chaleur caniculaire, je découvre les nouveaux locaux dans lesquels Making Waves s'est installé deux jours auparavant. Plus grands et permettant d'accueillir des groupes pour des ateliers. Le studio d'enregistrement reste à construire : il n'y a pas comme à Rosny de chambre froide qui pourrait être ré utilisée pour cela. Je croise Anthony, cycliste et musicien, je crois, et concepteur de la RadioBox. Il ne faut pas que je l'oublie dans le paysage des contributeur.ices possibles. Je rencontre à l'occasion Pauline Josse, qui vient de rejoindre l'association et qui garde encore un pied dans les rédactions de France Info et Radio Nova en tant que journaliste d'actualité. J'apprends que c'est elle qui va animer les ateliers Radiobox avec nous.

La démarche est très bien accueillie : je me sers de la présentation de la capitalisation et de la réflexion sur les savoirs expérientiels pour expliquer ce que j'entends faire et la manière dont je propose que l'on travaille. Alexandre revient sur une question qu'il avait déjà énoncée en février, mais c'est plus précis. Il mentionne un rendez-vous au ministère de la Ville où Klein (qui a été débarqué depuis) suggérait que la radio puisse être quelque chose d'intimidant, et souligne que c'est ça, ce que le collectif arrive à faire, c'est faire en sorte qu'il n'y ait pas d'intimidation. Il souligne qu'ils et elles ont toutes et tous des pratiques de la Radiobox différentes et que pourtant ils et elles convergent pour produire une démarche commune, et que c'est cela qui l'intéresse, dans la fréquentation des chercheur.es, ce commun. La capitalisation les intéresse aussi car il doit y avoir un travail sur des fiches pédagogiques (qui doit être fait par Hervé Marchand au printemps 2024 ; il était présent une partie du déjeuner de février, j'en avais parlé dans mon journal).

Mohammed est très enthousiaste, plus spontané que lors de notre précédente rencontre. Il exprime son intérêt et son besoin d'espaces de discussions, de questionnements, fait référence à ses

échanges réguliers avec Eva qui l'amènent à se poser mille questions. Et demande d'emblée l'autorisation de digresser (« On peut partir dans tous les sens ? ») car ce qui les anime, depuis Avignon je pense, c'est un questionnement sur qui est légitime à parler de quoi en journalisme, débat en miroir de celui qui s'est posé dans le théâtre, pour savoir qui était légitime à incarner qui ? Je demande l'autorisation d'intervenir pour suggérer que la légitimité s'acquiert par l'expérience directe du sujet ou par la capacité à dire de quel point de vue on parle quand on n'est pas directement concerné (très faiblement manifestée par les dominant.es cette capacité). C'est bien sûr une manière de dire qui je suis, de créer des alliances en me situant, y compris politiquement. Et aussi, en jeu, l'acceptation, et la reconnaissance.

J'ai amené la fiche de capitalisation d'expérience que j'ai réalisée au printemps, à titre d'exemple, et les documents qui balisent la démarche. Mohammed, dans un geste très théâtral, signe sans la lire la charte d'engagement qui précise nos rôles respectifs, en commentant que lui signait tout de suite (...).

Nous calons les dates et lieux des rendez-vous pour les entretiens : le premier avec Pauline, puis Alexandre et enfin Mohammed. Nous répertorions les documents qui pourraient m'être transmis : rapports d'activité, guide d'utilisation de la Radiobox, ... Eva me les enverra par *We Transfer* le lendemain (je suis en vacances mais j'ai emmené mon ordinateur portable de sorte que je puisse les télécharger car je sais que les liens se périment et je ne veux renvoyer aucun signe de manque d'intérêt pour l'objet).

Je leur dis aussi que je peux leur partager le texte point d'étape sur mon projet de recherche, ce que j'ai fait le jour même. Je n'ai pas eu, à ce jour de retour, mais le texte est long. Et j'ai également annoncé qu'il y aurait un blog me permettant de partager le cheminement, les questions, les débuts d'analyse, initiative accueillie positivement m'a-t-il semblé.

Autre chose me frappe, et encore hier dans un mail d'Eva, et même plusieurs mails, car Mohammed et elle expriment leur "hâte" de commencer le travail de capitalisation, qui en fait a déjà commencé. »

J'avais un double point de départ : un désir d'activité de création et une intention encore très théorique quant à la méthode : choisir la « recherche action ». En se concrétisant, le projet de recherche va s'incarner dans un *faire*, dans une pratique qui n'est pas une pratique personnelle de création mais ma pratique professionnelle. Je vais pouvoir dédier une partie de mon temps de travail à la recherche ou plus exactement exercer une partie de mon activité professionnelle tout en me formant à la recherche. Je n'ai plus de terrain, plus d'hypothèse, mais beaucoup de curiosité pour l'outil studio radio mobile et un questionnement ouvert sur ce qu'il peut produire.

Des effets de l’ancrage en milieu professionnel sur la formation à la recherche : le cas particulier du « séminaire extérieur »

Alternative possible au choix d’un EC (éléments de cours) libre, c’est-à-dire extérieur à la formation de master 2 ETLV à Paris 8, le « séminaire extérieur » doit être choisi en accord avec le ou la directrice de mémoire avec qui déterminer un mode de validation. Je reprends ici le texte que j’ai proposé, dans ce cadre à Pascal Nicolas- le Strat, qui a suivi mon travail de master.

Pour commencer, je dois préciser que je n’ai pas fréquenté de séminaire au sens d’une série de séances programmées de manière hebdomadaire ou mensuelle, mais que j’ai plutôt procédé en allant écouter ici et là des interventions.

En outre, à quoi le séminaire devait-il être « extérieur » : au programme du master 2 ETLV ? A l’université Paris 8 ? A la sphère d’échanges qui se crée autour de Pascal Nicolas-le Strat ? C’est souvent dans le cadre de mon activité professionnelle au Conseil Départemental de la Seine-Saint-Denis que j’ai pu assister à des journées d’étude-séminaire-présentation de travaux. Elles m’ont intéressée eu égard aux questions qu’elles soulèvent, que ces questions aient animées les intentions des organisateur.ices ou qu’elles leur échappent.

L’extérieur, c’est alors mon champ d’activité salariée, et ce assez paradoxalement puisque mon travail de masterante porte sur une expérimentation à laquelle je travaille dans ce champ. Bref, cette histoire d’extériorité n’est pas très claire pour moi. Mais elle dit quelque chose de l’hybridité de ma posture – agente de la fonction publique territoriale et étudiante en master –, et d’une expérience de formation à l’intersection des champs professionnel et académique. A travers les extraits de mon journal relatifs aux différentes interventions que j’ai pu entendre, il s’agit davantage des traces que j’ai gardé de mes circulations entre deux appartenances.

Cette expérience du « séminaire extérieur » est aussi significative dans la mesure où elle me situe, ainsi que mon travail, dans le temps, 40 ans après la marche pour l’égalité de 1983, et dans l’espace, en Seine-Saint-Denis.

Extrait de mon journal du 25/09/2023 : « J'ai assisté vendredi en visio - malheureusement - à une journée d'étude organisée par un réseau de sociologie clinique (dans la lignée des travaux de V. de Gaulejac) et le département Management d'une école de commerce (l'ESCP je crois). C'est la pénibilité due aux aléas de la visio qui a, hélas, capté le plus mon attention. Je savais déjà que les formats hybrides n'étaient pas une organisation viable mais là, j'en ai vraiment souffert. Ainsi, le quart d'heure de retard usuel semble d'une longueur infinie lorsqu'on est seule derrière son écran, sans le son, mais avec l'image de la salle qui se remplit peu à peu, les participant.es et intervenant.es en profitant pour discuter un café à la main, et nous, les isolé.es à distance, privé.es d'accès à cet espace d'échanges et de convivialité. Je dis bien privé.es d'accès car malgré une demande d'inscription rapidement envoyée, la participation en présentiel n'a pas été possible : la journée d'étude se déroulait dans une salle, et non dans un amphi. Pourtant, et inévitablement, nombre de chaises sont restées vides tout au long de la journée.

Ensuite, j'ai raté une bonne partie de l'introduction car la longue attente n'a cependant pas été mise à profit pour effectuer un test son avec les isolé.es à distance. Or, en général, quand on est très en avance et irrité.e parce que cela commence en retard, on a au moins la maigre satisfaction de ne pas rater le début. Un comble donc, qui m'a amenée à m'agacer dans le *chat*, et à recevoir moult confirmations de ce que ça fonctionnait pour les autres, patient.es et de bonne volonté, si cela ne fonctionnait pas pour moi. Isolée parmi les isolé.es donc, mais comme les autres, privé.es également d'éléments d'information quand un partage d'écran défaille et que nous n'avons pas, nous, à distance, accès au *power point* de présentation.

Chose prévisible, retard il y a pour la reprise après la pause déjeuner (encore une occasion de contempler la salle vide et d'assister à l'arrivée au compte-goutte des heureux.ses élu.es admis.es en ces murs). La journée d'étude reprend mais il faut attendre plusieurs minutes pour que les organisateur.ices réalisent qu'ils et elles avaient oublié de rétablir le son pour nous, qui étions en distanciel. J'essaie donc de deviner, d'après le pré

programme, dont l'ordre a été modifié mais sans que je sache exactement comment - cela a dû être précisé lors de l'introduction du matin, que je n'ai pu entendre qu'en partie - quel était l'intervenant qui parlait.

Outre la déception (j'attendais beaucoup au vu de l'intitulé et du programme ; j'aurais souhaité pouvoir échanger avec d'autres dont je partage les questionnements), cela m'interroge, non tant sur ce que le manque de moyen et les difficultés d'organiser une journée d'étude ont comme impact sur les événements de ce type, mais sur les logiques qui sont confortées par une telle organisation hybride. Et tout d'abord, la logique de l'entre soi. Ensuite, mais aurait-ce été différent si la JE s'était déroulée dans un amphithéâtre avec un auditoire plus conséquent, deux des intervenants, des hommes singulièrement plus âgés que la moyenne des présent.es dans la salle, ont pris une place extrêmement importante dans les débats (ils étaient eux-mêmes invités à une table ronde durant la matinée, avec le statut de chercheurs expérimentés). L'un d'ailleurs, lors de sa prise de parole sur le temps de questions après le premier panel d'intervenants a balayé d'une phrase l'intervention d'une chercheuse belge, qui était aussi en visio, car, malentendant, il n'avait rien entendu.

A quoi sert donc une journée d'étude ? A fournir aux jeunes chercheurs une opportunité de produire une communication et de partager leurs questionnements et analyses ? A leur assurer ainsi une certaine visibilité dans un champ éminemment concurrentiel ? A favoriser des rencontres, entre disciplines, entre laboratoires, entre personnes ancrées dans des territoires différents ? Ou finalement à cultiver l'entre soi ?

Par ailleurs, pour autant que j'ai pu rester attentive à ce qui se disait - et j'ai très souvent cédé à la tentation de faire usage de l'outil que j'avais entre les mains puisqu'en visio, pour faire autre chose -, j'ai aussi été assez déçue par ce que j'ai entendu, à quelques exceptions. Certaines communications traitaient de l'implication en tant que matériau de recherche : celle Elodie Lambert-Barbot (Experice, Paris 8), psychologue à l'ENAP et doctorante en CIFRE, celle de Julie Minders, GERME (ULB), ou celle de Camille Laviron (LAA, HESAM Paris) qui a consacré intégralement

sa communication à un questionnement épistémologique sur la sérendipité. Julie Minders, elle, a parlé de sa position et des relations avec ses enquêtées, compte tenu du contexte très sensible de l'enquête (eu égard au traitement médiatique et politique de la visibilité des femmes musulmanes, des questions de laïcité, et des enjeux relatifs aux questions de genre et de sexualité). Elle a pu faire le constat d'avoir d'abord été elle-même enquêtée par ses interlocutrices (des femmes musulmanes sexothérapeutes exerçant en ligne), qui avaient besoin d'être rassurées sur son positionnement afin que se construise le pacte de confiance nécessaire à l'entretien. Puis elle a dû analyser ce qu'elle appelle « les malentendus confortables » : la confiance s'est développée, selon elle, parce qu'enquêtrice, elle est aussi une femme qui a exercé une activité dans le champ de la santé sexuelle avant de commencer sa recherche, qu'elle s'est exprimée sur les questions d'islamophobie (le terme n'a pas été employé dans sa communication) et que les enquêtées l'ont identifiée comme étant, comme elles, hétérosexuelle. Or elle précise que ce n'est pas le cas ; et qu'une des enquêtées a, dans le cadre de l'entretien, exprimé sa réticence à l'égard des questions LGBT. Ainsi la chercheuse se demande que faire de ces données : elle a pu éprouver des émotions négatives en les recueillant, étant impliquée sur ces questions ; et surtout elle redoute que ses analyses puissent être instrumentalisées si elle mentionne des propos qui conforteraient l'opinion dans une opposition entre progressistes laïques *gayfriendly* et musulmanes réactionnaires et homophobes (là encore ce sont mes propres termes).

Cette communication fait écho à ce que j'avais déjà mentionné dans mon journal l'an passé au sujet de la possibilité d'être acceptée par le terrain. Alors que l'on échangeait sur l'incontournable prise en compte des rapports sociaux dans la recherche - prise en compte ou objectif ultime de la recherche, c'est là que l'on a définitivement divergé - Irène Pereira m'avait questionnée sur mes craintes à développer une critique d'initiatives se revendiquant de l'éducation populaire et donc vis-à-vis de la réception de cette critique par les enquêté.es, et à son impact sur mes relations avec ces mêmes enquêté.es. Cette question vient toucher au registre de

l'émotionnel : construire un cadre de travail comme terrain, c'est, pour reprendre les termes des ouvrages méthodologiques, négocier pour être accepté.e. Lorsqu'on est accepté, on fait partie de quelque chose. Est-ce que la position de chercheur.e exige de se départir ? Autant les oppositions entre subjectivité des chercheur.es et objectivité nécessaire de la recherche telles qu'elles continuaient d'émailler cette journée d'étude me semblent peu pertinentes, autant je me sens vraiment concernée par les questions autour des relations dans l'enquête : l'an passé parce que j'avais été mise en relation avec trois interlocuteurs par une personne de mon entourage proche ; et cette année parce que je vais travailler avec et sur des projets qui impliquent aussi mes collègues de travail, mes missions dans le cadre professionnel, et aussi et surtout parce que je trouve particulièrement enthousiasmante la démarche de Making Waves et que j'ai fondamentalement envie de pouvoir être dans l'échange avec les membres de ce collectif, qui « m'intéressent ». Quelle est la part de séduction intellectuelle dans la construction d'un partenariat (proposer un projet) ? Comment est-ce que ce que je vais écrire va être accueilli ensuite ? Cette question a également surgi lorsque je mettais en forme le carnet de recherche que j'ai ouvert sur *Hypothèses*, et qu'ensuite j'ai relu ce journal de recherche pour voir si je pouvais d'ores et déjà partager certains passages. Tout ce que j'ai écrit jusque-là m'est apparu soit pas assez abouti, soit trop « personnel » ou dans une formulation trop directe pour être partagé. Est-ce qu'il peut y avoir « malentendus confortables » et partage du journal de recherche ? Ou est-ce qu'il n'y a pas d'aménagement possible de la méthodologie d'enquête et qu'elle se trouve fondamentalement bouleversée dès lors que l'on pense en termes d'implication, et qu'il n'y a plus alors de position enquêtrice/ enquêté.e ni d'enjeux autour du recueil de données (faire parler les enquêtés.es, pour cela construire une relation de confiance, etc.). Je ressens un réel besoin d'approfondir ces questions car c'est un schéma prégnant qu'il faut déconstruire et qui ré émerge très vite.

Ce que cela engage, c'est aussi la question de la reconnaissance : être vue et reconnue par, dans le travail et dans la relation de

travail, reconnaissance par les partenaires cette fois (...). Entamer cette recherche impliquée, c'est un moyen pour moi de donner et de redonner du sens à mon travail (une des intervenantes en CIFRE à l'ENAP où elle est par ailleurs psychologue depuis dix ans l'a très clairement dit lors de sa communication). Cela passe aussi par le fait d'obtenir de la reconnaissance, d'être en relation avec d'autres personnes que mes collègues et ma hiérarchie. Mais le besoin de reconnaissance et les enjeux autour de la reconnaissance, s'ils se déplacent, ne disparaissent pas pour autant. Et ils impactent sur le travail de partenariat et de recherche, sur la recherche intervention donc. Quels outils pour questionner et analyser cela ? »

Extrait de mon journal du 05/10/2023 : « Cet après-midi, je me rends au centre des colloques du Campus Condorcet pour assister, en service commandé, au séminaire « L'espace public en Seine-Saint-Denis : Transformation(s) en cours et à venir », organisé par mes collègues de la Délégation à l'espace public. L'amphithéâtre est plein - ce qui contraste avec la dernière fois où je suis venue, fin juillet, assister à une journée d'étude sur les recherches participatives en santé. L'assistance est très majoritairement blanche et masculine, et je comprends à travers les bribes de conversation que je saisis qu'il y a là quelques urbanistes et architectes mais surtout, nombre de cadres de la fonction publique territoriale - comme moi donc -, et une bonne représentation de chef.fes de projet JOP24 - y-a-t-il une collectivité qui n'en ait pas embauché au moins un.e cette année ?

En consultant le programme, je comprends que l'événement a vocation à présenter « la stratégie de transformation des espaces publics », et ses enjeux : l'environnement, la santé des habitant.es, l'inclusivité. Pour accompagner la notion d'inclusivité, surgit un autre mot clef : « la résilience », car, comme on nous le dit, les « usages inclusifs » de l'espace public sont « créateurs de lien social », lequel est vecteur de « résilience ». J'avais déjà entendu cette association de mots l'an passé, où j'étais - toujours

en service commandé - à la restitution d'une étude de l'APUR⁵⁶ sur les tiers-lieux en Seine-Saint-Denis. Et là, même chose, l'activité des tiers-lieux crée du « lien social », lequel contribue à « la résilience des territoires » ; et le directeur général de la collectivité de conclure alors sa présentation par l'importance pour les services publics départementaux, de comprendre que les tiers-lieux, créateurs de lien social, étaient bien plus performants qu'eux pour ce qui est de la résilience. Aurait-on trouvé la potion magique pour réduire les inégalités ? Dans l'introduction au séminaire sur les transformations de l'espace public séquano-dyonisien, il est question d'art, de sport et de nature, de se reposer, se rencontrer, s'amuser. La recette de la potion magique se précise.

Lors de l'après-midi, sont présentés successivement le plan vélo, l'aménagement des gares du Grand Paris, quelques expériences de concertation avec les habitant.es. Je note au passage l'existence d'un collectif qui est implanté à Bagnolet, Ya+K⁵⁷, et qui travaille en mettant en place des dispositifs matériels et temporels dans l'espace public, soit des formes d'urbanisme transitoire à visée de concertation. Il y a un travail actuellement en cours entre la Porte de la Villette et le lycée Marcelin Berthelot à Pantin.

Sachant que le Conseil départemental travaille, comme d'autres collectivités, à l'amélioration de l'attractivité du territoire, la question est de savoir à qui on s'adresse à travers de telles transformations en cours. Qui sont les habitant.es que l'on veut attirer en Seine-Saint-Denis ? Qui sont les cyclistes ? Je n'ai pas une seule fois entendu parler de réduction des inégalités sociales et territoriales, alors même que l'environnement et la santé étaient présentés comme deux enjeux majeurs de la stratégie et qu'il est établi que beaucoup de territoires du département souffrent cruellement de pollution.

Je sors de là avec la désagréable impression qu'un tour de passe-passe a permis d'occulter la réalité de la vie quotidienne en Seine-

⁵⁶ - Apur : « Atelier parisien d'urbanisme, association à but non lucratif créée en 1967 et réunissant 29 partenaires est un lieu d'étude partagé et prospectif multiscalair. Il documente, analyse et imagine les évolutions urbaines et sociétales concernant Paris, les territoires et la Métropole du Grand Paris. », <https://www.apur.org/fr> (consulté le 22/08/2024).

⁵⁷ - <https://yaplusk.org/> (consulté le 22/08/2024).

Saint-Denis, et jusqu'à l'existence même de la majorité de celles et ceux qui y habitent et qui y travaillent. »

Extrait de mon journal du 13/10/2023 : « Aujourd'hui j'ai préféré me rendre à Saint-Denis pour participer au deuxième atelier recherche de Pascal Nicolas-le Strat, Izabel Galvao, Martine Bodineau et Louis Staritzky plutôt que d'assister, comme je l'avais prévu, à la journée d'étude « Action en recherche et recherche en action » à l'Institut de Géographie rue Saint-Jacques. J'ai préféré faire.

Extrait de mon journal du 19/10/2023 : « J'ai passé la journée au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis où mes collègues de la MEDI, soit la Mission Egalité et Discrimination du Conseil départemental, organisaient une journée sur la thématique du 40ème anniversaire de la Marche pour l'égalité de 1983.

J'ai été très favorablement surprise de la qualité de l'organisation, du programme, des intervenant.es, et aussi assez admirative de voir comment cette mission, qui émane de la volonté politique de l'Institution, reste en lien avec des acteur.ices militant.es du territoire, notamment à travers un Conseil associé qui rassemble des associations, le syndicat Front de Mères, l'université Paris 8. J'ai ainsi trouvé très habile d'inviter, pour que la question de l'antisémitisme ait sa place lors de cette journée - et donc pour que la journée réponde à la commande politique - un collectif féministe queer de juives engagé.es dans la lutte contre l'antisémitisme, et revendiquant une position intersectionnelle.

La forme de la journée aussi était intéressante : avec du contenu mais dans l'échange, et le choix de confier l'animation à Anaf Daif, qui réalise un podcast *A l'intersection*⁵⁸.

Très intéressée par l'intervention du Front de mères, syndicat de parents qui a émergé à Bagnolet mais existe maintenant dans d'autres villes de France et d'Europe, et dont Fatima Oussak est une des initiatrices. Se nommer syndicat de parents des classes et des

⁵⁸ - <https://www.youtube.com/watch?v=0hAAzvZ5y0c> (consulté le 19/10/2023).

quartiers populaires pour signifier qu'il s'agit bien de créer un rapport de force avec les pouvoirs publics et de se poser comme un contre-pouvoir ; et pour souligner qu'il s'agit d'auto-organisation. Le champ de Front de mères, c'est la question des discriminations raciales et genrées au sein des établissements scolaires. Leur lecture de la situation des parents et des enfants au sein de ces institutions met en évidence un double mouvement, d'infantilisation des parents des quartiers populaires d'une part et, d'autre part de déni du statut d'enfants aux jeunes des quartiers populaires. Ce qui est passionnant, c'est que le syndicat a choisi d'ouvrir un lieu à Bagnolet : Verdragon, qui est une « maison de l'écologie populaire », un lieu où sont menées des actions éducatives, où sont organisées des fêtes, des conférences, des ateliers, des moments où l'on cuisine, les distributions d'une AMAP. En consultant le site, je vois que le lieu est porté conjointement par Aternatiba et Front de Mères⁵⁹.

Juliette Griffond, responsable de la MEDI, souligne combien il est important de questionner la place réservée aux personnes discriminées dans l'espace public.

Et la question de l'espace revient aussi avec l'intervention de William Acker, militant voyageur et chercheur qui a fait une analyse du racisme anti-voyageur en partant de la géographie des aires d'accueil dédiées aux « gens du voyage ». William Acker est juriste, auteur du livre *Où sont les « gens du voyage » ? Inventaire critique des aires d'accueil*⁶⁰ ; et délégué général de l'Association nationale des gens du voyage citoyens (ANGVC). Il parle de racisme environnemental et dit ainsi : « En France, on arrive à voir le racisme vu du ciel », car les aires ont des localisations récurrentes : en périphérie des communes, près des cimetières, proches des sites polluants. Ainsi sur le site *Visionscarto.net*⁶¹, on trouve des cartes qui montrent que ces aires se concentrent sur certains axes : le trajet de l'autoroute A9, la vallée de la chimie,

⁵⁹ - <https://www.front2meres.org/verdragon-maison-de-lecologie-populaire/> (consulté le 19/10/2023).

⁶⁰ - William Acker, *Où sont les « gens du voyage » ? Inventaire critique des aires d'accueil*, éditions du commun, 2021.

⁶¹ - Philippe Rivière et William Acker, « Aires d'accueil – les données », *Visionscarto* et William Acker, « Les voyageurs pris au piège des aires d'accueil », *Visionscarto* (consulté le 19/10/2023).

l'axe Seine entre Paris et Rouen où se trouvent de nombreux sites industriels. Ainsi la catégorie de « gens du voyage » est une « approche socio-ethnique qui ne dit pas son nom » selon les termes de William Acker, et elle se construit et se traduit à travers la géographie des aires : 1358 sites en France, dont 70 % sont situés hors des espaces urbains et plus de 50 % à proximité de sites polluants (sachant que dans 96 % des communes françaises, il n'y a pas d'aire d'accueil et que les voyageurs ne sont autorisés à stationner que sur des aires d'accueil : une obligation, un stationnement payant, qui ne permet pas de bénéficier des APL car la caravane n'est pas considéré comme un logement). L'habitat privé est impossible pour les voyageurs : si la caravane est une résidence permanente, même la possession d'un terrain ne leur permet pas de s'y installer. William Acker insiste sur le fait qu'il existe des collectifs de voyageurs qui se battent pour plus de justice environnementale. Il y a un point de convergence fort avec les choix de Front de mères d'investir la question écologique. C'est intéressant de mettre ces approches en regard des interventions lors du dit séminaire du 05 octobre consacré à l'espace public en Seine-Saint-Denis, où l'espace public était abordé sans aucune approche intersectionnelle, mais que l'on peut considérer *a minima* comme prospective, et qui traduit surtout, selon moi, le projet caché d'une reconfiguration socio démographique du territoire : il s'agit à la fois d'accompagner la classe moyennisation de la Seine-Saint-Denis en répondant aux besoins et attentes de nouveaux habitants, plus écolos, plus cyclistes, et d'encourager de nouveaux habitants à s'installer sur un territoire qui se dote d'infrastructures adaptées à leurs modes de vie. La géographie de l'espace public telle qu'elle est pensée pour répondre aux défis environnementaux n'est pas seulement la traduction spatiale des rapports sociaux sur le territoire, elle les constitue.

Autre temps marquant de cette journée, la présentation des résultats du baromètre des discriminations en Seine-Saint-Denis qui montre que le ressenti de la population a augmenté de 5 points en 4 ans, que les quatre premiers motifs de discriminations évoqués (origine/ couleur de peau, quartier, religion et genre) sont l'objet d'une augmentation de 10 points. Les personnes qui se

sentent les plus touchées par les discriminations sont les femmes, les jeunes, les personnes noires et maghrébines. Les discriminations sont surtout ressenties dans la vie quotidienne : au travail, à l'école, durant les loisirs et dans les transports. Le ressenti des discriminations augmente et la confiance dans les acteurs, en particulier l'Etat, diminue. On se sent discriminé.e parce que l'on vit en Seine-Saint-Denis mais il semble plus facile d'y vivre qu'ailleurs. Les discriminations sont donc ressenties comme en augmentation, en particulier les discriminations ethno-raciales. »

Extrait de mon journal du 08/11/2023 : « Il arrive quelquefois qu'un.e chercheur/se intervienne dans le cadre de la réunion d'équipe de la structure où je travaille pour présenter ses travaux. Cette fois, c'est Marion Serot qui est doctorante en CIFRE à la Ville de Paris et mène une recherche sur le *chemsex*, qui a invité une de ses amies, qu'elle a connue à l'agence Phare. Louise Freulet, qui fait sa thèse au CERLIS sous la direction de Francis Lebon et de Séverine Chauvel, est en CIFRE dans cette agence et termine une recherche sur l'éducation populaire - ce qui a attiré mon attention puisque la notion est, ou a été, centrale dans la caractérisation de mon projet de recherche. Et elle s'inscrit dans le champ des sciences de l'éducation. La recherche porte ainsi sur trois associations, la Fédération des Centres Sociaux, la Ligue de l'enseignement et Co-Exister. Je ne connaissais pas la dernière et j'apprends qu'elle a été créée en 2009 pour répondre, je cite en substance, aux enjeux de l'importation du conflit israélo-palestinien en France.

D'emblée, la définition de l'éducation populaire comme caractéristique commune aux trois associations m'interroge : il s'agirait, en dehors, à côté mais parfois avec l'école, d'œuvrer à la formation de citoyen.nes capables de participer à une société démocratique. Je m'étais l'an passé appuyée sur une distinction entre éducation populaire politique et éducation populaire au politique, et il me semble que c'est bien d'éducation au politique qu'il s'agit là, d'une forme d'éducation populaire telle qu'elle

s'est développée et structurée dans les mouvements de jeunesse après et depuis 1945, pour aller vite.

Pour autant, Louise Freulet interroge la manière dont les associations amènent les jeunes à aborder et à s'engager dans la lutte contre les inégalités relatives à l'âge, la classe sociale, le genre, l'origine ethno-raciale. Et elle met en évidence notamment des différences entre associations quant à la désignation : la Fédération des Centres Sociaux parlant davantage de sexisme et de racisme, dans une vision structurelle, là où Co Exister préfère parler de justice sociale plutôt que d'injustice, mettant en avant les solutions plus que les causes.

La question de recherche est donc centrée sur les pratiques pédagogiques des trois associations, afin de voir en quoi elles contribuent à politiser, ou non, l'appréhension des inégalités.

Deux choses au moins m'interrogent au cours de cette présentation. Tout d'abord, l'échelle à laquelle la recherche est menée : la Ligue de l'Enseignement et la Fédération des Centres Sociaux, en tant que fédérations, recouvrent, en leur sein, des formes d'organisation et surtout des territoires d'intervention très différents, à partir desquels il me paraît périlleux de monter en généralité. Et surtout, l'enquête a permis d'établir des profils sociologiques de jeunes - ce qui, en soit, est un niveau de généralité qui peut être questionné, mais ne semble pas s'être intéressé au profil des acteur.ices des structures, lesquelles, puisqu'il s'agit d'amener les jeunes à s'engager, ont, de fait un rôle majeur. Il me paraît indispensable, dans une enquête de ce type, de ne pas seulement chercher à repérer des effets, mais de comprendre qu'est-ce qui et qui est-ce qui produit des effets. Et c'est souvent le cas des questions de recherche relatives aux politiques jeunesse, me semble-t-il, à savoir qu'on cherche à comprendre les jeunes et on finit par s'interroger, lorsqu'on va au bout du raisonnement, sur les acteur.ices adultes qui les accompagnent ou encadrent.

Cette présentation de travail m'a sûrement confortée dans mes doutes sur l'emploi de la notion d'éducation populaire, qui me semble surdéterminée. Et aussi dans mon envie de m'écarter des

modes de faire d'une sociologie qui cherche à construire des profils sociologiques et des idéaux-types. »

Extrait de mon journal du 09/12/2023 : « Pluie, fatigue, manque de sommeil. Je sèche la dernière journée de cours sur les Pratiques de recherche et je profite de l'invitation de Lauren pour me connecter au séminaire de Catherine Perret, « Des pratiques cliniques aux pratiques sociales : micro-révolution dans les institutions psychiatriques et éducatives depuis 1945 ». Lauren m'en a parlé car elle a fait le rapprochement entre mon intérêt de recherche pour la radio et les travaux de Catherine Perret sur Fernand Deligny et l'enregistrement par la caméra de tout ce qui ne passe pas et ne peut passer par le langage. Cette notion d'enregistrement m'intéresse, mais est-ce que la radio ne se situe pas à l'opposé, puisque la radio, c'est la parole, et même l'écriture avant d'enregistrer, et donc éminemment le langage. Il faut que j'explore.

Par ailleurs, Catherine Perret prend le temps d'explicitier le propos du séminaire, car elle constate qu'il y a de nombreuses nouvelles personnes à y assister en visio. Et j'y retrouve des notions de l'analyse institutionnelle qui m'intéresse : le collectif comme premier outil du soin, une manière de penser l'institutionnalisation au sens de Oury (si mes notes sont correctes) : créer des structures fugitives et précaires qui permettent d'exister dans sa singularité, de survivre avec ce qu'il se passe autour, même si c'est quelque chose de menaçant. Je ne retrouve pas trace de cette conférence de 1992 dont le titre serait « Architecture, architectonie, aménagement de l'espace ». Je fais immédiatement le lien avec le dispositif de studio radio mobile. Est-ce que je peux le penser, en tant que structure fugitive et précaire qui permet à une parole de se déployer, à une expérience d'être entendue, comme une forme d'institutionnalisation ?

J'écris **dispositif** mais, lors des échanges, une distinction attise ma curiosité. Valentin Schaepelynck évoque le fait que certains parlent d'agencement pour dire ce que l'institutionnalisation peut avoir d'intéressant. Je reconnais le titre de la revue publiée aux éditions du Commun **Agencements**. Et Valentin Schaepelynck de dire :

« dispositif, c'est encore autre chose ». Mais quoi ? Est-ce que ce serait, pour revenir à mon objet, la manière dont on positionne et assemble les éléments matériels qui constituent la Radiobox ? Et d'ailleurs, la Radiobox désigne-t-elle la boîte à outils dans son ensemble ou seulement la "mixette" ? Est-ce que le dispositif suffit à créer l'agencement ?

Ce qui m'amène à préciser une question qui tourne dans ma tête depuis l'observation des ateliers. Dans la manière dont Pauline, qui est journaliste radio vient du journalisme d'actualité, transmet, il y a un modèle de référence, à savoir l'émission de radio, qui se déroule sur un plateau, avec un.e animateur.ice, éventuellement en plus une personne pour mener l'interview, un.e ou plusieurs invité.es et une personne en charge de « la technique ». Est-ce que c'est un agencement ? Dans cette « configuration », il y a celle.ux qui donnent la parole et cell.eux à qui elle est donnée. Qu'en est-il d'une configuration où des « professionnel.les » donnent la parole à "leurs" "publics" ? des adultes à des jeunes ? des hommes à des femmes ? des personnes blanches à des personnes non-blanches ? des majoritaires à des minoritaires ? Comment est-ce que le dispositif peut fonctionner, à savoir que s'organise une conversation à plusieurs voix, audible et réécoutable, sans que la parole soit coupée, ni que les voix se chevauchent, mais sur un autre modèle ? Est-ce qu'il y a d'autres agencements possibles ? Il me semble qu'il se joue là, très concrètement, une question qui a à voir avec l'exercice démocratique. Et que cela doit ouvrir aussi sur des expérimentations, la question étant maintenant pour moi de savoir dans quel cadre les mener. »

Question de recherche et lieu de travail pour l'expérimentation # accompagnement

Extrait de mon journal du 02/04/2024 : « Je note sur mon téléphone à propos de l'accompagnement : accompagnement, compagnonnage ou cheminement co-. Autrement dit quel accompagnement transforme à la fois l'accompagné.e et l'accompagnant.e , qui peut aussi apprendre quelque chose de cet accompagnement, *a minima* être dans un processus réflexif, et de toute façon assumer la responsabilité de documenter la démarche ? Accompagner, c'est être au travail, un travail sur soi. »

Faire recherche en « milieu »⁶² professionnel, c'est aussi se rendre compte de l'inertie produite par toute une série de termes, qui sont comme des segments morts de la langue, qu'on manipule sans les interroger, et dont, à la différence des notions et concepts qui circulent en sciences humaines et sociales, on se demande trop rarement quelle(s) discipline(s), quelle(s) école(s) de pensée ou quelle(s) théorie(s) les ont produits. Cela donne l'impression, en réunion, en discutant entre collègues ou avec des « partenaires », de naviguer entre de petits icebergs, qui peuvent obstruer la vue, nous amener à nous perdre dans des discours alambiqués, ou, par chance, nous obliger à des détours.

« Accompagnement » est de ces mots qui fonctionnent dans mon champ d'activité comme un segment mort de la langue, au même titre que « projet »⁶³, « public », « participation » pour n'en citer que quelques-uns appartenant à la fameuse « langue de bois »⁶⁴. Dans la langue de la politique publique, l'« accompagnement » est une « mission ». Comment penser et surtout pratiquer

⁶² - Est-ce vraiment un milieu ? Quand est-ce qu'on peut commencer à parler de milieu professionnel au sens plein du terme ? C'est tout l'enjeu du travail quotidien que de favoriser l'émergence d'un milieu.

⁶³ - Ici les guillemets ont fonction de pincettes, signalent que certains mots sont, au sens propre, à prendre avec des pincettes, à manipuler avec précaution, à ne pas laisser traîner dans la langue sans les avoir interrogés en profondeur et sans autre scrupule que la rigueur de la critique. Après seulement, on peut peut-être, comme le propose Sébastien Joffres (voir plus haut, note 53, p. 55), les écrire précédés d'un #.

⁶⁴- Voir *Animer un atelier de désintoxication de la langue de bois*, <https://www.youtube.com/watch?v=8oSIq5mxhv8> (consultés le 29/04/2024).

l'accompagnement au sens d'une fonction⁶⁵ ? Qu'est-ce qu'une telle pratique requiert ? Cette préoccupation de l'accompagnement a (res)surgi au cours de l'expérience de travail et de recherche à partir du studio radio mobile. Car, lorsque mes collègues et moi présentons notre travail, nous expliquons que nous accompagnons, que ce que nous faisons relève d'un accompagnement.

Comment la question de l'accompagnement refait surface au cours de l'expérimentation et sous quelles formes elle s'est posée à différentes périodes de mon activité professionnelle

En reprenant mon journal, je remarque que le thème de l'accompagnement est d'emblée présent dans l'expérimentation à travers la question de l'appropriation du dispositif Radiobox. Comment accompagner des animateur.ices, éducateur.ices, médiateur.ices, conseiller.es en insertion, qui participent à un atelier radio centré sur la découverte et prise en main de cet outil ? Comment vont-i.elles pouvoir se l'approprier et comment vont-i.elles à leur tour accompagner des adolescent.es, des jeunes ou des moins jeunes, pour qu'elles se l'approprient ?

Extrait de mon journal du 06 octobre 2023 : « La question que je me pose en lisant les rapports d'activité (de l'association Making Waves), c'est de savoir si des installations pérennes ont eu lieu à partir des expérimentations de la Radiobox et si c'est le cas, dans quels contextes. En effet, le projet du collectif est très clair sur l'intention : « pérenniser les Radiobox », qu'elles existent « sans nous », qu'elles soient « le relais et le porte-voix des communautés marginalisées » (rapport d'activité 2021). Mais, comme dans toute initiative qui a trait aux démarches communautaires, la question se pose de savoir comment se met en place le processus participatif, qui l'impulse, pourquoi, comment et jusqu'où il mène sur « l'échelle de la participation ».

⁶⁵ - Jean Oury Jean et Olivier Apprill, « La moindre des choses », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, N°31, été 1997, éditions Boulevard des anormaux, p.165.

Autrement dit *quid* de l'autonomisation des communautés lorsqu'elles ne sont pas organisées préalablement à l'intervention sociale et à l'origine de cette intervention (demande) ou a minima co-décisionnaire quant à sa mise en place ? Autrement dit encore, est-ce que passer du FAIRE POUR au FAIRE AVEC peut permettre ensuite de LAISSER FAIRE ? C'est aussi la question de la transmission. Est-ce que ce qui est transmis suffit à l'autonomisation ? Quelle expérience de la Radiobox et quelles conditions matérielles sont-elles nécessaires pour que la pratique se pérennise ? ».

Qu'est-ce que c'est qu'accompagner une personne ou un groupe de personnes jusqu'à l'autonomie ? Comment est-ce que cela doit commencer pour que ce ne soit pas « d'emblée perdu d'avance » pour reprendre l'expression que j'ai utilisée dans mon journal ? Et d'autant plus quand les personnes viennent à la radio parce qu'elles sont déjà inscrites dans le cadre d'un « accompagnement social », parce qu'elles sont accompagnées par une Mission Locale, parce qu'elles sont « bénéficiaires du RSA », par exemple. « Participation » et « mobilisation » / « autonomie » : à ce moment-là je renoue avec le questionnement sur les paradoxes de l'accompagnement.

Mais c'est après une semaine de cours intensif sur l'altérité avec Nacira Guénif, en janvier 2024, et l'intervention de Liakoute Adjloua dans le cadre du séminaire de Pierre Johan Laffitte, *Sémiotique, Pratiques, Clinique*, début février 2024, que la question de l'accompagnement a littéralement ressurgi, à travers le prolongement d'une prise de conscience d'abord, puis une sorte de réactualisation de questionnements ancrés dans d'autres contextes.

J'ai rencontré la question de l'accompagnement lorsque j'ai plongé dans le monde des associations engagées dans l'accueil, l'écoute et l'accompagnement des femmes victimes de violence conjugale, dont le Planning Familial. En contexte féministe, il est essentiel dans la pratique de considérer les personnes comme les meilleures expertes de leur situation, et de les soutenir dans leurs choix en mobilisant les ressources dont on dispose : écoute d'abord, analyse partagée de la situation afin de soutenir la personne dans l'élaboration de stratégies (partir ou rester, se protéger, soi et ses enfants quand enfants il y a), sans négliger l'accès aux

droits, et à des ressources matérielles. Il s'agit donc de *faire avec*, et non pas de *faire pour*, et encore moins *faire à la place de*. Il s'agit en d'autres termes de déconstruire le modèle traditionnel de l'intervention sociale du patronage et du paternalisme social hérité du 19^{ème} siècle, et en particulier un modèle vertical et univoque de la relation d'aide. Pour autant les animatrices militantes du Planning Familial, dont j'étais, sont-elles dans une relation véritablement horizontale avec les femmes qu'elles accompagnent ? On peut avoir en commun le vécu de violences sexuelles et sexistes et pour autant être positionnées différemment eu égard aux rapports sociaux d'âge, de race, de classe. C'est particulièrement vrai quand on est engagée dans un Planning Familial implanté dans un quartier populaire. Aussi, prend-t-on toujours le temps d'accompagner les personnes en allant avec elles, à leur rythme, en respectant leurs choix ? Est-ce qu'il n'y a pas une, puis plusieurs situations, où l'urgence justifie de mobiliser toutes les ressources disponibles, à commencer par celles de l'accompagnatrice, pour mettre à l'abri une personne victime ? Et dès lors que la nécessité de la protection prime – ce qui constitue d'ailleurs le cadre légal de travail dès lors que des enfants sont concerné.es – qu'en est-il du *faire avec* ? J'ai travaillé cette question avec mon amie et ancienne collègue Gwenaëlle Ferré, en vue d'une communication lors d'un colloque féministe sur « Genre et travail social » en mai 2016⁶⁶, puis l'année suivante dans le cadre du séminaire *Genre et temporalités de la question sociale*, organisé par Marc Bessin à l'EHESS. Nous avons eu alors le tort de ne pas l'écrire. Il ne m'en reste aujourd'hui que les quelques idées-forces, sous la forme squelettique d'un plan détaillé.

J'ai retrouvé cette même question lorsque j'ai travaillé dans un centre de santé à Aubervilliers, où, lors des permanences d'accès aux droits de santé, il y avait peu de temps et peu de place pour permettre aux personnes que l'on recevait d'être acteur.ices de la situation : l'objectif était une ouverture ou une ré-ouverture de droits, le plus rapidement possible, pour un peu moins de précarité. Le pouvoir d'agir, on en parlait en ateliers, lors du café santé. Tout le paradoxe d'un centre

⁶⁶ - L'ETSUP, l'IUT de Bobigny (Université Paris 13), la HETS&Sa (Haute école spécialisée de travail social et de la santé, EESP Lausanne) et l'IRIS (EHESS, CNRS, INSERM, Université Paris 13) organisaient **un** colloque les 19 et 20 mai 2016 sur l'intervention sociale et le genre.

municipal de santé qui met en avant le modèle de la santé communautaire et où il faut favoriser et renforcer la « participation » des habitant.es. Comment est-ce qu'on peut accompagner des habitant.es qui, lorsqu'on les rencontre, ne nous demandent rien d'autres que de pouvoir accéder au soin et aux droits sociaux (quand on leur reconnaît de tels droits), vers la « participation » ? Faire participer ? Est-ce que cela relève même de l'accompagnement ? Et pour autant, nous – enfin quelques-un.es – essayions à l'époque, de bricoler en situation des dispositifs et des méthodes d'animation pour nous démarquer de la relation d'aide asymétrique et descendante.

Être prise et aux prises avec ces contradictions a forgé mon questionnement sur l'accompagnement et aussi, une certaine conscience de ma position, depuis la période où je travaillais avec les « publics », à aujourd'hui où je travaille avec les professionnel.les.

Extrait de mon journal du 29 janvier 2024 : « Concernant les enjeux relatifs à la positionnalité, dans mon activité professionnelle et de recherche, il y a une phrase de Gloria Anzaldúa qui suffit à elle seule à les poser. Elle écrit, à propos des allié.es blanc.hes : « Elles et ils finiront par comprendre qu'elles et ils ne sont pas en train de nous aider, mais de nous suivre »⁶⁷. »

L'explicitation de mon point de vue situé, dans le cadre de ma pratique, elle-même située, en Seine-Saint-Denis, la plupart du temps auprès de professionnel.les dits « de première ligne »⁶⁸, qui sont souvent aussi habitant.es de la Seine-Saint-Denis et des quartiers populaires, vient buter sur cette phrase : « Elles et ils finiront par comprendre qu'elles et ils ne sont pas en train de nous aider, mais de nous suivre. ». Est-ce que j'ai « fini par comprendre » ? Et si oui, quelles conséquences

⁶⁷ - Gloria Anzaldúa, « La conscience de la *Mestiza*. Vers une nouvelle conscience », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 18 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/679> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cedref.679>

⁶⁸ - Comme il y a eu, durant l'épidémie de Covid, les « travailleurs de première ligne », il y a les professionnel.les dits « de première ligne », expression qui a remplacé « de terrain », et qui désignent, dans mon milieu professionnel : des animateur.ices jeunesse, des éducateur.ices, des assistant.es sociales, des personnes dont le travail, les compétences et le savoir sont aussi peu rémunérés que reconnus.

pratiques est-ce que j'en tire, et comment est-ce que je peux les mettre en œuvre dans mon contexte de travail ?

Me situer, c'est aussi prendre la mesure de ce que je fais en définitive, dans ce travail qui est aussi une recherche : en réalité, j'y accompagne des accompagnant.es. En effet, le dispositif radio, qui constitue sinon le cœur du moins le point de départ de l'expérience, a potentiellement vocation à être mobilisé dans le cadre d'un « accompagnement » éducatif, socio-éducatif, social. Les « professionnel.les » invité.es à expérimenter ce dispositif par le centre de ressources où je travaille sont, dans ce cadre, accompagné.es par nous qui avons pour « mission » de les outiller et j'accompagne, dans le cadre de cette expérimentation, les « partenaires » du collectif *Making Waves* avec qui nous menons l'expérience, concepteurs et diffuseurs du dispositif, et qui le mobilisent dans beaucoup d'autres contextes, dans une démarche de « capitalisation » de leurs expériences.

Lors du séminaire *Sémiotique, Pratiques, Clinique* de Pierre Johan Laffitte du 02 février 2024, une journée consacrée au travail de Liakoute Adjloua, qui est une praticienne en recherche au quotidien avec des enfants autistes, nous avons beaucoup échangé sur la fonction d'accueil, portage, lieu et milieu. La question de l'accompagnement s'articule ainsi de plus en plus clairement avec celle du lieu et du milieu. Je retiens surtout deux questions fondamentales : qu'est-ce qui fait qu'il y a dans un groupe une fonction de portage et qu'est-ce qui fait que dans un milieu un individu peut se transformer ? Je les reprends à mon compte. Qu'est-ce qui fait qu'un groupe qui fait de la radio assure une fonction de portage ? Les groupes thérapeutiques qui s'inscrivent dans le champ de la psychothérapie institutionnelle, et Mathilde Hamonet⁶⁹ notamment, ont déjà développé cette perspective. En quoi *faire radio* ensemble rend-il possible des transformations pour chacun.e ? Autrement dit qu'est-ce qui fait que la pratique de la radio peut avoir des effets en matière de formation et de transformation, potentialité intéressante et

⁶⁹ - Mathilde Hamonet et Pablo Votadoro, « La radio comme outil de soin dans les services de psychiatrie : un dispositif pour adultes comme pour adolescents », *L'information psychiatrique*, 99, 2023, pp. 37-42.

pour un centre de ressources qui accueille des professionnel.les, et pour ces professionnel.les des champs éducatif, socio-éducatif, social, médico-social ?

C'est la notion d'étayage qui me semble la plus juste pour cerner ce que peut être l'accompagnement, c'est-à-dire le fait de soutenir une transformation en partant des personnes. Partir des personnes m'est apparu comme la clef de voûte de la pratique à laquelle je me suis formée par imprégnation au Planning Familial et je l'ai toujours associé aux méthodes d'éducation populaire. C'est aussi une manière de faire qui est mise en avant par l'équipe au sein de laquelle je travaille : cela consiste à considérer les personnes du groupe et le groupe comme ressource avant d'envisager de leur proposer des apports extérieurs. Cela implique que la transmission vienne éventuellement, dans un second temps, en complément, en surplus.

L'accordage amène aussi un éclairage intéressant sur ce que j'ai pu observer qu'il se passe lorsqu'un groupe d'individus installent ensemble un studio radio mobile. Pierre Johan Laffitte parle d'accordage rythmique et affectif des présences : arriver à s'entendre et à se tenir ensemble. Je pense qu'il y a quelque chose qui relève du *faire milieu* dans l'installation et la mise en œuvre d'une Radiobox. Il se bricole quelque chose qui permet à chacun.e d'avoir une place, ou non, il y a enfin la voix, et c'est essentiel, la voix de chacun.e amplifiée. Ce dispositif m'évoque ce que Pierre Johan Laffitte nous présente comme le carrousel des échanges de Jean Oury⁷⁰, à savoir trois niveaux d'interactions qui coexistent : les interactions théoriques et symboliques qui passent par le langage – et en effet pour faire radio, les personnes se parlent : elles se parlent de ce qu'elles vont faire et comment au moyen de l'équipement disponible et elles se parlent dans le dispositif d'amplification, de mixage et d'enregistrement – ; les interactions physiques concrètes qui concernent tout ce que requiert l'installation de l'équipement et l'aménagement de l'espace et les interactions affectives, les échanges invisibles qui sous-tendent l'expérience de la prise de parole au micro et de l'enregistrement, pour le dire dans les termes de Pierre Johan Laffitte : ce qui relève du désir et de

⁷⁰ - Pierre Johan Laffitte, « Le concept de Collectif chez Jean Oury », *Chimères*, 87, 2015, pp. 193-202.

l'angoisse, ce qui fait que cela fait sens ou pas, d'être là, pour chacun.e des personnes présentes.

A cette même période, j'écoute la conférence d'Izabel Galvao⁷¹ sur les tiers-lieux et l'accompagnement social. En présentant son travail de recherche, elle amène la question du lieu et de l'hybridité des usages qui génère intrusions (ou sentiment d'intrusion) mais aussi interactions et fabrications et comment cela participe ou non de l'accompagnement des personnes en situation de vulnérabilité hébergées sur ce lieu ? Je fais le lien entre ce questionnement sur les pratiques professionnelles d'accompagnement social et les échanges que nous avons eu, quelques jours plus tard, dans le cadre du séminaire de Pierre Johan Laffitte, avec Liakoute Adjloua. Le motif du milieu qu'il est nécessaire de travailler pour qu'un accompagnement se mette en place, soit un milieu qui soit porteur, a traversé la journée de séminaire. Izabel Galvao n'a pas mobilisé ces notions lors de son intervention mais il me semble qu'il était bien question, dans sa présentation, de lieux qui puissent *faire milieu*. Ou plus exactement, j'ai compris qu'habiter un tiers-lieu, pour les travailleurs sociaux et les personnes hébergées, était une manière de produire les conditions de l'accompagnement. C'est là qu'il peut, je pense, y avoir un lien avec les apports de la psychiatrie institutionnelle, et notamment la distinction que fait Tosquelles entre établissement et institution. Il me semble que les processus identifiés par Izabel Galvao sont aussi de l'ordre de l'instituant : elle parle notamment de fabrication. Et, comme Liakoute Adjloua, elle parle de la vie quotidienne dans les lieux que sont les tiers-lieux.

Pas d'accompagnement sans lieu donc ? C'est ainsi que je lis le texte de Pascal Nicolas-Le Strat sur le travail qu'il a réalisé avec Louis Staritzky à Tourcoing, au sein de la Parenthèse, un lieu d'accueil des « décrocheurs » : « Agir avec un lieu et à partir de lui, c'est agir de plein vent. C'est œuvrer en processus. C'est travailler « à découvert ». C'est accepter de se laisser embarquer par la dynamique même des situations. C'est concevoir l'intervention au fur et à mesure de sa réalisation. C'est guider et conduire, et non programmer. C'est accepter de se laisser

⁷¹ - Izabel Galvao, *Tiers lieux et travail social : pratiques professionnelles à l'épreuve*, Séminaire ETLV du 23 janvier 2024, Université Paris 8 Saint-Denis.

surprendre. C'est ajuster, moduler, varier, adapter, bricoler, jongler, loin de l'idée d'encadrer et de réglementer. C'est un haut niveau de maîtrise professionnelle qui ne s'incarne pas dans un désir de contrôle et d'autorité. C'est une compétence qui s'exerce, qui se risque, qui s'éprouve. C'est une capacité qui incorpore ses limites et se réinvente à l'épreuve des événements »⁷². Ce passage résonne comme autant de questions à adresser aux pratiques d'accompagnement, à commencer par celles qui me concernent au plus près.

L'outil pédagogique qui est au centre de mes observations est un studio radio mobile. C'est un dispositif qui se déploie en composant avec le lieu dans lequel on l'installe : dispose-t-on de tables, de chaises ? le lieu est-il sombre ou lumineux ? l'environnement est-il bruyant à proximité (circulation automobile, coin café) ? est-ce qu'on s'y sent bien ? Il peut en cela servir d'analyseur. Il peut aussi être instituant si l'on découvre à l'occasion de l'installation d'une Radiobox de nouvelles possibilités pour aménager l'espace qui transforme les manières de faire, nos routines professionnelles, au moins le temps de l'atelier. Autrement dit, c'est en aménageant l'espace existant pour y installer un studio radio mobile que l'on peut en éprouver les contraintes, lesquelles dessinent aussi son fonctionnement, et qu'on peut, en déplaçant les meubles, faire bouger certaines lignes. Ainsi en 1997, Jean Oury écrit dans la revue *Chimères* : « Je dis souvent : il faut être balayeur et pontonnier. Balayer des espaces pour qu'ils soient un peu plus libres de tous ces artefacts, pour qu'il puisse se présenter quelque chose qui soit au plus proche de « ce qui se passe » ... en vrai ... et puis construire sans arrêt des ponts, des passerelles, même d'une façon précaire ... »⁷³.

Enfin, la MMPCR, le centre de ressources où je travaille, qui organise les ateliers radio et les accueille dans ses locaux, est à la fois un lieu (un Espace Accueil Outil, une salle de réunion) mais aux conditions d'accueil sous restriction, et sans lieu dans la mesure où nous avons vocation à intervenir dans tout le département de la Seine-Saint-Denis.

⁷² Pascal Nicolas-le Strat, *Faire recherche en commun: chroniques d'une pratique éprouvée*, éditions du commun, 2024, p. 158.

⁷³ - Jean Oury Jean et Olivier Apprill, « La moindre des choses, op. cit., p. 166.

Extrait de mon journal du 12/02/2024 : « ... parmi les missions de notre centre de ressources, il y a le soutien au travail en réseau, cette notion qui est aussi centrale dans le vocabulaire des politiques publiques que celle de partenariat, elle y est d'ailleurs associée. Or, précisément, il s'agit de faire réseau, à l'échelle d'un territoire : je pense aux Communautés Professionnelles Territoriales de Santé, et à toutes les politiques qui procèdent par contrat, les Contrats locaux de santé, les Contrats locaux de Santé Mentale, les Contrats locaux de Sécurité et de Prévention de la Délinquance + R pour « radicalisation ». Ces réseaux formels ne constituent que rarement des milieux dans la mesure où l'on n'a généralement pas pris soin de leur institutionnalisation. Ils ne s'ancrent pas non plus dans des lieux. De notre côté, nous avons des bureaux, qui ne sont que partiellement ouverts puisqu'on y accède sur invitation ou sur rendez-vous pour ce qui concerne l'Espace Accueil Outil, et nous sommes aussi supposés pouvoir circuler sur le territoire. »

Alors d'où partons-nous mes collègues et moi, en matière d'accompagnement ?
 Qu'est-ce que le lieu à partir duquel nous travaillons raconte de l'accompagnement que nous faisons ?

Accompagner des professionnel.les (ou non professionnel.les) de l'intervention sociale dans un centre de ressources : tentative de description du lieu.

J'écris « dans un centre de ressources », ce qui implique d'emblée qu'il y a un lieu. Et ce que donne à voir un lieu d'accueil et d'accompagnement dit bien des choses sur l'accueil et l'accompagnement qu'on y pratique.

Aujourd'hui ce lieu est situé au 5^{ème} étage d'un immeuble de bureaux à Pantin - « le centre d'affaires *Les Diamants* » -. La rue est très passante, et il est très difficile de se garer - l'immeuble dispose d'un parking souterrain mais il n'est accessible qu'avec un badge et donc pas conçu pour visiteurs et visiteuses. Les

transports en commun (métro et RER) sont relativement proches, accessibles en 5 à 10 minutes de marche).



Source : <https://www.caue-observatoire.fr/ouvrage/les-diamants-immeubles-de-bureaux-a-pantin/#/>

Depuis la rue, on entre par une sorte de sas vitré, équipé de portes coulissantes automatiques, dont la forme ronde imite en plus petit les portes à tambour. Dans le hall, on trouve : l'accès à la salle d'audience du Tribunal Administratif et parfois des avocats en tenue ; quelques plantes vertes ; dans un coin depuis peu de temps un petite table et deux chaises sur lesquelles je n'ai jamais vu personne s'asseoir ; un écran qui propose alternativement la météo locale, les cours de la Bourse et un fil d'actu emprunté à une obscure chaîne d'info ; un petit guichet vitré pour le gardien ; la liste des entreprises et services installés dans les étages des deux bâtiments, A et B (dont le Trésor Public municipal, une entreprise de téléphonie mobile, le CMP, le CIO, une agence d'intérim, une crèche ...) ; et trois ascenseurs qui desservent le bâtiment A, en plus du départ d'un escalier. On y croise la plupart du temps des personnes qui travaillent sur place mais aussi le « public » qui vient régler une amende ou ses impôts, pour un rendez-vous ou pour accompagner un.e enfant.

Arrivé.e au 5^{ème} étage, il faut une fois sorti.e de l'ascenseur (ou après avoir gravi les escaliers), on passe une double porte et un kakemono indique qu'il faut s'orienter sur sa gauche, et sonner à l'interphone (les personnes qui travaillent là et les habitué.es ont le code).

En poussant la porte, on entre directement dans l'Espace Accueil Outil (EAO), qui n'est qu'en partie séparé du couloir qui mène aux différents bureaux par une bibliothèque. Dans celle-ci, on peut trouver un certain nombre d'ouvrages – quelques essais et témoignages mais très majoritairement des ouvrages de sciences humaines et sociales (si l'on considère que la psychologie en fait partie) – plus ou

moins classés par thèmes, indexés, et empruntables au même titre que les outils. Au plus près de la porte d'entrée, de la documentation écrite distribuée sous forme de brochures et flyers est à disposition, ainsi que des préservatifs internes et externes. Ce sont les seuls supports en libre-service et accessibles hors la procédure d'emprunt, ce qui est parfois rappelé aux visiteurs et visiteuses par l'un.e de mes collègues.

Les étagères sur lesquelles sont rangés les outils délimitent l'espace. Certains outils trop volumineux comme une paire d'échasses ou des skis coopératifs – pour quatre personnes - n'y trouvent pas de place et sont déposés dans un angle près des fenêtres, de même des ballons sont stockés au-dessus des étagères. Les autres sont classés par thématiques ou par « publics » : « petite enfance », « parentalité », « lutte contre les discriminations » et « vivre ensemble », « écrans », « éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle », programmes de développement des compétences psychosociales, outils coopératifs.

Au centre, huit tables sont réunies en un îlot massif qui peut accueillir jusqu'à une vingtaine de personnes. Un lieu qui permet l'accueil des groupes donc, mais qui sert aussi pour des rendez-vous individuels. C'est aussi l'espace où l'équipe prend ses repas – plus proche de la cuisine que la salle de réunion, qui se trouve à l'autre bout du couloir. Plus convivial aussi, contenu de la coloration donnée par la présence des outils. Il reste souvent quelques miettes sur les tables, qui renseignent peut-être les visiteurs et visiteuses sur cette coexistence des usages du lieu. Si cet espace accueille chaque année environ 700 professionnel.les exerçant à Paris et en Seine-Saint-Denis, il accueille aussi – et surtout ? – l'équipe chaque midi. Le restaurant d'entreprise qui était situé en rez-de-chaussée de l'immeuble n'a pas rouvert après l'épidémie de Covid. Certain.es apportent leur repas, beaucoup vont chercher de la nourriture à emporter ; l'usage est de déjeuner sur place. Il arrive aussi que l'un.e ou l'autre de mes collègues y gare un vélo trop coûteux pour être laissé en rez-de-dalle dans les racks destinés à cet effet, et encore moins dans la rue. Concernant l'accueil des professionnel.les (ou non professionnel.les), il se fait sur rendez-vous (individuels ou en petits groupes) et il est conçu comme un échange sur l'action qu'ils et elles veulent (ou doivent) mettre en place. Il faut donc avoir

un projet, ou un besoin pour prendre rendez-vous. Il y a cependant quelques professionnel.les nouvellement arrivé.es sur leur poste ou sur les territoires, qui viennent « découvrir » l'EAO. Et l'accueil s'y fait aussi sur invitation quand le centre de ressources propose des ateliers outils : il s'agit alors d'expérimenter collectivement un ou plusieurs outils, sur une thématique donnée ; ces ateliers peuvent être animés par des intervenant.es extérieur.es ou par l'équipe du centre de ressources dédiée à l'EAO. Ils se déroulent dans la salle du fond, qui est une salle de réunion, équipée de tables à roulettes et donc amovibles, ce qui rend l'espace facilement aménageable.

Trois personnes sont chargées de l'animation de ce dispositif, qui partagent un même bureau mitoyen de cet espace. Elles ne s'y consacrent pas à temps plein, sans que la quotité de leur temps de travail dédiée à l'EAO soit précisément définie par ailleurs.

Le délai pour obtenir un rendez-vous à l'Espace Accueil Outil est d'environ trois semaines. Une collègue travaille aussi à distance en s'entretenant par téléphone avec les professionnel.les qui demandent un rendez-vous.

Les demandes de rendez-vous peuvent se faire par téléphone, mais aussi maintenant par mail, l'adresse courriel étant gérée collectivement par les trois collègues qui se répartissent les rendez-vous selon leur plus ou moins grande affinité et compétences sur les thématiques relatives aux besoins exprimés par les professionnel.les, leurs territoires d'intervention et les disponibilités des un.es et des autres.

Il n'y a pas - et c'est une volonté - de catalogue des outils disponibles, l'EAO étant conçu comme un dispositif d'accompagnement : des professionnel.les expriment un besoin et un échange s'engage sur la démarche qui se construit pour y répondre, en s'appuyant (ou pas) sur des outils disponibles sur place ou accessibles gratuitement en ligne. Lors des rendez-vous, il est possible d'expérimenter des outils, de voir comment les utiliser, tout ou partie, en les associant entre eux ou avec d'autres, en les détournant parfois. Il est possible d'échanger sur la manière de répondre aux besoins des publics, ou à la commande des tutelles, sur les contraintes rencontrées au quotidien. Il y a deux choses qui irritent les collègues

de l'EAO : entendre que les outils sont réduits à des jeux et constater que la pensée de l'outil magique est très largement répandue. Comme un certain nombre des outils disponibles sont effectivement des jeux, il arrive fréquemment qu'une sorte de métonymie opère et que l'on entende parler des jeux disponibles à l'Espace Accueil Outil. Elles défendent l'idée que cet espace n'est pas une ludothèque dédiée à la prévention. Et aussi une certaine conception de la prévention, à savoir qu'il est illusoire de considérer qu'il suffirait de mettre en place « les bons outils » – pour traiter un problème spécifique (« harcèlement scolaire », « chicha », « addiction aux écrans », ...), avec un public spécifique (« petite enfance », « enfance », « adolescence », « jeunesse », « parents » ...). Les outils sont considérés par mes collègues comme des supports, voire un prétexte, qui permettent d'engager la discussion, dans le cadre d'une animation collective ou d'un accompagnement individuel.

Les outils sont empruntables gratuitement pour un délai de trois semaines, renouvelable une fois. Il faut pour cela renseigner un formulaire papier avec ses noms, qualités et coordonnées, qui fait l'objet d'une saisie informatique et détermine la date de début de l'emprunt. Il y a aussi une sorte de gestion des stocks : les outils sont disponibles en plusieurs exemplaires et il est important de savoir qui a emprunté quoi et pour combien de temps pour pouvoir équiper tout le monde au mieux et ne pas se trouver démunies en matière de crayons coopératifs ou de jeux de cartes Ado-Sexo alors qu'on sait qu'on va recevoir des professionnelles qui ont une demande concernant l'éducation à la sexualité ou la dynamique de groupe. Pour celles et ceux qui sont déjà en lien avec l'EAO, il est également possible de « réserver » des outils qui seront mis de côté. On en trouve régulièrement qui sont déposés en un petit tas par les collègues sur un meuble à l'entrée, accompagnés de la fiche indiquant qui doit venir les chercher. Il n'y a en effet pas dans nos locaux de dispositif d'accueil des visiteuses et visiteurs en tant que tel, hormis un visiophone et parfois la disponibilité des collègues du pôle administratif qui occupent le premier bureau du couloir et peuvent, lorsqu'ils et elles ne sont pas en télétravail, s'interrompre et se lever pour venir accueillir les personnes qui sonnent et les aiguiller. Lorsqu'il s'agit de personnes qui ramènent

ou viennent chercher des outils, ceux-ci sont déposés sur le meuble dédié. Ainsi, dans l'organisation actuelle du travail, les collègues qui s'occupent de l'Espace Accueil Outil sont généralement présent.es les mardis, mercredis et jeudis, et il y a toujours une présence des collègues qui travaillent au pôle administratif – hors situation de congés des un.es ou des autres – qui peuvent, éventuellement, assurer une fonction d'accueil.

La procédure de retour, pour les petits outils, a également été simplifiée par l'installation d'une énorme boîte dans le sas d'entrée, comme il en existe devant les bibliothèques publiques souvent, qui permet le dépôt d'outils en dehors des horaires d'ouverture indiqués sur la porte. Et ce afin de faciliter la procédure de retour pour les professionnel.les qui peuvent être amené.es à passer rendre des outils avant ou après leur journée de travail, mais aussi pour satisfaire à la demande des collègues qui souhaitaient ne plus être dérangé.es durant la pause déjeuner par des usager.es de l'EAO qui venaient retourner leurs emprunts.

Je retrace ici l'activité de l'EAO à partir de ce que mes collègues en disent et ce que j'en perçois depuis presque 5 ans à travailler dans la même équipe – mais pas sur l'EAO. Je comprends aussi que cette proposition d'accompagnement constitue la base (au sens propre du terme) du centre de ressources puisque c'est l'espace de rencontre régulier avec les professionnel.les et intervenant.es de première ligne auquel.les il est destiné. L'EAO, c'est donc un lieu physique, des personnes dédiées, des règles de fonctionnement, des « valeurs » soit une certaine conception de la prévention et de ce que c'est qu'un outil.

Et c'est à partir de cet espace que se construit la proposition, puis l'organisation d'ateliers outils Radiobox à l'automne 2023.

Tentatives d'acclimatation de l'outil studio radio mobile.

Documenter l'expérience

« Expérimenter, c'est tenter certaines choses et observer ce qui arrive. », Tim Ingold,

Faire. Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture, éditions Dehors, 2017, p. 32

La Radiobox, studio radio mobile, s'installe dans un lieu : un collège, une Mission Locale, un centre social ou un centre de ressources comme celui où je travaille. L'intervenant.e qui arrive avec le sac à dos contenant la Radiobox, va peut-être alors, rencontrer ou se confronter à un milieu. Et de là, peut-être va pouvoir se « créer l'ambiance », au sens où Jean Oury dit : « Créer l'ambiance, c'est faire réponse, être présent, au risque d'être « à côté de la plaque », de s'exposer »⁷⁴. Pauline Josse me raconte en entretien⁷⁵ une situation d'intervention avec la Radiobox. Elle doit se rendre à une centaine de kilomètres de Paris, dans un centre social d'une ville de 25 000 habitant.es, pour une série d'ateliers radio visant à « créer des espaces de dialogue entre les habitants et les décideurs sur les questions de réhabilitation et de renouvellement urbain »⁷⁶. Elle rencontre alors un petit groupe de femmes, âgées de 60 à 70 ans, qu'on a, faute d'autres participant.es présent.es, débauchées des ateliers cuisine pour pouvoir tenir l'atelier radio. Elle pense avoir affaire à un public « plus facile » que le « public jeune », qui peut, d'après son expérience, en collège notamment, se montrer assez remuant. Mais le groupe manifeste une certaine résistance à la proposition qui lui est faite. Ce qui fait dire à Pauline : « en fait, le micro, elles s'en foutent, quoi ! (...) Elles sont pas venues là parce qu'il y avait un atelier radio et qu'elles se sont dit : « Chouette ! Je peux prendre la parole ». ». Et elle me raconte : « par exemple elles ont passé un quart d'heure à faire un concours de qui a le plus de petits enfants, quoi. Tu vois ? »⁷⁷. Pauline analyse le

⁷⁴ - Oury, séminaire du 3 février 1979 sur Martin Buber, cité par Line Grimaud, « L'ambiance », *Education thérapeutique : pratiques institutionnelles*, pp. 71-78, 1998, éditions Erès

⁷⁵ - Entretien réalisé le 16/10/2024, dans les locaux de l'association Making Waves à Noisy-le-Sec. Dans le cadre de l'accompagnement de l'association Making Waves dans une démarche de capitalisation d'expérience, il s'agit de mettre en lumière les savoir-faire qui se développent à partir de l'usage de l'outil studio radio mobile auprès de différents publics et dans différents contextes d'intervention.

⁷⁶ - *Ibid.*

⁷⁷ - *Ibid.*

déroulement du premier atelier en ces termes : ce sont des femmes qui « *sont habituées à avoir un espace de parole* » et qui donc n'ont pas attendu le financement et la programmation d'ateliers radio pour cela. Le centre social fait milieu pour ces usagères et Pauline se trouve dans une position où elle doit *faire avec* ce qu'elle perçoit et comprend de la situation : « *Elles veulent juste avoir un endroit où être avec leurs copines, que ce soit en faisant de la cuisine, des dessins, de la pâte à modeler ou en débattant du renouvellement urbain autour d'un micro, c'est ... c'est juste d'être ensemble quoi. Un endroit où être ensemble. Donc ben faut dealer avec ça* »⁷⁸.

En déambulant dans le quartier avec le petit groupe de femmes lors de leur deuxième rencontre – pour les amener à parler de leur quartier puisque c'est pour cela que l'association Making Waves, pour laquelle Pauline intervient, est financée –, Pauline découvre qu'il y a un sujet qui leur tient fortement à cœur : l'incendie du centre social lors des révoltes urbaines qui ont suivi l'assassinat de Nahel Merzouk en juin 2023. Ces femmes s'insurgent contre les jeunes qu'elles considèrent comme responsables, à cette occasion et en général, des dégradations matérielles de leur environnement. Et de ça, elles veulent bien parler, et en faire une émission de radio. Pauline leur propose alors que ce soit en dialogue avec les jeunes du quartier. Elles opposent d'abord un refus, puis acceptent à la condition que ce soient des jeunes qui, comme elles, participent aux activités du centre social. Plusieurs déplacements donc au cours de cette expérience : les représentations de Pauline évoluent, les dispositions des participantes également, vis-à-vis du projet d'émission de radio et vis-à-vis des jeunes, et *in fine*, l'objectif de la commande d'intervention se transforme, avec la prise en compte des besoins et des intérêts des participantes, pour donner lieu à un débat sur une question qui est, selon les termes de Pauline, « *vraiment un truc très clivant. (...) On a l'impression de ... : « y a les jeunes, y a nous. On est en danger maintenant dans la rue parce que y a ce truc qui a brûlé* ». »⁷⁹.

Je choisis ainsi de parler d'acclimatation de l'outil studio radio mobile car il peut devenir à la fois analyseur du milieu au sein duquel on l'installe, et instituant,

⁷⁸ - *Ibid.*

⁷⁹ - *Ibid.*

à la mesure des déplacements qui peuvent se produire. Pour reprendre les termes de Christiane Gilon et Patrice Ville, « tout dérangement a un effet analyseur »⁸⁰. Et l'expérience restituée ici paraît révélatrice de « la tension entre le monde instituant qui cherche à créer des significations imaginaires nouvelles, et le monde institué, le monde tel qu'il cherche à se conserver en posant des bornes à ce désir de transformation »⁸¹.

Penser en termes d'acclimatation, et donc de déplacements en dérangements, c'est aussi porter attention au processus, au sens où « le processus institue progressivement les dispositions et dispositifs qui lui sont nécessaires, au fur et à mesure que les propositions prennent forme et se mettent en œuvre »⁸².

Je choisis également de parler de tentatives, au sens où Louis Staritzky déplie la notion, à travers la lecture qu'il propose de Fernand Deligny au dernier chapitre de son ouvrage *Pour une sociologie des tentatives*⁸³. Si je retrace la dynamique des relations de travail avec mes collègues, Manuel Chambrouy et Sylvie Gérard, à l'aune de cette lecture, il me semble en effet que nous partageons un socle, une « cause commune » à partir desquels des propositions peuvent émerger, être discutées et parfois mises en œuvre. C'est une forme de « nécessité collective »⁸⁴ que de faire des propositions pour **résister**. Résister contre la tendance à concevoir la prévention, et plus largement l'intervention sociale, comme la déclinaison d'une série de guides de bonnes pratiques et de fiches actions ; contre le formatage des formations de professionnel.les dans des cadres descendants ; contre la demande d'outils pédagogiques comme autant de solutions aux différents problèmes et préoccupations des professionnel.les dans les champs de la jeunesse, de l'éducation, de la santé et du social (addictions avec ou sans produits, aux

⁸⁰ - Christiane Gilon et Patrice Ville, « Clefs pour l'analyse institutionnelle », *Le sujet dans la cité*, 2014/1 (Actuels n° 3), pp. 87-98. Ce à quoi elle et il ajoutent : « Il faut éviter ce que le sociologue Henri Vacquin, spécialiste des conflits, appelle « l'assassinat de la question », ou son achat en échange de quelque solution temporaire, généralement matérielle, qui ne règle rien sur le fond. »

⁸¹ - Nicolas Poirier, « Monde instituant/monde institué : les formes de la singularisation créatrice. », *Revue du MAUSS*, 49, 2017, pp. 371-387.

⁸² - Louis Staritzky et Pascal Nicolas-le Strat. (2022), « Quartiers en recherche, quartiers en création : l'expérimentation d'un laboratoire (dé)ambulatoire de recherche-création dans trois territoires du Nord » *Agencements*, n°7 (1), 2022, p. 112.

⁸³ - Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, op. cit.

⁸⁴ - *Ibid.*, pp. 190-191.

substances psychoactives, licites et illicites, aux écrans, aux jeux d'argent et de hasard ; violences multiples, en ligne, entre groupes de jeunes, à caractère sexuel et sexiste ...).

Nous avons en commun la conviction qu'il faut toujours commencer par expérimenter, parce que les outils pédagogiques ne se suffisent pas à eux-mêmes et nécessitent de *faire des tentatives*, lesquelles émergent là où il n'y a pas de solution immédiatement disponible⁸⁵. Parmi les outils, ceux qui nous intéressent le plus sont ceux qui permettent de vivre une expérience de coopération, persuadé.es que nous sommes que l'intervention sociale doit avoir comme *leitmotiv* l'autonomie et l'empuissancement des personnes et des groupes (c'est-à-dire travailler à sa propre disparition ?).

Nous avons aussi le désir partagé de « créer des circonstances nouvelles »⁸⁶, des circonstances qui peuvent « permettre » au sens où, comme le souligne Louis Staritzky, pour Deligny, « permettre, ce n'est pas donner la permission (...), c'est donner les moyens ». Comme Deligny, et à notre modeste mesure, nous essayons de « bricoler, aménager ou fabriquer des espaces pour respirer au sein d'une institution »⁸⁷, que ce soit celle où évoluent les professionnel.les qui nous sollicitent et que nous accompagnons, ou celle où nous évoluons nous-mêmes. Et c'est parce qu'il existe cette nécessité commune et ce « on », même à une petite échelle, que la tentative d'expérimentation et de recherche à partir du studio radio mobile a pu voir le jour et se développer.

Nous ne travaillons pas toujours ensemble, nous sommes engagé.es, comme c'est le cas pour l'expérimentation de la Radiobox, de manière différente, avec une intensité variable selon les moments. Mais quelque chose circule qui *fait commun* et qui, me concernant, m'autorise à tenter l'expérience (celle-ci et d'autres). Il y a comme une « entraide tacite »⁸⁸. Et cela ouvre la possibilité de travailler sans être isolé.e, avec la garantie du minimum de bienveillance nécessaire pour « tenter,

⁸⁵ - *Ibid.*, p. 203.

⁸⁶ - *Ibid.*, p. 195.

⁸⁷ - *Ibid.*, p. 189.

⁸⁸ - *Ibid.*, p. 189.

essayer, éprouver l'incertitude »⁸⁹. Aussi, sans la complicité de mes deux collègues, Sylvie et Manuel, pas de tentative, d'expérimentation ou de recherche possibles, pour autant qu'« une ambiance, ça se fabrique à partir de personnes qui ont quelque chose en commun »⁹⁰.

La recherche expérimentation s'est déployée autour de trois tentatives : une proposition d'atelier découverte de l'outil studio radio mobile aux professionnel.les de l'intervention sociale parisien.nes et séquano-dyonisien.nes, un cycle de formation expérimentation de ce même outil, et une tentative de prise en main de l'outil par l'équipe du centre de ressources.

Des ateliers outils « Radiobox » vers l'expérençaction

Les ateliers outils sont un dispositif régulièrement mis en place par le centre de ressources. Il mobilise généralement Sylvie et parfois Manuel, pour leur organisation, leur financement quand il s'agit d'inviter un.e intervenant.e extérieur.e, voire leur animation quand il s'agit de proposer la découverte et l'expérimentation d'un outil disponible au sein du centre de ressources. Pour les ateliers outils Radiobox, c'est moi qui vais prendre en charge l'organisation, en concertation avec mes deux collègues, depuis les invitations et le suivi des inscriptions jusqu'à la programmation des temps de préparation et au lien avec l'équipe administrative pour les questions de rémunération des interventions de l'association Making Waves. Compte tenu de mon implication, de mon orientation et de mes intérêts de recherche, je vais prendre dans le projet une place différente de celles de mes collègues.

Extrait de mon journal du 10/10/2023 : « ... au sujet de l'expression « être force de proposition ». N'est-ce pas aussi une tentative de passage en force ? Ou du moins une posture qui court le risque de ne pas laisser aux autres suffisamment de place pour s'y retrouver,

⁸⁹ - *Ibid.*, p. 201.

⁹⁰ - Line Grimaud, « L'ambiance », *Education thérapeutique: pratiques institutionnelles*, op. cit.

pour investir leurs intérêts propres dans le processus ; de place ou de temps, parce que ce peut être aussi la temporalité qui n'est pas partagée, à vouloir avancer vite, ou assez vite, à ne pas laisser le temps aux autres de prendre leur part et leur place. Je suis donc rattrapée par la question de la coopération. »

Nous prévoyons, dans un premier temps, d'organiser deux ateliers - et non un seul, comme c'est l'usage - afin de pouvoir travailler en petit comité (huit personnes au plus) et permettre ainsi la manipulation et l'expérimentation de l'outil par tou.tes. Nous échangeons sur les modalités d'invitation habituellement pratiquées : un mail qui détaille le contenu de la proposition et qui demande aux personnes intéressées de préciser avec quels publics elles travaillent, dans quels cadres et quelles seraient leurs attentes vis-à-vis de l'atelier. Je reprends cette même trame, et après relecture de mes collègues, l'invitation est envoyée par mail à tous les contacts qui figurent dans notre base de données⁹¹.

Alors que nous nous attendions à devoir opérer des choix entre les participant.es potentiel.es, la « mobilisation » pour ces ateliers s'avère plutôt poussive. Notre surprise est à la mesure de notre conviction de l'intérêt de l'outil proposé. Il me semble que l'on peut faire plusieurs hypothèses à partir de ce constat. Nous savons que les acteur.ices de l'intervention sociale manquent de temps et qu'il est de plus en plus difficile de les inviter à s'extraire de l'exercice de leurs missions quotidiennes auprès de leurs publics pour des temps d'expérimentation, de réflexion et de partage. Le pas de côté que nous proposons de faire avec l'outil radio a peut-être été un frein. Nous sommes identifiés comme un centre de ressources sur les questions de prévention et la pratique de la radio, qui relève de ce que l'on peut appeler la médiation culturelle, peut être perçue comme très éloignée de la nécessité de répondre rapidement à des problématiques lourdes dans le cadre d'une intervention sociale. Autrement dit, un atelier outil sur le *binge*

⁹¹ - La base de données du centre de ressources recense les adresses électroniques des personnes qui ont déjà participé à un des dispositifs proposés ou qui ont demandé à recevoir nos informations *via* notre site internet. Elle compte environ 4000 contacts, majoritairement issus des territoires parisien et séquano-dyonisien, qui constituent notre aire d'intervention.

*drinking*⁹² chez les adolescent.es aurait peut-être rencontré davantage de succès ? Enfin, les outils de communication dont s'est doté le centre de ressources ne simplifient pas les choses : l'invitation renvoie à une page de notre site internet, sur laquelle il est demandé de renseigner ensuite un formulaire en ligne pour chacune des dates d'ateliers auxquels on souhaite s'inscrire ; puis, par extraction, on peut ensuite générer une liste de demandes d'inscription, sous forme de tableau *Excel*.

Malgré toute l'âpreté du format, je découvre à la lecture de ce tableau la richesse des *verbatim* : le formulaire en ligne se révèle espace d'écriture. Cela a d'abord donné lieu à l'élaboration inachevée dans sa forme, auquel j'avais donné le titre « *Faire de la radio, pour quoi faire ?* ». Puis, toujours en reprenant mot pour mot les écrits collectés, j'ai élaboré une proposition de cartographie, qui figure en annexe⁹³. Il s'agit d'une tentative pour donner à voir la composition d'un paysage mental, partagé au moins par celles et ceux qui ont participé aux ateliers, et sur lequel va s'inscrire l'expérimentation de l'outil. Est-ce que ces représentations vont évoluer avec la pratique de l'outil ? A ce stade de l'expérience, c'est donc la question du pour quoi qui prend le dessus, et celle des représentations, plus que des pratiques, à venir encore. Avec la mise en œuvre des ateliers, c'est la question du comment qui va pouvoir émerger. Dans un entretien avec Benjamin Roux, pour le deuxième épisode du podcast *Récits, contre-récits*⁹⁴, à partir d'une question sur ce que peut la littérature, Myriam Suchet invite à « cesser de se demander à quoi ça sert pour considérer ce que ça peut » et ainsi « sortir d'une économie du service pour se remettre en capacité », l'enjeu étant la possibilité de contribuer à la transformation des situations. De l'intérêt, me semble-il, dans une perspective d'éducation

⁹² - Il s'agit du phénomène d'alcoolisation massive ponctuelle, soit une recherche intentionnelle et organisée d'ivresse, qui se déroule souvent en groupe, parfois sur la voie publique. Source : <https://www.drogues.gouv.fr/le-binge-drinking> (consulté le 23/07/2024).

⁹³ - Voir ci-après, pp. 125-127.

⁹⁴ - *Récits, contre-récits*, un podcast de Benjamin Roux, épisode 2. L'entretien entre Benjamin Roux et Myriam Suchet a eu lieu le 13 novembre 2023 à propos de l'ouvrage *Proliférations des modes de relations*.

https://www.cultivateurdeprecedents.org/Podcast_Recits_contre-recits_Episode_2_Myriam_Suchet.html (consulté le 09/07/2024)

populaire, à passer de la question de ce à quoi sert la radio à la question de ce que peut la radio.

La structure globale du projet prend forme début octobre 2023, peu avant la mise en œuvre des ateliers outils donc. La fin de l'année approche et avec elle la clôture budgétaire. Des crédits n'ont pas été dépensés : c'est une opportunité pour programmer un troisième atelier outil Radiobox en décembre. Avec Pauline Josse, qui doit animer les ateliers outils, et Eva Giaoui, alors chargée de développement de l'association Making Waves, nous élaborons également la proposition d'une suite à ces ateliers outils – que l'on nomme entre nous « ateliers découverte », sans que l'appellation ne nous satisfasse.

Depuis nos premiers échanges avec Making Waves, Eva a une place et une fonction importantes dans l'expérimentation parce qu'elle travaille à tenir ensemble ses différentes dimensions, à partir d'une vision globale et partagée avec nous – nous étant le trio de chef.fes de projet du centre de ressources –, et qu'elle assure aussi le lien entre nous et les autres membres du collectif Making Waves – qui peuvent pour certains se montrer parfois insaisissables. Eva réitère la suggestion qu'elle avait déjà faite à l'été d'un format qui intègre et incarne les spécificités du centre de ressources et de l'association Making Waves, en termes de savoir-faire et d'outils : la Radiobox et le *faire radio* pour Making Waves, les outils de coopération et d'animation de débats repérés comme propices au développement des compétences psycho-sociales⁹⁵ pour le centre de ressources.

⁹⁵ - Les compétences psycho-sociales ont été définies par l'OMS en 1993 comme un des piliers de la promotion de la santé. « Les compétences psychosociales sont la capacité d'une personne à répondre avec efficacité aux exigences et épreuves de la vie quotidienne. C'est l'aptitude d'une personne à maintenir un état de bien-être mental, en adaptant un comportement approprié et positif, à l'occasion des relations entretenues avec les autres, sa propre culture et son environnement. Les compétences psychosociales ont un rôle important à jouer dans la promotion de la santé dans son sens le plus large, en termes de bien-être physique, mental et social. », OMS, *Life skills education in schools*, Geneva, 1997. Elles sont généralement présentées par couple :

- √ Savoir résoudre des problèmes - Savoir prendre des décisions
- √ Avoir une pensée créatrice - Avoir une pensée critique
- √ Savoir communiquer efficacement - Etre habile dans les relations interpersonnelles
- √ Avoir conscience de soi - Avoir de l'empathie pour les autres
- √ Savoir gérer son stress - Savoir gérer ses émotions

Il n'est en rien nécessaire ni opportun de les réduire à l'échelle individuelle, d'autant qu'elles contribuent au renforcement des capacités d'agir des groupes et des individus.

Ce qui nous guide dans notre réflexion à ce stade, outre la volonté de travailler ensemble à partir des échos que nos pratiques et convictions réciproques trouvent de part et d'autre, c'est aussi la perspective de deux journées de Rencontres que le centre de ressources prévoit d'organiser, et au cours desquelles nous souhaitons intégrer la radio comme espace de recueil et de partage d'expériences entre acteur.ices de l'intervention sociale. Notre ambition est de construire cet espace avec des professionnel.les et non pour elles/eux. Nous envisageons alors en amont un cycle d'ateliers pour accompagner un petit groupe de travail qui pourra faire vivre et animer l'outil radio lors de ces Rencontres. Cette dimension du projet est rapidement abandonnée, notamment parce que l'organisation des journées de rencontre est reportée à plusieurs reprises, mais la programmation du cycle d'ateliers est, elle, maintenue. Sylvie propose un nom pour cette deuxième phase de travail, que je choisis d'écrire « Expériençaction ». L'initiative peut par ailleurs être identifiée comme une « formation expérimentation », ce qui, dans l'expérience du centre de ressources, signifie plusieurs rencontres, pour accompagner un groupe de professionnel.les, selon des modalités que l'on peut réajuster d'une séance à l'autre, et leur permettre de développer ou de renforcer leurs compétences par l'expérimentation d'outils. Il s'agit, avec la Radiobox, de proposer quatre séquences mensuelles d'une demi-journée, pour faire l'expérience collective de la construction d'une émission de radio, depuis la prise de son, l'écriture et l'enregistrement de chroniques et autres « prêts à diffuser » jusqu'à l'élaboration d'un conducteur et l'enregistrement en direct. Nous prévoyons que la question des compétences psycho-sociales soit le fil rouge de la co-animation, qui sera tenu par Sylvie, et de le travailler concrètement à travers des propositions d'expérimentations en début et en fin de chaque atelier.

Mais j'en reviens à la mise en œuvre. Lors de l'organisation des ateliers outils Radiobox à l'automne 2023, la gestion des confirmations, des reports d'inscription d'une date à une autre, des annulations de dernière minute, qui a donné lieu à une foison d'échanges de mails, s'est avérée fastidieuse, particulièrement chronophage et surtout très peu efficace. La jauge prévue pour le

premier atelier d'octobre est conforme à nos attentes, les participations inattendues venant compenser les désistements de dernière minute, ce qui nous permet de travailler dans des conditions confortables. En revanche, par une étrange combinaison de malentendus, d'effets report et d'invitations sauvages, le deuxième atelier déborde et oblige Pauline à improviser la mise en place de sous-groupes pour faciliter l'animation. On retrouve ensuite en décembre un effectif raisonnable, quoi que la liste des présent.es ne coïncide que très partiellement avec celle des inscrit.es. Ce qui peut paraître un détail de l'organisation me semble, dans sa dimension aléatoire même, révélateur d'une certaine inadéquation d'un dispositif d'atelier accessible sur inscription. Cela confirme la nécessité de réfléchir sur les modalités de participation aux dispositifs que l'on propose, et même plus fondamentalement aux modalités d'élaboration des propositions, pour aller vers des dispositifs *ouverts*, qui permettent une disponibilité plus grande – la notion de *dispositif ouvert* devient, au fil de l'expérience, essentielle pour penser tant l'atelier que l'accompagnement dans son ensemble, tels que potentiellement mis en œuvre dans un centre de ressources.

Au fil des ateliers outils, nous nous essayons à des pratiques nouvelles, chacun.e depuis notre place. Les participant.es découvrent un « *faire radio* »⁹⁶ au moyen de la Radiobox – certain.es peuvent avoir déjà une expérience de la radio, mais découvrir au moment de l'atelier le studio radio mobile et ses possibilités d'utilisation. Pauline Josse, qui a rejoint l'association Making Waves il y a quelques mois, a une formation et une expérience de journaliste d'actualité et elle anime depuis des ateliers radio avec différents publics mais c'est sa première expérience d'intervention auprès de professionnel.les. Et, concernant les chef.fes de projet du centre de ressources, nous découvrons également l'outil Radiobox, et les possibilités qu'il ouvre en matière de coopération, d'écoute mutuelle, de prise de parole, d'identification et d'expression des émotions.

⁹⁶ - C'est une expression que Pauline utilise en entretien et lors de l'animation des ateliers, qui lui permet de dire à la fois la diversité des modalités de ce *faire* et d'ancrer la pratique de la radio dans des gestes très concrets : installation du matériel, prise de son, enregistrement, écriture en vue d'enregistrement, réécoute ... avant même de penser la radio en termes de diffusion de contenus sonores.

Pour le premier atelier, en dépit du petit nombre de participant.es, Sylvie et Manuel sont tou.tes deux présent.es aux côtés de Pauline pour ouvrir l'atelier notamment, dans une posture de co-animation. Il et elle se succèdent ensuite dans ce rôle pour les deux ateliers suivants, afin d'alléger un peu la présence des pilotes et animateur.ices au sein du groupe. Et c'est enfin avec Sylvie que je travaille ensuite en binôme pour la suite de l'expérimentation dans le cadre du cycle de quatre ateliers. Deux raisons à cela : l'enthousiasme de Sylvie pour le projet, la charge de travail de Manuel à cette même période. J'occupe, pour ma part, une place singulière dans les ateliers, qui consiste à observer pour pouvoir en faire ensuite le récit. J'explique cette position auprès des participant.es en leur expliquant que nous travaillons à documenter l'expérience. Il s'agit de voir en quoi la pratique de la radio permet de développer les compétences psycho-sociales. Et c'est pourquoi i.elles me verront prendre quantité de notes et parler peu ou pas du tout, durant l'atelier. Je précise également que les écrits que je propose de rédiger à partir des ateliers seront mis en ligne et disponibles sur un *blog*.

Ecrire pour restituer, à partir d'observations

L'écriture commence avec l'observation. Céline Curiol, qui fait de longs séjours dans une réserve naturelle avec le projet d'en faire le récit, se confronte à la question de l'observation du milieu. A partir de cette expérience immersive, elle écrit qu'on ne peut observer qu'en acceptant de s'inclure et qu'en entrant en relation. « Afin de rendre poreuse, de percer cette trop absolue délimitation sujet-objet, il devient impératif d'*imaginer* des déplacements, des changements d'échelle qui gomment ou perturbent ces infranchissables lignes instituées par nos *appareils* perceptifs, fussent-ils électroniques ou organiques, comme par nos taxinomies et nos paradigmes. Il nous faut quitter cette objectivité qui censément nous positionne *hors* de ce qui, pour exister pleinement, a pourtant besoin de se

constituer au travers d'une interrelation »⁹⁷. Après le stage d'initiation à la création sonore et radiophonique que j'ai réalisé quelques mois auparavant, c'est une autre expérience d'observation. Je ne suis pas une participante et je ne suis pas non plus une observatrice extérieure. Je suis présente lors des ateliers en tant qu'organisatrice et pilote. Je suis là pour documenter l'expérience. Je ne suis pas censée intervenir dans l'animation des ateliers, dans laquelle je vais cependant m'impliquer de plus en plus, tout en continuant à prendre des notes sur le vif – ce qui m'amènera parfois à jongler entre lunettes, carnet et crayon.

Extrait de mon journal du 15/11/2023 : « L'atelier d'hier était vraiment éprouvant (...). Ce dont nous ne nous doutions pas, c'est de la présence, dans un groupe de 13 personnes, qui aurait dû être limité à 8, de 4 voire 5 personnes qui avaient déjà une expérience de la radio. J'ai donc dû être à plusieurs places à la fois, observatrice et co-animatrice, pour soutenir Pauline face à un groupe plus important que prévu, et hétérogène. »

Puis, le 25/04/2024 : « Je pense que ma fatigue s'est ressentie ce matin-là à travers la place importante que j'ai pu prendre dans l'animation de l'atelier : il m'est plus difficile d'être à l'écoute et de suivre la dynamique en cours en donnant de la place aux autres quand je suis fatiguée. Et en même temps, c'est aussi parce que j'adore ça, animer et co-animer des ateliers. »

Pour Tim Ingold, l'observation n'est pas une collecte de données qu'il s'agirait ensuite d'interpréter. Il ne peut y avoir de séparation. « Ce n'est que parce que nous faisons déjà partie *de ce*⁹⁸ monde, et que nous accompagnons les entités et les êtres qui attirent notre attention, que nous pouvons les observer »⁹⁹. Je peux ainsi observer les ateliers non pas en dépit de ma présence en tant que cheffe de projet

⁹⁷ - Céline Curiol, *Invasives ou l'Épreuve d'une réserve naturelle*, collection « Mondes Sauvages », éditions Actes Sud, 2023, p. 187.

⁹⁸ - Karen Barad, *Meeting the Universe Halfway. Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Duke University Press, 2007, p. 85.

⁹⁹ - Tim Ingold, *Faire. Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*, éditions Dehors, 2017, p. 28.

pilote et en recherche, mais à partir de celle-ci, en étant « traversée »¹⁰⁰ par la situation.

Extrait de mon journal du 29/02/ 2024 : « Je note aussi (...) mon impression de faire recherche en co-animant l'atelier : parce que je suis alors en situation d'observer, de rebondir, de faire des liens, de penser à voix haute et avec le groupe, à partir de ce qui se passe. »

C'est mon implication qui me permet de me déprendre d'une posture qui amènerait à *faire recherche* « sur » ou « pour ». Dans l'introduction du numéro 27 de la revue *The Funambulist*, réalisé en collaboration avec le PalFest, le Festival de littérature de Palestine, Léopold Lambert revient sur le choix du titre, initialement « Learning From Palestine », devenu « Learning With Palestine », soit une tentative, dans une perspective décoloniale, pour se départir de toute forme d'extractivisme. Dans un contexte aux enjeux éminemment moins importants, il s'agit aussi, en documentant l'expérience des ateliers, de produire des savoirs – savoirs expérientiels – et d'« apprendre avec » et non pas d'« apprendre de »¹⁰¹. Cette dimension s'affirme véritablement avec le groupe d'expérimentateur.ices avec qui nous travaillons lors du cycle d'ateliers, au printemps 2024.

Dans ce lieu qui m'est familier, au cours d'un atelier qui est aussi un parmi d'autres que le centre de ressources a déjà organisés, j'essaie d'opérer, en me faisant scribe, un « renversement des perspectives », de « créer un rapport d'étrangeté aux choses qui nous semblent communes, stables ou adaptées »¹⁰². Je m'efforce d'être attentive y compris aux petits détails de ce que je peux voir, entendre, percevoir de ce qui est en train de se passer. Ma prise de note est une sorte de relevé, au sens des

¹⁰⁰ - Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, op. cit., p. 187 : « Etudier des mondes, ce n'est pas les observer et faire retour sur cette observation, c'est être traversé par eux à un endroit précis et réussir, parfois, à trouver les moyens adéquats pour restituer cette expérience. »

¹⁰¹ - « Apprendre avec la Palestine. Introduction et carte », par Léopold Lambert ; publié le 16 décembre 2019. <https://thefunambulist.net/magazine/27-learning-with-palestine/learning-with-palestine-introduction-map-by-leopold-lambert> (consulté le 10/02/2024)

¹⁰² - Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, op. cit., p. 196.

relevés d'architecture, elle s'accompagne parfois de petits croquis, je demande aussi l'autorisation de prendre quelques photos – j'ai très vite l'intuition qu'il se passe quelque chose d'intéressant avec l'espace, que je souhaite essayer de restituer à partir de ce matériau. L'intention est de produire de là un récit « au ras du sol » selon l'expression de Fabrice Langrognet¹⁰³.

Je cherche ainsi une « capacité de parole intermédiaire entre le “je parle” et “les faits parlent”¹⁰⁴ – ou, pourrais-je dire autrement, entre récit de soi et compte rendu exhaustif » pour reprendre les termes de Céline Curiol qui les emprunte elle-même de Aliocha Imhoff et Kantuta Quiros¹⁰⁵, lequel.les évoquent, à propos de cette capacité, « la figure du porte-parole, soulignant que celui-ci n'est jamais parfait, mais peut pratiquer la traduction, la synthèse, la transposition, voire l'invention, la falsification, la trahison »¹⁰⁶. Au-delà des enjeux de production de savoirs expérimentiels, écrire des récits d'ateliers vise à montrer que ce qui s'y passe compte – ce qui se passe à travers l'expérimentation de l'outil, entre participant.es, entre animateur.ices et participant.es –, qu'il est important de « conserver ce qui compte », d'« assembler ce qui raconte »¹⁰⁷. Autrement dit de *faire archive*, pour autant que « ce qui s'archive de nos pratiques s'observe depuis ce qui les compose, des gestes, des intentions, des tentatives, des objets »¹⁰⁸. Parce que je suis celle qui observe, rassemble des notes et quelques croquis, les rassemble dans un récit ensuite, j'ai la responsabilité de partager ces écrits avec celles et ceux qui ont fait, avec nous, l'expérience. Je les partage également dans la deuxième annexe, où se trouve rassemblés l'ensemble des récits d'ateliers¹⁰⁹.

En septembre 2023, j'adresse une demande d'ouverture d'un blog à *Hypothèses*, la plateforme qui héberge gratuitement des carnets de recherche en sciences

¹⁰³ - Fabrice Langrognet, *Voisins de passage. Une micro-histoire des migrations*, éditions La Découverte, 2023. Il s'agit d'un travail sur un immeuble d'habitation de l'avenue du Président Wilson à Saint-Denis, sur une période qui court de la III^{ème} République aux années 1930.

¹⁰⁴ - Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 2004, p. 101.

¹⁰⁵ - Aliocha Imhoff et Kantuta Quiros, *Qui parle ?* PUF, Perspectives critiques, 2022.

¹⁰⁶ - Céline Curiol, *Invasives ou l'Épreuve d'une réserve naturelle*, op. cit., p. 259.

¹⁰⁷ - Thomas Arnera, *Archives en expérience : le journal et son partage*, janvier 2022, (consulté le 21/07/2023 sur le site defluences.fr)

¹⁰⁸ - *Ibid.*

¹⁰⁹ - Voir ci-après, en annexe, pp. 129 à 185.

humaines et sociales, elle-même intégrée à *Open Edition*, outil d'édition électronique en accès libre. C'est l'occasion de poser des mots sur le travail que j'ai engagé, ne serait-ce que parce qu'il me faut proposer un titre - « Pratiques de la radio et éducation populaire. Chronique d'une démarche de recherche intervention »¹¹⁰ - et un identifiant à accoler au nom de domaine *hypothèses.org* - je choisis « risradio » pour « recherche et intervention sociale ». Pour la petite histoire, je retiens qu'il faut toujours investiguer un peu avant d'arrêter le choix d'un titre car j'ai découvert rétrospectivement qu'il existe une radio nommée « RIS RADIO », que l'on peut écouter à Yaoundé et dans ses environs, sur le 108.5 FM. Et je préfère aujourd'hui le terme de « recherche expérimentation » à celui de « recherche intervention », qui, s'il resitue l'hybridité de ma situation de travail, ne situe pas la recherche dans le champ de l'expérimentation et de la tentative. L'outil proposé par Hypothèses m'intéresse parce qu'il est facile d'utilisation et que la démarche me semble plus simple que de créer mon propre *blog* : une architecture est proposée qu'il suffit d'alimenter. Je n'ai aucune prétention à assurer la visibilité de mon travail dans le champ académique mais j'ai en revanche besoin de pouvoir partager régulièrement avec mes collègues et avec les membres du collectif Making Waves des extraits de mon journal, des débuts d'analyse. C'est à cette échelle de relations que je situe la coopération à ce stade de l'expérimentation. Lorsque les ateliers commencent, le blog devient un outil de restitution des récits que j'en propose et je vais en définitive partager très peu d'extraits de mon journal. Ces partages ne suscitent que peu de réactions dans un premier temps. Pauline les lit et exprime l'intérêt qu'elle y trouve : c'est la première fois qu'elle fait l'expérience de lire une description de ce qu'elle a fait, depuis sa place d'animatrice, et de la manière dont elle l'a fait ; et elle ajoute que cela l'a amené à penser d'autres choses qu'elle pourrait faire encore. Je n'ai en revanche aucun moyen de savoir si les participant.es les lisent, ni, *a fortiori*, ce qu'i.elles en pensent. Un changement se produit à partir du moment où le cycle d'ateliers se met en place : nous nous retrouvons alors à une fréquence quasi régulière, et les récits d'ateliers participent

¹¹⁰ - Le lien vers le carnet de recherche est : <https://risradio.hypotheses.org/>

à la création du lien, notamment avec celles ou ceux qui n'ont pas pu être présent.es à l'un ou l'autre des ateliers. Une des participant.es me dira aussi qu'elle a pu s'appuyer sur ces textes pour échanger sur l'expérience des ateliers outils avec sa cheffe de service. Par ailleurs, un incident technique se produit qui donne un indice de l'intérêt du groupe vis-à-vis de la mise en ligne des récits d'ateliers.

Extrait de mon journal du 08/04/2024 : « Il s'est passé quelque chose d'intéressant lorsque j'ai mis en ligne le texte restituant le deuxième atelier de l'expériençaction Radiobox, autrement appelée « formation expérimentation Radiobox et intervention sociale ». Le portail Hypothèses n'assure manifestement plus les conditions de sécurité suffisantes pour qu'on ait facilement accès aux blogs scientifiques. Je m'en suis rendu compte en consultant mon téléphone professionnel ce week-end pour voir si certain.es avaient réagi au texte, et réactions il y a eu car en cliquant sur le lien du blog, elles ont reçu le message « Votre connexion n'est pas privée », qui dissuade d'y accéder. Comme l'objectif de l'ouverture de ce blog était précisément de rendre un certain nombre de textes, que j'écris au fil de l'expérience, accessibles, la situation, paradoxale, m'a interpellée. (...)l'accès à l'écriture fait partie des privilèges à prendre en compte comme tel lorsqu'on s'engage dans une recherche qui entend s'inscrire dans une expérience de coopération (...). Alors, si le partage des textes n'est même plus possible, s'il faut penser à un nouvel équipement pour l'expérimentation avec le groupe (...), quelle solution technique est-ce que je peux mettre en place pour partager au plus tôt et au plus simple (donc en prenant en compte le fait que certain.es utiliseront leur *smartphone* et non un ordinateur, même portable) les ressources qui se constituent au fil de l'expérimentation ? Et pour *a minima* rendre toutes les contributions possibles ? Tout cela a fait écho à la présentation d'un collègue étudiant du master ETLV, Brahim, qui, lors de sa présentation en cours d'anglais quelques jours auparavant, a expliqué qu'il utilisait des *padlet* soit des espaces numériques collaboratifs, dans le cadre de son activité d'enseignement de l'arabe (...). On peut, sur un *padlet*, rassembler des ressources

textes, images, sons, vidéos, et surtout orienter vers d'autres ressources en ligne. C'est donc cet outil que je vais expérimenter avec le groupe, pour partager les restitutions écrites des ateliers, les liens vers les émissions de radio qu'on évoque lors des ateliers, et en insistant sur le fait que tout le monde peut ajouter des choses sur le *padlet*. Cette question technique et logistique, encore une fois, m'éclaire sur les conditions de l'expérimentation et sur l'importance, au-delà du partage, de mettre en place les moyens de la coopération. A l'origine du projet, je pensais à la coopération entre Making Waves et la MMPCR, entre les membres de Making Waves et moi, entre mes collègues et moi. Puis les ateliers ont commencé et des relations ont commencé à se construire avec certain.es participant.es, et depuis février, il y a un groupe constitué, avec qui nous avons des rendez-vous réguliers. La question de la coopération se pose donc différemment dès lors que les participant.es aux ateliers prennent une place centrale dans l'expérience. La nécessité de faire évoluer les outils de communication est un analyseur de la configuration de coopération, ainsi que des conditions de celle-ci. »

Faire collectif

Quels sont les indices d'une coopération au sein du groupe de l'Expériençaction ? Comment s'est-elle installée ? J'ai perçu dès le début des différences entre cette nouvelle étape de l'expérimentation et le déroulement des ateliers outils. Il y a, très vite, le sentiment, que je partage avec Pauline et Sylvie, qu'il « se passe quelque chose ».

Contrairement à ce qui s'était produit pour la première vague d'ateliers, la sollicitation a trouvé rapidement un écho favorable auprès des personnes qui avaient eu l'occasion d'expérimenter la Radiobox, ou *a minima* d'échanger avec moi par mail ou par téléphone au sujet de leur participation. Même si aucun.e ne s'est manifesté.e pour exprimer une réaction à ce que j'avais écrit, les participant.es aux

ateliers outils ont été destinataires des récits d'ateliers. Il y a eu des premiers contacts, des premiers liens.

Extrait de mon journal du 29/02/2024 : « L'atelier a été une expérience forte en matière de construction d'un collectif. J'ai pensé, en en faisant le récit, que la manière d'occuper l'espace n'y était pas pour rien : pour pouvoir tou.tes nous saisir des micros lors du tour de présentation, nous avons formé un cercle assez resserré autour de la table où était installé le studio radio mobile, au coude à coude, dans une grande proximité. Et cette configuration n'a pas changé au cours de l'atelier, même après la pause. Nous sommes resté.es ainsi, en cercle resserré. Il y avait aussi une attention partagée au *faire groupe* : Cynthia, qui travaille sur l'insertion professionnelle des jeunes, a expliqué à la fin que ce premier atelier était le moment où on constituait le groupe, ce pourquoi elle a annulé une journée de congés pour venir, et depuis Beauvais ; Aïcha (...) qui a, je pense, une pratique de la participation et du travail avec les habitant.es, nous a fait remarquer très vite que nous devions *a minima* faire un tour des prénoms pour que le groupe coopère pour installer le studio radio - nous avions prévu un tour de table de présentation mais au micro, et donc après l'installation du matériel. C'est d'elle aussi que vient l'idée de mettre en place un groupe WhatsApp, ce qu'Hadjer, seule « non-professionnelle » du groupe a accueilli plus particulièrement (j'ai cru percevoir son acquiescement et son sourire à ce moment-là). Et c'était aussi une belle opportunité pour le groupe de se réapproprier la démarche (même si c'est Pauline finalement qui a récupéré les numéros de téléphone et non Aïcha comme elle se proposait de le faire). Il a fallu nommer le groupe WhatsApp et c'est « Ballades radiophoniques » qui a été choisi, en référence au titre de l'émission de radio de Judson, « Ballades amoureuses », dont il nous a parlé en se présentant. C'est un nom qui restera ou pas mais qui n'est pas celui que nous, les pilotes, lui avons donné. Et c'est important dans la construction du processus collectif. Cela veut dire aussi qu'on échangera non plus par mail mais sur WhatsApp, et déjà il y a eu quelques messages qui n'avaient pas d'autre objectif que la convivialité.

(...) j'ai l'impression forte que quelque chose commence, qui a mis longtemps à prendre avec Pauline, avec le groupe. »

L'appropriation de l'outil studio radio mobile est par ailleurs l'occasion d'un *faire ensemble* : il y a des enregistrements, l'écriture de textes supports à la prise de parole au micro, deux émissions, chacune préparée et enregistrée sur une séance. Comme les récits d'ateliers, les enregistrements sont partagés dans les jours qui suivent leur production.

Céline Curiol, qui propose de parler en termes de « relations sympoétiques »¹¹¹, emprunte à Donna Haraway le terme de « sympoïèse » par lequel celle-ci désigne « une interpénétration d'organismes, la connexion partielle d'être considérés comme non clos »¹¹². L'étymologie grecque, *sum poiésis*, permet de désigner le *faire avec*. Dans le texte de Céline Curiol, la non-clôture, la porosité dans la relation apparaissent ainsi comme conditions du *faire avec*. Il me semble en revanche essentiel de penser le *faire avec* comme une *praxis* et de ne pas se laisser enfermer par la distinction aristotélicienne entre *poiesis* et *praxis*. Pour Aristote, en effet, la *praxis* n'est pas séparable de l'action au sens où elle a une finalité interne à l'action, dans la *poiesis*, la finalité est externe, il y a une production, un résultat, qui peut exister, se maintenir, une fois l'action achevée et donc extérieurement à elle. Ce n'est pas tant la dimension poiétique de la fabrique de contenus sonores qui est au cœur de l'expérience des ateliers, c'est davantage la *praxis* qui se développe dans cet espace, laquelle dépasse l'usage de l'outil, même si l'outil participe à créer des conditions favorables au *faire avec*. Aussi, peut-être faut-il inventer le terme de relation « *sympratique* » pour caractériser le *faire avec* ?

La temporalité est aussi une dimension essentielle de l'expériençaction. Construire les conditions de la rencontre et de la confiance est quelque chose qui prend du temps. Pour ces « Ballades Radiophoniques », on va se voir plusieurs fois, se donner du temps, réadapter à chaque fois ce que l'on a préparé pour faire moins, mais poursuivre les pistes qui émergent, prendre en compte les besoins qui s'expriment, se questionner aussi avec le groupe sur la manière de poursuivre, la fois suivante.

¹¹¹ - Céline Curiol, *Invasives ou l'Épreuve de la réserve naturelle*, op. cit., p. 250.

¹¹² - *Ibid.*

Parce que nous avons pris notre temps, et que nous nous sommes surtout consacré.es à l'enregistrement de contenus sonores, nous avons un peu laissé de côté l'apprentissage des bases du montage. Il est ainsi possible qu'il y ait des suites. L'expérimentation proprement dite s'achève sur l'enregistrement d'une émission avec la Radiobox. On pourrait la retravailler pour aboutir à un document sonore qui intègre, comme des chroniques, des contenus produits lors des ateliers précédents. D'autant qu'il a une perspective de diffusion.

Extrait du récit d'atelier du 16/05/2024 : « A l'issue de l'atelier, Sylvie amène l'invitation à co-construire le partage de cette expérience en novembre, où la MMPCR va organiser deux journées de Rencontres, avec des tables rondes, des partages d'expérience justement, des ateliers. Les Rencontres, ce sera les jeudi 7 et vendredi 8 novembre, au Campus Condorcet, à Aubervilliers. Et le partage d'expérience, ce sera le 7 novembre après-midi a priori. On aura une heure et demie pour raconter l'expérience des ateliers : ce qu'on y a fait, ce que ça a apporté à chacun.e et diffuser un ou des extraits de l'émission. A préparer ensemble. »

Lors du dernier atelier, plusieurs personnes expriment leur besoin de revenir sur la technique, et sur le montage en particulier¹¹³. Je propose à ce moment-là de mettre en place des rendez-vous qui nous permettraient, durant l'été, de revenir sur les usages de la technique que nous ne maîtrisons pas encore. Et peut-être de saisir l'opportunité d'un travail de montage à faire à partir de l'émission enregistrée pour continuer à apprendre ensemble ?

Extrait de mon journal du 14/06/2024 : « J'échange brièvement avec ma collègue Sylvie (au sujet de) de la préparation de la journée d'atelier du 10 juillet avec le groupe Ballades Radiophoniques. Elle pensait que Making Waves interviendrait pour poursuivre la formation sur le montage, ce qui n'est pas prévu. Lors du dernier

¹¹³ - « A ce moment-là, Aïcha partage un constat : il y a finalement eu peu de temps consacré à la technique, il faudrait plus d'ateliers sur la technique. Le mot n'est pas encore prononcé mais c'est bien une évaluation de la formation expérimentation qui est en train de se faire », Récit de l'atelier du 16/05/2024.

atelier, on a proposé d'ouvrir des espaces temps de travail avec le groupe, en autonomie, pour réécouter tous les enregistrements réalisés, s'exercer au montage à partir de cette matière sonore, s'entraider pour résoudre les difficultés rencontrées avec le logiciel, noter celles qui nous résistent pour, au besoin, les aborder plus tard avec Making Waves. J'imagine aussi qu'on puisse avoir le temps de revenir sur le montage de la Radiobox et l'enregistrement sur ces temps-là. Je garde en tête l'idée de réaliser des tutos sous forme de notes vocales pour accompagner installation de la box, enregistrement et montage. Au vu des échanges sur le WhatsApp, Judson, Hadjer et Aïcha seront là, et possiblement Samira et Cynthia. »

Extrait de mon journal du 09/07/2024 : « Comme on avait prévu en juin de nous retrouver pour une journée de travail sur le montage et l'utilisation de la Radiobox avec le groupe Ballades Radiophoniques, et que le temps a passé depuis, j'envoie en début de matinée un message sur WhatsApp pour savoir qui sera là. Marianne, qui est directrice et responsable de la Fabrique de Santé, m'avait envoyé un SMS la veille pour me prévenir que Judson avait un rendez-vous en Préfecture et qu'Hadjer n'était pas sûre non plus de pouvoir venir. Je me suis demandé s'il accompagnait quelqu'un.e d'Aubervilliers à la Préfecture dans le cadre de ses fonctions de médiateur ou s'il devait s'y rendre pour lui-même. Les professionnel.les en Seine-Saint-Denis partagent souvent ou ont partagé les mêmes expériences que les « publics » qu'ils et elles « accompagnent » : les contraintes d'accès ou de renouvellement au droit au séjour, les difficultés d'accès au logement, les emplois précaires et mal payés. (...) Concernant Hadjer, qui n'est pas employée par la Ville d'Aubervilliers mais volontaire à la Fabrique de Santé, c'est l'impossibilité de trouver un mode de garde pour ses enfants qui fait obstacle. Elle dit par message qu'elle sera à nouveau disponible à la rentrée, c'est-à-dire quand l'école aura repris. Je ne sais pas si c'est toujours le cas mais je me souviens qu'à Aubervilliers, la faiblesse des revenus de la population et le nombre de familles précaires ne permettaient d'appliquer des tarifs spécifiques pour les plus pauvres, que ce soit pour la

cantine ou pour le centre de loisirs. Même tarif pour tou.tes, trop élevé pour les plus pauvres. Et véritable frein à l'activité pour les femmes qui doivent s'organiser pour être disponibles afin d'assurer le soin de leurs enfants sur tous les temps qui ne sont pas à strictement parler du temps scolaire. Mon message a déclenché une cascade d'annulations, en raison de la charge de travail, alourdie pour certain.es par l'imminence des Jeux Olympiques aussi. Aïcha a laissé un premier message vocal, et encore un autre ce soir. C'est ainsi qu'elle utilise WhatsApp. Et parle pour sa collègue aussi, Luciana. On sent un vrai binôme de travail. Samira regrette d'être mobilisée par son quotidien de travail à la dernière minute. Et Cynthia, elle non plus, n'a plus le temps. Donc j'envoie un message pour dire que l'on reporte, que je reste disponible durant l'été pour échanger et que je les recontacte à la fin de l'été pour qu'on prenne une autre date et poursuive le travail. Il est toujours compliqué de savoir quand est-ce qu'il faut annuler un atelier ou un rendez-vous avec des professionnel.les dans le cadre d'un accompagnement. Il y a toujours la crainte de voir la dynamique s'essouffler si l'on ne propose pas des rendez-vous réguliers, et également l'impératif de s'adapter à leurs contraintes. Mon dernier message où je proposais un report a été suivi de messages de remerciements et de bonnes vacances, comme celui de Cynthia qui écrit : « Merci. Beaucoup. Bel été à toutes et à tous ». Je ne sais pas comment rendre compte de cette écriture, de la vie de cet espace : le texte ne dit peut-être pas grand-chose par lui-même ? Est-ce qu'il parle à d'autres de ce qui se produit en matière de collectif, et de relations ? Comment restituer mon ressenti, la petite vibration quand je lis les messages, aussi banals puissent-ils sembler, qui me font me dire que quelque chose se passe, qu'il y a un cheminement collectif ? »

Les ateliers outils et les Ballades radiophoniques constituent un dispositif qui s'est construit dans la durée, et qui continue à ce jour à évoluer et à se transformer. La dynamique collective des Ballades Radiophoniques va se poursuivre, ou pas. Une communauté de pratiques va en émerger, ou pas.

Louis Staritzky souligne le lien entre la tentative et le provisoire, et la nécessité d'avoir cette modestie. « La tentative relève définitivement des aménagements temporaires, des agencements nouveaux et, disons-le, pas toujours idéals, des bricolages hasardeux qui menacent toujours de s'effondrer (et qui finiront par le faire), des improvisations qui fonctionnent dans un laps de temps assez court. Il faudra bientôt tout recommencer, et ça ne s'arrêtera pas »¹¹⁴.

Le studio radio mobile comme outil pour le centre de ressources ? Une prise en main inachevée

En parallèle de la mise en œuvre des ateliers outils, puis de l'expérimentation Radiobox, mes collègues et moi avons porté la proposition, qui a été validée, de faire l'acquisition de cet outil pour le centre de ressources. Il ne s'agit pourtant pas d'un outil parmi d'autres, qui pourrait être prêté aux professionnel.les qui fréquentent l'Espace accueil outil. Plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, le coût du matériel - 3500 euros - ne nous permet pas d'acquérir plusieurs Radiobox qui puissent circuler entre les mains de nos usager.es. Par ailleurs, nous ne sommes pas (encore) en capacité d'accompagner la prise en main de ce matériel. Et surtout, tant le prêt que l'accompagnement à la prise en main des Radiobox sont en train d'être réfléchis par l'association Making Waves qui a le projet de mettre en place une *radiothèque*, c'est-à-dire un dispositif permettant, sur adhésion, d'emprunter une Radiobox pour le temps d'un projet et de trouver un accompagnement, notamment sur les aspects techniques de son usage. En revanche, nous avons en tête la perspective d'animer nous-mêmes des ateliers avec cet outil. Nous imaginons aussi l'utiliser comme outil coopératif dans le cadre de nos actions (les formations notamment) pour co-construire avec les participant.es des formes de capitalisation et de partage de l'expérience. Nous projetons un certain nombre de possibles à partir de cet outil mais comment va-t-on se l'approprier ? Comment cette tentative d'acclimatation va-t-elle se dérouler ?

¹¹⁴ - Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, op. cit., p. 204.

Lors de l'acquisition d'une Radiobox, l'association Making Waves facture le coût de l'équipement et une séance d'accompagnement à sa prise en main. Après discussion avec mes collègues Sylvie et Manuel, nous proposons également que toute l'équipe du centre de ressources, indépendamment des postes occupés, puisse bénéficier de la découverte et l'expérimentation de la Radiobox. Il peut arriver, lorsque l'Espace Accueil Outils fait l'acquisition de nouveaux outils, qu'ils soient expérimentés en équipe, généralement de manière informelle, avec celles et ceux qui sont là, et qui sont disponibles. Cette fois, il s'agit de structurer une proposition qui soit validée par les deux responsables du centre de ressources, afin de permettre à tou.tes les collègues intéressé.es de participer à l'expérimentation. Nous envisageons donc deux ateliers, et non pas un seul, sur le même modèle que les ateliers outils proposés à notre public d'acteur.ices de l'intervention sociale, afin que les collègues qui le souhaitent puissent, en petit groupe, vivre une expérience de coopération à partir de l'installation et de la prise en main du studio radio mobile.

Extrait de mon journal du 09/11/2023 : « Il s'est (...) passé des choses, durant mes congés (...). La Radiobox a été livrée à la MMPCR, réceptionnée par Manuel qui a fait un mail commun à l'équipe pour annoncer son arrivée. Je ne pense pas qu'il ait ouvert le sac. A mon retour, il m'a confié le sac à dos en me disant que c'était plutôt moi qui suivais et portais les projets autour de la radio donc ... J'avais, juste avant mes congés, fini d'organiser les deux temps de prise en main de l'outil, en équipe, et constitué les groupes en tenant compte des disponibilités des un.es et des autres, de l'intérêt de brasser les pôles, les fonctions et les appartenances parisienne et séquano-dyonisienne, des affinités aussi (qui comptent beaucoup dans cette équipe). Il y aura un temps avant les vacances de Noël, auquel je participerai, et un autre en janvier, où je serai absente car en congés. »

Outre l'envie de se saisir de l'opportunité de prendre en main un nouvel outil pour *faire équipe* à travers un temps d'expérimentation collective, la proposition recouvre un deuxième enjeu, qui a trait à la spécialisation des tâches au sein de

l'équipe. L'introduction de l'outil radio au sein du centre de ressources est spontanément associée à des tâches de communication. Autrement dit, la Radiobox serait une ressource particulièrement intéressante pour les collègues en charge de la mise en forme, de la valorisation et de la diffusion des productions (souvent écrites mais qui peuvent être aussi maintenant audiovisuelles) du centre de ressources, tâches qui sont considérées comme relevant du travail de communication dans l'organisation du travail qui a cours. Ainsi, ouvrir un espace où quiconque peut, en fonction de ses intérêts et habiletés singulières, développer des compétences dans le maniement du studio radio mobile – que personne ne maîtrise au sein de l'équipe –, c'est ouvrir la porte à un possible brouillage des rôles des un.es et autres, et – qui sait ? – à une redistribution des fonctions. L'équipe se structure en effet selon une division du travail entre celle.ux qui s'occupent de l'intendance (l'équipe administrative), celle.ux qui s'occupent du « fond » (les chef.fes de projet), celle.ux qui s'occupent de la « forme » (les collègues en charge de la communication) et les deux co-responsables. Il y a donc une tentative pour *faire équipe* et qui peut, peut-être, faire bouger les lignes, produire un certain décroisement¹¹⁵. La question reste ouverte de savoir ce que peut produire l'introduction d'un outil comme le studio radio mobile dans notre milieu de travail.

En raison d'une suite de rendez-vous manqués, rien ne va se passer comme prévu. Le premier atelier, programmé en décembre, doit être annulé à la dernière minute car l'intervenant, qui devait l'animer pour Making Waves, est souffrant. On le reprogramme au mois de février. Le second atelier peut se tenir en janvier, mais il y a un malentendu sur l'horaire avec un autre intervenant cette fois, ce qui vient bousculer son organisation. Manuel me raconte qu'il choisit de commencer l'atelier pour ne pas démobiliser les collègues présent.es, l'intervenant reprenant l'animation en cours de route, pour un temps de transmission qui s'en trouve réduit. Il mentionne aussi qu'il a des difficultés à connecter son ordinateur portable

¹¹⁵ - Oury, au sujet de la Borde, parle de l'anti-cloisonnement comme résistance à la bureaucratie de l'établissement : ainsi les cuisiniers, les infirmiers, peuvent, un jour par semaine, faire autre chose que de la cuisine. Voir Jean-François Gomez, « Entretien avec Jean Oury ». *VST - Vie sociale et traitements*, 118, 2023, pp. 137-143.

à la Radiobox. En février, nouvelle péripétie : nouvelle indisponibilité de l'intervenant.

Extrait de mon journal du 21/02/2024 : « Après avoir été tentée d'annuler, j'ai donc proposé à Sylvie que nous maintenions l'atelier, comme une expérimentation, un temps de coopération, en prévenant les collègues de l'absence de Making Waves, ce que j'ai fait par mail, quelques jours avant (...). Deux groupes étaient prévus, que j'avais essayé de constituer pour équilibrer fonctions et appartenances, pour ce temps qui avait surtout l'intérêt de proposer une expérience coopérative en équipe. Il y a donc déjà eu un premier glissement puisque les collègues se sont manifestement mobilisés par affinité, sans tenir compte des propositions de constitution de groupes. C'est la dynamique majeure au sein de la structure en matière d'existence du collectif, l'affinitaire. »

Pour cet atelier, je me trouve en position d'animatrice. J'ai donc préparé la séance en revisitant suffisamment ce que j'ai compris de l'utilisation du logiciel *Reaper* pour pouvoir réaliser des enregistrements. Je suis un peu déstabilisée par la composition du groupe, qui a beaucoup évolué par rapport à ce qui était planifié. Les collègues installent le matériel, comme on se livre à un exercice. L'ambiance n'y est pas.

Autre extrait de mon journal du 21/02/2024 : « (...) si je n'étais pas exactement en tension, j'étais moins détendue que je pensais l'être. J'avais effectué en présence de Sylvie un test dans l'heure qui précédait, pour m'assurer que je parvenais à connecter l'ordinateur à la Radiobox et à l'enceinte et que l'enregistrement fonctionnait. C'était le cas.

Or, avec les collègues, une erreur qui s'était produite durant les essais s'est reproduite et a perduré : le système audio de l'ordinateur, qui est celui du système d'exploitation, (et je n'ai pas demandé à en obtenir un autre au service informatique), ne parvenait pas à reconnaître les sources audio d'entrée et de sortie). Cela a pris un temps conséquent, ce qui a permis à un collègue de dire que ce n'était pas possible lorsqu'on était avec

des jeunes de prendre ce temps sur la technique, au risque de les perdre (« Là, tu les as déjà perdus ») ; et de dire qu'il fallait que l'intervenante revienne (...). Nous avons pensé à utiliser un téléphone mais sans aller au bout de la proposition, et j'ai préféré clore l'atelier, en en tirant avec le groupe les enseignements. Il y a donc besoin de savoir quelle application est la plus adaptée, de connaître la configuration (système audio) requise pour le logiciel d'enregistrement et de pouvoir écrire une sorte de cahier des charges à adresser éventuellement au service informatique, d'expérimenter aussi l'enregistrement avec une tablette, et un téléphone, d'essayer aussi avec *Audacity* car le logiciel est plus simple et existe en français, et enfin de réaliser des tutoriels vocaux pour mettre une prise en main de *Reaper* qui ne fasse pas frein à la pratique des professionnels.

Cette expérience est très éclairante sur le dispositif : je le pensais centré sur la Radiobox qui est présentée et mise en récit par le collectif *Making Waves*, comme ce qui lève l'obstacle technique. Mais la place de l'ordinateur, ou de la tablette ou du téléphone et le rapport au logiciel ou à l'application qui va permettre d'enregistrer, est centrale. Cela pose la question de ce qui fait radio et de la possibilité pour les profanes de s'en saisir. Techniquement, ce qui est rendu accessible à travers l'ergonomie de l'objet, c'est la connexion des micros à une « mixette », mais ce qui permet d'enregistrer, c'est un autre outil. Cela introduit de nouvelles perspectives sur la Radiobox : une perspective critique du discours sur la possibilité pour toutes de s'emparer de l'outil radio(...), et une nouvelle perspective de travail, avec le collectif *Making Waves*, s'il en était d'accord, pour travailler cette question, concrètement, dans une démarche pédagogique.

C'est donc une situation depuis laquelle il est très riche d'essayer de penser, car elle représente un basculement. Sans cette expérience, je n'aurais pas pris conscience ni compris ce qui était requis pour faire fonctionner le dispositif, je ne pouvais pas le savoir avant de l'expérimenter (...). Étrangement, le matériel était dans les locaux depuis plusieurs mois, sans que personne, ni moi non plus, n'ait été tenté d'essayer de le faire fonctionner. Est-

ce que nous avons inconsciemment intériorisé qu'un accompagnement était requis ? A minima une séance de prise en main ? »

A travers cette expérience inachevée de prise en main et d'atelier, je suis renvoyée à celle du stage d'initiation à la création sonore et radiophonique que j'ai effectué l'année précédente. La technique continue de résister. Pour autant, je ne jette pas l'éponge et il y a de petites réussites dans la préparation de l'atelier.

Extrait de mon journal du 19/02/2024 : « C'est avec une certaine satisfaction que j'ai réussi à reprendre en main *Reaper* et préparer une note vocale afin de garder trace des manipulations à opérer pour installer un micro et une enceinte, puis enregistrer avec ce logiciel. Et même à trouver sur *You Tube* comme sélectionner le mode de traitement du son, qui est sur mon ordinateur portable, la version minimale, *Wasapi*, alors que les PC disposent normalement d'ASIO (ne me demandez pas plus de détails ...). »

Extrait de mon journal du 26/02/2024 : « (...) on raconte à Pauline l'expérience du raté de la semaine dernière et l'importance de prendre en compte les questions techniques d'enregistrement et de prendre le temps dans l'expérience action, d'utiliser différents supports, téléphones ou tablettes pour que les participant.es s'approprient la technique dont ils ont besoin. Et là Sylvie complète en racontant que j'avais moi-même fabriqué un tuto vocal la veille, pour être sûre de retrouver les chemins le lendemain. Nous parlons un moment de cette idée de tutos et Pauline nous dit que cela a déjà été évoqué, voire exploré à Making Waves et qu'il ne serait pas compliqué pour elles et eux de faire des tutos en plusieurs langues. Je suggère, moi, de travailler à quelque chose comme une méthode qui permette, quand on fait des cycles d'ateliers tels que celui que l'on met en place, que les participant.es se fabriquent leurs propres tutos, sous forme de notes vocales. Soit une démarche d'autoformation qui me semble vraiment essentielle pour accompagner les professionnel.les vers l'autonomie. »

La contrainte à laquelle nous nous sommes confronté.es a ceci d'intéressant qu'elle renseigne sur les contextes de travail. Dans une association, dès lors qu'il s'agit de mobiliser des outils numériques, le problème se pose en termes de manque de moyens, qui amène parfois les professionnel.les à devoir utiliser leurs téléphones et ordinateurs portables personnels, non seulement en formation mais aussi lors des interventions auprès du public.

Dans une collectivité territoriale, l'équipement informatique mis à disposition ne produit pas les conditions de l'autonomie : nous n'avons pas le choix des logiciels que nous utilisons et ne pouvons en installer d'autres sans y être autorisé.es (puisque nous n'avons pas accès au statut d'administrateur.ices permettant de modifier la configuration de l'équipement). Reste alors la possibilité d'avoir recours à son ordinateur personnel pour contourner la contrainte et s'aménager ainsi, ne serait-ce que temporairement, une certaine indépendance.

Aussi inconfortable soit-elle, cette expérience me permet d'éprouver la situation d'intervention collective avec l'outil studio radio mobile, comme les participant.es de l'expérençaction pourront le faire, auprès de leurs collègues, ou de leurs publics. C'est parce qu'il n'a pas pu se tenir comme il était prévu que l'atelier nous a permis de progresser dans l'identification des ressources dont nous devons nous doter, pour assurer au sein d'un groupe de travail ou d'un centre de ressources, les conditions de notre autonomie.

Dans leur entretien sur les récits-barricades et la réappropriation des pratiques, Benjamin Roux et Fabrice Luraine en viennent à discuter de la réappropriation de la technique, c'est-à-dire des outils, notamment numériques, qui sont mobilisés dans les différents espaces que sont la musique, l'édition ou le fanzinat. Benjamin Roux, à partir de sa propre expérience de réalisation du podcast *Récits, Contre-récits*, précise que cette réappropriation suppose de repartir de zéro, pour monter en connaissance progressivement et toujours rester dans la compréhension du pourquoi tel équipement est utilisé et avec quels enjeux. Pour Fabrice Luraine et Benjamin Roux, la question de la réappropriation de la technique apparaît ainsi comme « une grille de lecture », « une question à se poser à toutes les étapes de nos pratiques dans des contextes où il est de plus en plus compliqué d'arriver à

recupérer de l'autonomie ». Il y a là une invite à « faire un exercice qui est au départ une contrainte mais qui devient une manière de regarder le monde ». Il s'agit de « voir comment on se réapproprie à chaque étape et à quel moment on lâche prise car cela devient trop compliqué »¹¹⁶. Comme l'expression *low tech* le suggère, une telle réappropriation nécessite de pouvoir ralentir et donc de prendre du temps. Enfin, elle prend du sens dès lors que l'on peut passer à une dimension collective, du DIY - *do it yourself* - au DIT - *do it together*.

Il me semble que l'on peut à partir de là penser la tentative d'acclimatation du studio radio mobile, dans son inachèvement même, comme inscrite dans une perspective d'autonomie et de réappropriation collective des pratiques, professionnelles ou amatrices.

¹¹⁶ - *Récits, contre-récits*, podcast de Benjamin Roux, épisode 3, entretien du 25 janvier 2024 avec Fabrice Luraine. *Récit-barricade et réappropriation des pratiques*, Episode /3 - Récit-barricade et réappropriation des pratiques avec Fabrice Luraine, cultivateurdeprecedents.org) consulté le 16/07/2024).

Annexes

Ce que produisent les tentatives

... un éclairage sur le studio radio mobile en tant qu'outil pédagogique, c'est-à-dire regardé à partir de ses potentialités et de ses effets inattendus, et sur l'atelier en tant qu'espace-temps de l'expérience (trans)formatrice.

Un studio radio mobile, pour quoi faire ? **Essai de cartographie des représentations des usages possibles de la radio**

Lors de la démarche d'inscription à un atelier outil, les personnes intéressées par la découverte du studio radio mobile ont précisé, à notre demande, comment elles envisageaient d'utiliser cet outil dans le cadre de leur activité, professionnelle ou bénévole. Je choisis de reprendre ces *verbatim* en italique et entre guillemets, et de m'attacher ainsi, mot pour mot, à ce que des acteur.ices de l'intervention sociale ont dit de leurs attentes et besoins. A travers ces textes courts ou très courts – le formulaire veut ça – i.elles ont dit quelque chose de leurs projections dans des situations de travail avec l'outil radio.

Les personnes citées sont des professionnel.les ou bénévoles associatifs qui interviennent en Seine-Saint-Denis ou à Paris. Ils et elles sont animatrice socio-éducative, coordinatrice d'un contrat local de santé ou d'un contrat local de santé mentale, assistante sociale, directrice d'une structure de santé, responsable d'une pension de famille, conseillère conjugale et familiale, référent jeunesse et insertion, chargé.es d'insertion, chargée de communication, animateur ou conseiller numériques, chargée de projet éducatif, chargée de mission santé, ingénieur.es en santé publique, auxiliaire de puériculture, infirmière, éducatrice spécialisée, professeur.es, enseignante spécialisée, conseillère technique, chef de projet politique de la ville, travailleur social, bénévole, maraudeur, formatrice, directrice de SEGPA.

Ces traces écrites – déclarations d'intention à travers lesquelles ils et elles se projettent dans l'action – sont empreintes de leurs expériences de la radio, porteuses des valeurs qu'ils et elles y attachent, et des représentations qu'ils et elles se font des potentialités de cet outil. Ce faisant, il me semble que l'on peut commencer à identifier des motifs, et, de là, à esquisser une cartographie des usages projetés sur et à partir de l'objet studio radio mobile. C'est sur fond de ces représentations, que l'on peut considérer comme une sorte de carte mentale, que l'expérience des ateliers s'est tenue.

« Pour organiser des ateliers avec les jeunes en relation avec les Métiers de la radio (débat) sur des thématiques diverses liées à l'actualité du moment pour déconstruire les préjugés »

« dans le cadre d'ateliers d'éducation aux médias, et afin d'appréhender différents outils d'expression et de communication : " les jeunes parlent aux jeunes " »

Faire de la radio dans le cadre de l'éducation aux médias et à l'information

« Organisation d'une émission radio au sein de la pension de famille (avec les résidents) »

« Mettre en place un podcast ou une émission sur des tips santé / bien-être »

« Je ne sais pas encore, j'attends de participer à l'évènement dans un premier temps et dans un second temps, je serai dans la réflexion d'un évènementiel projet. »

Faire de la radio : produire et diffuser du contenu sonore

« J'imagine utiliser la Radiobox dans mon travail pour diffuser les productions musicales de mes élèves (je suis professeur d'éducation musicale et chant chorale), (...), je participe à un projet (...). Il s'agit d'une résidence artistique autour de l'opéra. La restitution finale de ce projet est la réalisation d'une émission radio pour partager leurs apprentissages avec un large public. »

« Montage enregistré en radio »

« Lors d'un podcast »

Sans projection particulière encore

« A définir »

« faire une web radio »

« Création projet podcast MNA en errance aggravée »

« ,le ne connais pas du tout cet outil »

- « En tant qu'intervenante auprès de professionnels ... cela me permettra d'enrichir les contenus de formation et la pratique »
- « A travers une thématique avec un groupe »
- « Animation d'atelier »
- « Atelier auprès des publics »
- Outil d'animation d'un temps collectif**
- « atelier hebdomadaire de méditation en co-intervention avec éducateur ou psychologue »
- « Un sujet commun traité par différents personnes »
- « Intervention dans les collèges »
- « Proposer ce format à un public lycéen ou plus grand pour des projets à monter »
- Outil éducatif**
- « En classe »
- « Sous forme de débat, avec des invités, pour structurer le discours et développer l'argumentaire, développer l'écoute et l'acceptation de l'autre, traiter de sujets sérieux sous forme ludique. »
- « Dans le cadre de groupes thérapeutiques s'adressant à aux familles accompagnées par le CMPP et aux professionnelles de la structure »
- « Dialogue »
- « Lians un projet de groupe de paroles avec des jeunes et débats »
- « Outil de remobilisation, dialogue inter-usagers »
- « Captation en maraude et projet de remobilisation »
- « pour des thématiques violentes conjugales, harcèlement... »
- « Initier des ateliers radio, débats sur des thématiques diverses : relabissement, RDR, accès aux droits, etc. »
- Outil pour l'intervention sociale (dont la prévention et la promotion de la santé)**
- « Outil participatif dans le cadre des ateliers collectifs de promotion de la santé »
- « Atelier prévention santé »
- « Un projet sur la santé des jeunes » avec « des jeunes et les acteurs qui travaillent auprès d'eux »
- « pour créer des ateliers et faire de la promotion de la santé auprès des usagers et des habitants »
- « aux jeunes de 15 à 20 ans et en particulier le public féminin »
- La radio comme outil pédagogique**
- « pour des collégiens en difficulté psychosociale »
- « J'aimerais apporter une expérience nouvelle et peu commune à des jeunes en insertion »
- « je souhaiterais que les jeunes prennent la parole, et que les institutions, les adultes, les parents les entendent mieux. »
- « La Radiobox un outil de libération de la parole pour les jeunes de la mission locale. Un atelier qui permettra de diffuser leurs pensées, leurs interrogations et expériences. »
- « Mobiliser les habitants pour les rendre acteurs de leur bien-être et santé. Leur donner la parole, la possibilité d'échanger sur des questions de santé (promouvoir la paradiance, la santé communautaire) »
- « Création projet podcast MMA en errance aggravée »
- « jeunes en QPV et personnes en difficulté »
- avec des habitant.es des dits « Quartiers Politique de la Ville »**
- « dans le cadre de focus groups et de co-construction d'action dans les quartiers populaires »
- « lors de permanence sur des thématiques spécifiques, pour les habitants des quartiers dévalorisés »
- « Dans les quartiers en rénovation urbaine ou lors de fêtes de quartier »

Récits d'ateliers

« L'écriture n'est pas seulement un outil de restitution, elle participe pleinement à l'expérimentation, elle la constitue. »; Thomas Arnera, « Journal d'Entres », *Agencements*, n°5(1)°, 2020, p. 122.

Les textes rassemblés ici ont été écrits à chaud, dans les heures ou les jours qui suivaient la tenue des ateliers. Ils répondent à plusieurs exigences. Tout d'abord, restituer, dans un délai assez court, le déroulement d'ateliers en tant qu'expériences singulières à leurs participant.es, sans qui rien de tout ce qui est rapporté n'aurait pu avoir lieu. Ensuite, autant que possible, garder trace de ce qui s'est passé et de la manière dont cela s'est passé, autrement dit *faire archive*. Et donc pour cela ne négliger aucun détail et essayer de décrire au plus près l'atelier, à partir des notes que j'ai prises, de quelques photos et croquis quand j'en ai faits, et de mes souvenirs, en assumant mon point de vue d'organisatrice, d'observatrice et, parfois, d'animatrice.

L'écriture et la forme des textes évoluent au fil des ateliers qui composent l'expérimentation, d'octobre 2023 à mai 2024.

Ces textes sont également accessibles en ligne :

<https://risradio.hypotheses.org/>

Trois ateliers-outils

Le mardi 17 octobre 2023, dans les locaux de la MMPCR, à Pantin

*Ce texte est très long car j'ai fait le choix de reprendre l'ensemble des notes que j'ai prises durant l'atelier et de le laisser à l'état brut. Pour en faciliter une lecture en diagonale, vous trouverez **les éléments d'information en caractères gras** ; les passages en italiques sont des commentaires que j'ai ajoutés en rédigeant, quelques jours après l'atelier. Merci à toutes et à tous pour votre contribution à cette expérience !*

En position d'observatrice



Pantin, 17/10/2023. Les premières arrivées et la Radiobox, encore dans son sac à dos. Les visages sont floutés artisanalement en vue de la diffusion du document sur un blog. @Hélène Tanné

Nous sommes installé.es dans la salle de réunion de la MMPCR, autour d'une grande table rectangulaire composée de six tables. Thé et café à disposition. De l'eau aussi.

Les participant.es arrivent au compte-goutte. Un peu après 14 heures, on démarre. Nous sommes dix personnes pour cet atelier : une conseillère conjugale et familiale et une auxiliaire de puériculture qui travaillent en PMI, un intervenant dans

un Point Accueil Ecoute Jeunes, un conseiller numérique des services de l'action sociale du Conseil Départemental, la coordinatrice du contrat local de santé, un chef de projet politique de la ville, tou.tes exerçant en Seine-Saint-Denis ; Pauline Josse, journaliste et membre du collectif Making Waves pour l'animation, et trois chef.fes de projet de la MMPCR, deux collègues en charge de l'Espace Accueil Outils et moi, en position d'observatrice pour alimenter la fiche de capitalisation d'expérience en cours de réalisation sur l'outil Radiobox.

Un des chef.fes de projet commence par présenter la MMPCR, ses missions d'accompagnement des professionnel.les et les dispositifs existants dont l'Espace Accueil Outils et les ateliers outils. Nous faisons ensuite un tour de table. Pauline a brièvement introduit l'atelier en présentant le projet du pôle ONG de Making Waves qui est centré sur

la fabrique d'outils permettant de développer des espaces de discussion partout dans le monde car donner la parole en tant que journaliste ne suffit pas. C'est pour permettre aux gens de prendre la parole sans que la complexité technique fasse frein que le collectif a travaillé à la conception puis à la fabrication des Radiobox qui sont des « studios portables ».

Une première question émerge : **est-ce que la Radiobox permet d'émettre en direct ?**
Oui, en effet.

Créer son propre studio, pour s'y sentir à l'aise

Pauline, qui a posé sur la table un sac à dos assez lourd en arrivant, invite le groupe, au moins trois personnes, à venir ouvrir le sac contenant la Radiobox. Deux hommes et une femme se lèvent, qui seront suivis par les autres un peu plus tard, lorsqu'on les encouragera à participer à cette découverte. Le contenu du sac est déballé et un des participants commente en nommant ce qui sort du sac : micros, trépied, câbles assez nombreux. On découvre, en observant le matériel, que la Radiobox est une petite table de mixage : il y a du son qui entre et du son qui sort. **La connexion est possible avec un téléphone portable et utilisable avec le dictaphone : enregistrement.** Une question arrive sur la possibilité d'acquérir l'outil ? Nous proposons d'y revenir à la fin de l'atelier et de parler de **la radiothèque**¹¹⁷.

Pauline fait ensuite les branchements, le groupe observe.

La question qui est posée au groupe ensuite est : comment on aménage l'espace ? comment on crée un espace de discussion ? qu'est-ce qu'ici le groupe peut faire avec la pièce ?

Une interaction concernant l'utilisation de la box : il est possible de fermer et ouvrir les micros ; et il est possible que ce soit le rôle dédié d'un.e des participant.es.

Information : **avec la Radiobox, l'enregistrement se fait sur une seule piste.** Cela signifie que, concrètement, il y a d'emblée du commun.

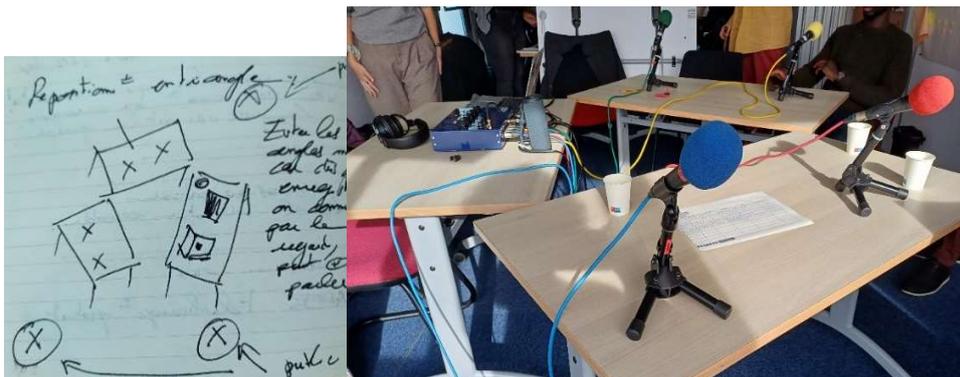
Pauline souligne **qu'il y a, à la technique, un ou deux rôles pour des personnes qui dans le groupe ne souhaitent pas prendre la parole** : régler le niveau sonore, éventuellement ouvrir et fermer les micros.

Il y a un choix à faire : on peut laisser les micros ouverts en permanence, et alors ce sont les personnes qui les tiennent qui doivent se réguler, ou intervenir pour donner la parole aux personnes au micro.

¹¹⁷ - Il s'agit de l'organisation que l'association Making Waves souhaite mettre en place afin que des associations, des collectifs, des collectivités, puissent emprunter le matériel, sur adhésion, pour la durée de leurs projets, bénéficier d'un appui technique et être en lien avec les autres adhérent.es usager.es.

Les branchements sont faits mais tout le matériel est concentré sur une même table : on ne peut pas utiliser la Radiobox en l'état. Aussi Pauline débranche tout, pour permettre au groupe de refaire l'installation et propose au groupe de « créer votre propre studio radio, pour que vous vous sentiez à l'aise ».

La première proposition qui est faite est d'aligner les quatre micros et de disposer la technique en face. Mais le constat qui est partagé, c'est que cette disposition ne peut pas **permettre les interactions entre les personnes qui prennent le micro**. En aparté, Pauline et moi nous disons que cela ressemble à une conférence de presse, remarque que l'on partagera avec le groupe à la fin de l'atelier. Une deuxième proposition émerge de disposer les tables où sont posés les micros en V : elles sont d'abord à la perpendiculaire l'une de l'autre puis, pour que tout le monde puisse se voir, cela va évoluer vers une disposition triangulaire avec deux côtés contigus pour accueillir les micros posés sur des trépieds et en face la Radiobox et l'ordinateur qui permettra d'enregistrer. La question est posée de savoir si l'aménagement est fini. Il ne l'est pas : il y a besoin de chaises pour les participant.es et également d'eau, avec des précautions à prendre pour éviter les verres d'eau à proximité de la box et de l'ordinateur.



Pantin, 17/10/2023. Un croquis et une photo pour garder trace de l'installation réalisée.
@Hélène Tanné

Pauline parle maintenant de **REAPER**, soit le logiciel en téléchargement gratuit qui va permettre d'enregistrer : <https://www.reaper.fm/>



Source : site <https://www.reaper.fm/> (consulté le 19/10/2023)

Distribution des rôles

Puis la proposition qui est faite est de réaliser une petite émission de radio sur la thématique des projets d'utilisation de la Radiobox des participant.es : comment imaginez-vous utiliser cet outil ? quelles sont vos attentes dans le cadre de cet atelier ? qu'est-ce que la radio pour vous ?

C'est-à-dire que l'on (Pauline et nous chef.fes de projet MMPCR) a fait le choix de reprendre les questions qui étaient posées aux personnes souhaitant s'inscrire aux ateliers : pour que l'atelier s'alimente aussi des questions avec lesquelles les professionnel.les arrivent et que le temps d'échange sur la façon dont ils et elles peuvent se projeter dans une action avec la Radiobox ne soit pas dissocié du temps de découverte et d'expérimentation de l'outil. Plus intéressant qu'une thématique prétexte à une mise en situation artificielle peut-être ?

Deux personnes se positionnent pour assurer la technique, dont une femme qui précise qu'elle fait ce choix car elle a peur du son de sa voix. Je me demande si c'est parce qu'elle est enrhumée et qu'elle redoute d'entendre sa voix déformée ou si c'est un ressenti plus permanent.

J'interviens alors pour demander si l'aménagement est terminé et quelle est la place donnée au public. Des chaises sont disposées autour du triangle de table qui prend sa forme définitive de manière à éviter les angles morts car **dès qu'on enregistre, on ne peut plus parler, donc on doit communiquer par le regard, donc on doit pouvoir se voir** : « pour le langage non-verbal, c'est mieux de se voir » ; « si on s'adresse à quelqu'un, c'est mieux de le regarder dans les yeux ».

La situation d'enregistrement crée donc un contexte spécifique en matière de communication : la prise de parole, comme va le préciser Pauline au fil de l'atelier, est généralement très préparée, a minima avec un conducteur, voire avec des textes écrits (écrits pour imiter l'oral mais écrits) ; en revanche la communication non-verbale, elle, se joue en direct, au moment de l'enregistrement. La Radiobox, en tant que studio mobile, peut donc permettre de travailler sur cette thématique de la communication.

Les 6 participant.es ont chacun.e une place autour des tables : 4 au micro, dont deux invité.es, un.e animateur.ices et un.e intervieweur/se ; 2 à la technique pour gérer l'enregistrement et pour réguler le son (cette personne dispose d'un casque). Pauline souligne que la répartition des rôles est une étape importante de l'animation d'un atelier Radiobox.

Pauline fait le choix de laisser expérimenter la prise de parole dans le micro, amplifiée donc, sans que les personnes aient un casque et donc sans qu'elles s'entendent au

casque. Elle en parle après l'atelier pour expliquer qu'entendre sa voix peut déjà être impressionnant et que s'entendre au casque renforce parfois cette impression.

Une question du groupe : **les micros captent-ils l'ambiance, soit les bruits autour ?**

Oui. On ouvre alors une fenêtre pour sentir « l'aléa ambiance ».

« c'est pas un exercice facile »

Ensuite Pauline invite le groupe à réfléchir au **format de l'émission et en particulier à la manière de l'introduire. Elle met en avant le fait que c'est « un temps pour impliquer et situer les publics avec lesquels (vous allez) faire de la radio.** Un rapide *brainstorming* permet d'identifier les ingrédients de **l'introduction d'une émission : jingle, dire « bonjour », mentionner le nom de l'émission (Pauline a préalablement demandé : « Comment s'appelle votre émission ? », et un participant a proposé : « A l'écoute »), le contexte et la date.**

Pauline souligne que la préparation de l'émission est d'autant plus importante qu'il n'y a qu'une seule piste : cela limite les possibilités de montage mais permet aussi d'avoir à faire le moins de montage possible. Elle dit qu'il s'agit de trouver une manière d'écrire qui imite la façon que l'on a chacun.e de parler, soit quelque chose de très différent d'une écriture scolaire, puisqu'on doit alors « casser les codes » ; se passer complètement de l'écrit est aussi envisageable. Elle reviendra à plusieurs reprises dans l'atelier sur le fait qu'une émission consiste à produire artificiellement une conversation, et que tout est très préparé.

Lorsque j'ai fait un stage de création sonore et radiophonique, j'ai découvert que le documentaire radiophonique était bien une création, avec des effets de réel, et non une prise directe sur le réel. Petite déception à déconstruire la représentation un peu naïve de l'auditrice de documentaires radiophoniques qui apprécie les « effets de réel », la captation de la parole des gens au plus près. J'ai réalisé cela en expérimentant l'enregistrement, notamment en extérieur et en comprenant très vite que les ambiances sonores devaient être ajoutées au montage, qu'on ne pouvait pas véritablement faire une interview dans un café, que ce serait inaudible. En observant cet atelier radio, qui permet de comprendre les grandes lignes de la fabrication d'une émission, cette dimension d'artefact de l'émission de radio m'apparaît encore plus clairement que dans l'entretien que l'on a eu début octobre. Bref, je dois, pour ma part, démythifier la radio.

Afin que le groupe se lance pour un premier enregistrement, Pauline précise qu'**il est nécessaire de bien définir les rôles : animateur.ices, interviewer, invité.es.**

L'enregistrement, compte tenu des questions de départ, donne des éléments parfois assez précis sur les projets en cours de maturation des participant.es, et sur leur ressenti.

Pour l'un.e, « les techniques de la radio (...) parlent assez bien aux jeunes » ; ce qui est repris par un.e autre qui considère que c'est un public « friand d'outils numériques et de radio ou vidéo ».

L'un.e commente le fait que chacun des 4 micros est d'une couleur différente en parlant de « codes couleur » : « chaque chose à sa place ». Est-ce que c'est une manière de nommer la répartition des rôles ?

L'un.e prend l'initiative de **donner la parole au public**, en l'occurrence un.e chef.fe de projet de la MMPCR qui demande aux invité.es quelles actions i.elles envisagent ? C'est l'orientation que nous nous étions donnée en préparant l'atelier : proposer de discuter au micro et durant l'enregistrement des attentes des participant.es à l'égard de l'outil qu'ils et elles venaient expérimenter.

Ce à quoi l'un.e répond qu'elle n'a pas d'idée précise encore mais un.e autre développe un peu sur son idée de podcast : « faire des interviews de jeunes, de passants, d'habitues (du lieu où il exerce), de professionnels de santé ».

Une question prend forme aussi au micro : vous sentez-vous de le faire seul ou y a-t-il besoin d'être accompagné par Making Waves ?

Deux des participant.es ont déjà eu l'occasion de faire de la radio. Et l'un d'eux souligne : « c'est pas un exercice facile de parler devant un micro, même si on a l'habitude de parler tous les jours », voire comme il le précise de se mettre beaucoup en scène dans le cadre des interventions auprès du public. Un.e autre dit aussi que le fait que cela soit enregistré met un peu mal à l'aise.

Comment faire ?

Après ce premier enregistrement, il y a un temps de débrief. Cela permet de verbaliser les découvertes qui ont été faites : la première concerne la possibilité de réguler le son ; la deuxième concerne **le potentiel perturbateur du public**. Pauline réagit en pointant qu'il faut en effet avoir en tête ce qui se passe autour. Cela pose aussi des questions : **faut-il enregistrer en public ou pas ? à quelle distance placer le public ? faut-il lui donner la parole, ce qui consiste à « ouvrir le studio », ou pas ?**

Des besoins apparaissent également : avoir une feuille de route, un déroulé, pour déterminer qui parle, à quel moment, quand est-ce qu'on diffuse une musique ? soit **le conducteur** qui est **un outil de communication entre les personnes au micro et les personnes à la technique**. **Caler ainsi la répartition de la parole permet de ne pas s'appuyer uniquement sur la communication non-verbale, qui restera de toute façon**

importante. Il y a aussi besoin de bien faire la différence entre les rôles d'animateur.ice et d'interviewer.

Une question : **comment faire du live ? Pour émettre en direct, et éviter de devoir payer, on peut utiliser les réseaux sociaux (Facebook live, Twitch, Insta., Tik Tok).**

Un.e participant.e indique également qu'il existe <https://www.myradiomatisme.fr/> qui permet d'émettre en direct.

Pauline demande aussi : **comment faire comprendre qu'on va lancer l'enregistrement ? Décompte, un geste ample de la main ou « silence plateau ».**

Une question arrive : **comment faire pour introduire d'autres sons ? On continue d'enregistrer et on joue sur le volume des entrées : on baisse le son des micros et on augmente le son de l'entrée dédiée pour faire entendre de la musique, d'autres voix, un extrait d'émission.**

On évoque alors **les banques de sons** et les sites où l'on trouve des sons et des **musiques libres de droit.** Voir, **pour les bruits** : <https://lasonotheque.org/>

Le premier enregistrement n'a pas pu être sauvegardé. Sur Reaper, il faut enregistrer le « projet » créé pour garder trace des sons enregistrés.

« une pratique à développer »

On passe à un deuxième enregistrement. Une personne propose que l'on mette du son en intro en utilisant le téléphone de mon collègue comme source, afin d'introduire l'émission. Un écrit support a également été élaboré pour l'animateur.ice.

Un.e invité.e nous parle de sa motivation : il a eu l'occasion de rencontrer un des membres de l'équipe de Making Waves, avec qui il avait pas mal échangé, et qu'il devait recontacter quand il a eu connaissance de la proposition de l'atelier outil Radiobox par la MMPCR. Il témoigne de son contexte de travail et de son objet de travail : la rénovation urbaine génère des interrogations, des douleurs, des fractures et il y a besoin d'une parole là-dessus, de laisser la parole. Il mentionne également des actions existantes en matière d'**éducation aux médias** sur son territoire : interventions du **collectif La Friche**¹¹⁸.

Je trouve la situation créée particulièrement intéressante en matière de déplacement, de renversement des rôles. Pour un passage d'info sur la radiothèque et aussi le prochain atelier, on me passe la parole alors que je suis dans le public. C'est une animation d'atelier sur la Radiobox avec la Radiobox, ce qui fait que ce sont les participant.es qui mènent l'échange, qui se questionnent sur leurs pratiques, leurs projets, leurs besoins. C'est le

¹¹⁸ - <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/27754> ; <https://www.facebook.com/lafrichecollectif/> et de Fake Off, <https://www.fakeoff.fr/nos-actions/> (consultés le 18/11/2023)

type d'échange que nous animons très régulièrement lorsque nous, chef.fes de projet du centre de ressources, organisons des ateliers ou des formations. Mais le jeu de rôles de l'émission fait que nous sommes placé.es, mes deux collègues et moi, « dans le public », nous sommes « le public » et « notre public », à savoir les personnes qui sont venues pour l'atelier, a en quelque sorte pris notre place. Ainsi ma collègue proposera depuis le public, au micro, d'arrêter l'émission suffisamment tôt pour avoir le temps d'écouter les enregistrements. Tout se passe au micro, même la gestion du temps de l'atelier. Seule Pauline est restée en dehors du dispositif créé pour l'émission ; c'est d'ailleurs la seule à être restée debout alors que nous sommes tou.tes assis.es

Je relaie les informations dont je dispose sur **la possibilité d'avoir accès à la Radiobox** : Making Waves met en place une **radiothèque, soit la possibilité d'emprunter, avec un abonnement, l'outil et aussi de rejoindre une communauté de pratiques**. Et Pauline de préciser que Making Waves accompagne aussi dans la prise en main de l'outil (sur les aspects techniques).

L'émission continue sur les besoins ressentis dans la perspective d'intervenir avec la Radiobox. Le besoin de continuer à expérimenter pour être à l'aise avec l'outil et la prise de parole s'exprime : « une pratique à développer ». Il est aussi question de motiver les habitant.es, d'un « travail à faire pour que les gens se sentent à l'aise » ; ils pourraient être très intéressés mais « avoir quelques réticences ».

Cela peut s'entendre à deux niveaux différents : il y a l'aisance des intervenant.es dans l'utilisation de la Radiobox (cette utilisation pouvant inclure le fait de parler au micro) et il y a l'aisance de « leurs publics » à prendre la parole au micro.

Ce qui fait radio

Sur l'expérience, plusieurs retours sont faits :

- Pour l'un.e, on se lâche un peu plus au fil de l'atelier, ce qui est dû aussi au fait d'avoir écrit des éléments du conducteur, de s'être parlé et de savoir qui devait faire quoi.
- Plusieurs notent la différence entre cette situation et l'intervention devant un groupe : on se sent plus écouté car la voix est amplifiée ; on attend son tour pour parler, le passage de la parole est de qualité. D'autres relèvent aussi que **le débat est cadré par la présence du micro** (à ce propos, l'un.e saisit le trépied qui supporte le micro et dit : « Le cadre, c'est ça en fait. »), la répartition définie des rôles entre animateur.ice et interviewer. L'un.e souligne que grâce au jeu des regards, soit la communication non-verbale, il n'y a pas de parole interrompue. Je

me demande à quoi c'est dû : est-ce parce qu'il y a cet objet qui est le micro ? est-ce parce que c'est une situation un peu intimidante ? est-ce parce qu'il y a quelque chose de l'ordre de la responsabilité car c'est enregistré ?

- Le groupe note aussi qu'on ne parle pas au micro comme si l'on discutait ensemble sans lui : il y a une intention, le fait d'articuler, de faire des efforts, et essayer de poser sa voix canalise.

Je remarque que l'écoute de l'enregistrement suscite de l'émotion chez certain.es : est-ce dû au fait d'écouter quelque chose que le groupe a construit collectivement ? est-ce de la gêne à entendre sa propre voix enregistrée ?

Après l'atelier, Pauline utilise l'expression « faire radio », en soulignant que pour l'un.e des participant.es, faire radio c'était insérer un extrait musical pour introduire l'émission, et qu'il y a différentes perceptions de ce qui fait radio.

Nous discutons aussi avec ma collègue de l'expérience d'aménagement de la salle. Pour elle, la consigne aurait pu être donnée plus tôt dans l'atelier, car le groupe y est venu par étape, après qu'on a, à trois reprises, questionné pour savoir si l'organisation de l'espace était adéquate avec nos besoins pour l'expérience. Je soutiens au contraire qu'il est intéressant d'expérimenter, y compris sur ce point, et de prendre le temps de se rendre compte, de voir en quoi une disposition de l'espace est insatisfaisante pour en élaborer une nouvelle.

Mardi 14 novembre 2023, dans les locaux de la MMPCR à Pantin

Surprises

C'est le deuxième atelier outil que nous proposons à des professionnel.les pour leur permettre de découvrir et d'expérimenter la Radiobox. Dès le début, il s'annonce très différent de la première expérience que nous avons pu faire en octobre. Cette fois, Manuel et Sylvie se sont mis d'accord pour que ce soit Sylvie qui co-anime avec Pauline (Manuel sera présent la prochaine fois) ; cela permet de dégager du temps, qui semble manquer à tout le monde en ce moment. Pauline arrive sur le fil pour le début de l'atelier car, malade la veille, elle a dû mettre les bouchées doubles dans la matinée pour pouvoir faire tout ce qu'elle avait à faire. Nombre de participant.es par contre, arrivent à l'heure, voire avec un peu d'avance, et nous voyons petit à petit la salle se remplir alors que Pauline n'est pas encore arrivée ... Sylvie et moi commençons donc la séance par une présentation de notre centre de ressources (à laquelle Pauline a déjà assisté en octobre), puis nous nous présentons l'une et l'autre. Deux ou trois personnes arrivent encore, puis Pauline, avec la Radiobox dans une valise à roulette, surprise je pense, en poussant la porte de découvrir le nombre de participant.es. Il est assez inhabituel que toutes les personnes inscrites se présentent lorsqu'on organise une formation ou un atelier, surtout en novembre (fin d'année chargée, virus en circulation), mais là, c'est le cas, à une exception près (avec un mail d'excuse reçu dans la matinée). Nous accueillons même des personnes que nous n'attendions pas (comme ces deux stagiaires qui accompagnent leurs tutrices de stage, ou cette éducatrice qui s'était inscrite pour l'atelier du mois précédent). Le faible niveau de réponse aux premières diffusions de l'invitation nous a aussi incité.es à ouvrir largement l'accès à l'atelier, pour nous préserver des revers d'éventuelles défections.

En outre, le tour de table de présentation me permet de réaliser que nous avons somme toute peu d'éléments sur les attentes et intentions des participant.es. Je découvre en les écoutant que quatre à cinq d'entre eux ont soit une expérience de la pratique de la radio avec leurs publics, soit des compétences techniques en radio, soit les deux. Dès lors, certaines attentes sont vraiment centrées sur la découverte des potentialités offertes par la Radiobox, et moins sur la proposition de l'atelier outil tel qu'il est pensé à la MMPCR (quelle démarche avec cet outil ? comment développer les CPS (compétences psycho-sociales) ? quelle(s) posture(s) pour l'intervention sociale auprès des publics ?). Pour ces ateliers, sur proposition de nos collègues en charge de la communication, la procédure d'inscription consistait à passer par notre site internet, pour y remplir un formulaire en ligne, avec deux questions sur les publics avec lesquels les personnes

travaillent et la manière dont elles envisagent d'utiliser la radio. Nous avons par ce moyen recueilli quelques mots clefs, plus rarement des textes courts ; et nous ne pouvons pas, compte tenu de ces informations, avoir une idée précise des expériences préalables de chacun.e avec la radio. L'hétérogénéité du groupe a donc été une deuxième surprise au début de l'atelier.

Un moment très visuel

Pauline dépose le contenu de la valise sur la table, avec un certain nombre d'éléments dans leur housse. Avant même de proposer au groupe de manipuler et de découvrir comment se fait l'installation de la Radiobox, je prends les devants et propose de réfléchir à la manière dont on peut aménager la salle pour l'atelier : nous sommes 16 personnes et j'ai l'impression que l'espace est saturé.

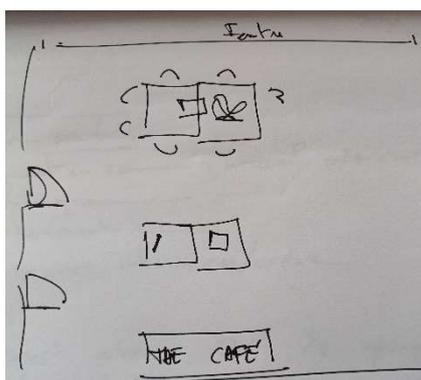
Il y a discussions entre plusieurs approches de l'aménagement possible, à partir d'une première proposition qui consistait simplement à scinder la pièce en deux. Une participante suggère qu'on aille vers « un endroit où on se sente bien », « un petit coin », « dans la lumière ». Quelqu'un dit qu'il n'avait pas réalisé que la Radiobox n'étant pas reliée à des câbles, on pouvait l'installer n'importe où. Un autre remarque que s'installer près des fenêtres a l'inconvénient de s'exposer davantage au bruit du vent qui s'engouffre (nous sommes au 6ème étage et cela produit comme un sifflement sourd) ; on finit par conclure que ce bruit habite la pièce dans son entier, et on parlera jusqu'à la fin de l'atelier du « fantôme » présent avec nous, nous demandant s'il sera présent aussi sur les enregistrements. Comme cette inquiétude était exprimée par un participant qui nous avait fait part de ses dix ans d'expérience préalable dans le champ de l'audiovisuel, j'ai d'abord pensé que « fantôme » était le nom que les technicien.nes donnaient dans leur jargon professionnel aux bruits de fond parasites à neutraliser lors d'une prise de son, avant de réaliser que l'on parlait de « notre fantôme », un bruit familier pour mes collègues et moi puisque nous l'entendons dès que le vent se lève ici.

C'est un moment très visuel : il y avait plus de tables que nécessaire, nous avons indiqué qu'elles pouvaient se plier et rouler, le groupe s'en est emparé. Une participante a fait rouler énergiquement une table jusqu'au fond de la pièce ; en me disant « faites-moi confiance », elle a réinstallé cette table dans un coin en y laissant à disposition le thé, le café, l'eau et les gobelets.

Puis une suite de trois ou quatre tables ont été sorties de la salle (et entreposées dans le bureau contigu, que j'occupe seule en ce moment et qui était donc vide cet après-midi-là, et ce parce que Sylvie a précisé qu'on ne pouvait pas les laisser dans le couloir pour des

raisons de sécurité). Ce défilé de tables était impressionnant. Preuve que nous nous sentions en nombre et que nous avons besoin d'espace ! On peut le ressentir et dans la promptitude à passer la consigne d'aménagement, et dans la rapidité avec laquelle le groupe s'en est emparé. D'autant qu'il y a eu hésitation, qu'on est ensuite allé rechercher une table stockée dans le bureau, pour l'y ramener ensuite car la salle était trop encombrée. Puis, toujours pour faire de la place, je suis allée chercher un porte-manteau dans mon bureau. Ce va-et-vient de meubles a même amené la responsable pour la MMPCR 75 à sortir de son bureau pour nous proposer son aide pour ce qui devait ressembler à un déménagement. Plus tard, au moment d'enregistrer la deuxième émission, où il a fallu faire de la place pour installer des chaises pour le public, je suis aussi allée chercher un porte-manteau dans mon bureau. Et, bien sûr, à la fin de l'atelier, Sylvie a demandé au groupe de remettre la salle dans son état initial. Nous avons passé un certain temps à déplacer des meubles !

S'approprier l'espace



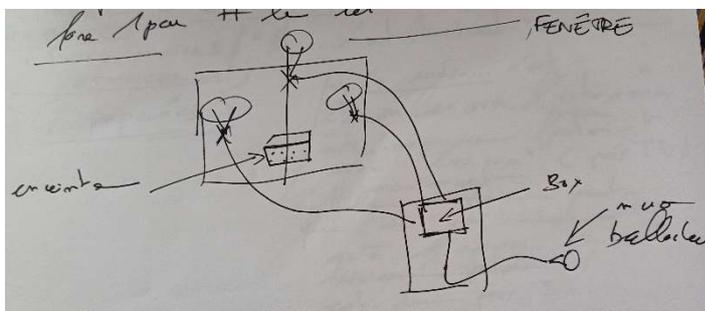
14/11/2023. Garder trace d'une étape dans l'aménagement de l'espace de la salle.

Puis il faut se concentrer sur l'espace studio et voir comment les éléments qui constituent la Radiobox fonctionnent ensemble. Quelqu'un dit en découvrant la box elle-même : « Ah mais c'est une mixette avec des couleurs ». Un participant relève que « rien que l'objet, pour les publics, donne envie », et Pauline souligne que « la matérialité du studio » produit quelque chose. Les volontaires qui se chargent des branchements sont plutôt des hommes. Pauline explique la logique de l'outil avec d'un côté les prises qui permettent la sortie du son et de l'autre celles dédiées à l'entrée du son. Plusieurs participant.es prennent des photos de l'installation et nous leur indiquons qu'il y a un guide pratique papier pour l'utilisation de la Radiobox et qu'il leur sera envoyé par mail.

On se questionne sur la disposition du studio. Il y a une proposition de mettre les tables en U. Un participant avance qu'il faut décider qui fait quoi, se répartir les rôles, et que l'aménagement de l'espace studio en dépend. C'est le moment de préciser quels sont les différents rôles. Je retiens qu'il y a, dans les propos des participant.es à ce sujet, une polarité forte entre la technique d'une part, et la prise de parole de l'autre. Cette polarité va s'incarner dans le choix de l'organisation spatiale mise en place par le groupe.

Compte tenu du nombre, Pauline décide de faire travailler les participant.es en deux sous-groupes, qui sont constitués rapidement : l'un va finaliser l'installation de l'espace studio pendant que l'autre va s'installer sur un îlot de tables resté au centre de la pièce et baptisé « la rédaction », pour préparer une émission sur un thème donné par Pauline : les idées de projets radio et le rapport à la radio en général. Ça rigole bien du côté de la rédaction, avec un groupe qui prépare des questions et des textes précis pour l'émission ; les participant.es se mettent en situation, entrent dans leur rôle, et s'attachent aussi à trouver et choisir un jingle.

Le groupe qui aménage le studio choisit, suivant la suggestion d'un participant expérimenté en technique, de placer la Radiobox et l'ordinateur auquel elle sera reliée pour l'enregistrement sur une table distincte de l'espace micro. On trouve dans la salle une petite table basse à roulette qui sera destinée à cet usage.



14/11/2023. Pantin. Un croquis et une photo pour garder trace de la position de la box et des personnes en charge de « la technique » : un espace spécifique et distinct de celui des micros. Garder trace d'une étape dans l'aménagement de l'espace de la salle. La fonction « effets artistiques » du logiciel de traitement de texte permet de modifier la photo de sorte qu'elle donne à voir l'agencement des corps et de l'espace, mais sans que les personnes soient identifiables. @Hélène Tanné

Quelqu'un dit : « la répartition des micros, c'est ça qui fait tout le reste. » Dans la disposition choisie, ils sont en effet au centre. Le groupe choisit de disposer 3 micros autour de la table et d'avoir un micro baladeur. On découvre alors que le micro n'est pas nécessairement figé sur un trépied et que la longueur des câbles permet aussi d'être debout, ou de faire circuler le micro (dans un public qui serait suffisamment en proximité par exemple).

A ce stade, le groupe en charge de l'installation a quitté la salle, pour aller à son tour préparer une émission dans un autre espace de la structure et l'autre groupe a pu s'approprier l'espace aménagé, modifiant la disposition des micros, qui sont placés en carré, face à face. Une des deux personnes à la technique précise au groupe : « Quand vous parlez, levez la main pour nous parce que (...) déjà qu'on n'y connaît rien ». Cela permettra de revenir sur l'importance dans la communication au sein du studio : une communication non-verbale.

« la radio, c'est être en lien »

Il y a un moment de test : une participante dit « Bonjour » et commente « Ah, ça résonne » après avoir entendu sa voix amplifiée. Un participant précise que c'est parce « qu'il y a un retour », en désignant l'enceinte. L'écoute des voix amplifiées provoque des rires. Une participante dit aussi, en riant : « Ah ... c'est stressant », avant de commencer.

L'animatrice de l'émission en présentant les invité.es, fait une mention spéciale à un des invités, homme, en soulignant « le pauvre (...) minoritaire autour de cette table ».



14/11/2023. Pantin. En cours d'enregistrement. @ Héléne Tanné. La fonction « effets artistiques » du logiciel de traitement de texte permet de modifier la photo de sorte qu'elle donne à voir l'agencement des corps et de l'espace, mais sans que les personnes soient identifiables.

Lors des échanges au micro sur la radio et ses usages, je note : « la radio, c'est être en lien avec

l'extérieur » ; « notre imaginaire fonctionnait (à une époque où il n'y avait pas encore de TV) avec les voix » ; « maintenant, tout le monde peut faire de la radio alors qu'à l'époque, c'était réservé à une certaine catégorie de personnes » ; « avoir la parole dans les QPV (« quartiers politiques de la Ville ») » ; « faire du rap » ; « pourquoi ne pas associer les parents aussi ».

Le groupe fait part de ses premières impressions. Cela commence par un recentrage sur l'objet : sa portabilité est adaptée pour des structures qui, comme certaines Missions Locales, ont différentes antennes ; une personne remarque qu'il ne faut pas se perdre dans les fils (complexité perçue donc). Un participant souligne que c'est « du vrai matos »

et que cela amène un peu de stress, ce qui l'intéresse pour travailler la gestion des émotions (dont le stress) avec le public avec lequel il travaille.

Une participante qui était à la technique observe qu'il y avait « très rapidement une bienveillance entre vous tous, dans une écoute » (« vous », ce sont les personnes au micro) ; il est relevé aussi que les codes de communication se sont installés intuitivement ; un participant relève « des sensations similaires à celles d'un studio ».

Pauline demande s'ils et elles ont une idée du temps de l'enregistrement, qui s'avère plus long que ce que les personnes au micro en ont perçu.

Et là, il y a un public

Je propose que le roulement entre les deux groupes tienne lieu de pause : cela permet à un petit groupe d'aller vapoter ou fumer sur la plateforme d'accès à l'escalier de secours ; nous ré-aménageons la salle avec deux rangées de chaises pour le public ; il faut que Pauline puisse y trouver une place lui permettant de circuler pour être en soutien au groupe qui va enregistrer.

La personne qui est en charge de la technique, qui est le participant le plus expérimenté du groupe, est très attentif à la qualité de ce que le groupe va pouvoir produire. Il prépare de petits papiers pour communiquer avec les personnes au micro, il va se lever à plusieurs reprises pour repositionner les micros de sorte qu'ils soient suffisamment proches de la bouche des personnes (ou indiquer à une personne qu'il faut faire attention à son port de tête), y compris pendant l'enregistrement. Pauline en profite pour conseiller d'éloigner les gobelets et d'éviter la présence de liquide à proximité du matériel.

La disposition est surprenante dans un premier temps car une personne cumule les rôles d'animatrice et d'intervieweuse face à deux invitées, ce qui laisse un micro « libre » alors que deux personnes du groupe sont assises en retrait du studio. On comprendra par la suite que le groupe a choisi d'interviewer successivement deux puis deux invité.es. Cela va donner lieu à un déplacement qui n'est pas facile à gérer durant l'enregistrement, car cela suppose une communication fine entre tou.tes (une participante se lève, ce qui est surprenant depuis ma place dans le public, jusqu'à ce que je comprenne qu'il y a un changement sur le plateau). Au moment de changement de plateau, c'est la personne en charge de la technique qui va rappeler le déroulé et préciser qu'il s'agit d'accueillir de nouveaux invités.

Le groupe a choisi de prendre comme thème de son émission la présentation d'une association représentée ce jour-là : l'APCIS. Pauline avait laissé cette possibilité en donnant la consigne sous forme de proposition.

Cet enregistrement sera différent du premier puisqu'il y a désormais un public (le groupe précédent). La préparation, qui a été un peu plus longue que pour le groupe précédent, est aussi très écrite.



14/11/2023. Pantin. Un enregistrement en public. @ Hélène Tanné. La fonction « effets artistiques » du logiciel de traitement de texte permet de modifier la photo de sorte qu'elle donne à voir l'agencement des corps et de l'espace, mais sans que les personnes soient identifiables.

Je note que l'animatrice/intervieweuse pose les questions qu'elle a préparées, même lorsque

les réponses ont déjà été données par les invité.es : il n'est pas facile d'interviewer dans la mesure où il s'agit d'écouter ce qui se dit et de suivre ce que l'on a préparé. La salariée de l'association qui présente ses missions a un discours clair et précis : c'est une présentation plus qu'un dialogue spontané.

Ecouter, mais aussi observer

Les impressions à chaud de ce groupe : « c'est limite pro » ; « c'est fou, c'est tout petit comme ça (et on peut) monter un truc assez rapidement, c'est incroyable » ou sur la facilité de « donner un côté pro à ce type d'exercice ». Le technicien souligne lui : « on sent qu'on est habitué à parler dans nos métiers ». Un participant dans le public (celui qui s'était retrouvé le seul homme derrière les micros) commente : « Nous, de l'extérieur, ça marchait très bien ». Le « nous », c'est le public. Celui-ci ne s'est pas manifesté pendant l'émission, à l'exception de quelques applaudissements à la fin de l'émission.

Nous repoussons un peu l'installation de manière à former un ovale pour la réécoute des enregistrements. Faire groupe n'est pas évident ; je vois qu'il y a au moins deux personnes qui sont sur leur téléphone.

Les réactions du groupe concernent surtout la dimension technique : on parle d'« un son hyper propre », du « retour de l'enceinte », des micros qui, parce que ce sont « des micros de scène (...) s'adaptent bien à la voix ».

Pauline revient sur un certain nombre de points clefs, à commencer par la répartition de la parole et la communication non-verbale. Elle souligne l'utilisation de petits papiers par le technicien lors du deuxième enregistrement pour se faire comprendre, passer une observation. Elle insiste sur le fait qu'il s'agit lors d'un enregistrement qui engage un petit

groupe de personnes (5 ou 6) d'écouter l'autre, mais aussi de l'observer. Elle revient sur le fait qu'il y a une mise en scène de l'émission, et qu'elle est structurante, ne serait-ce que parce qu'elle amène des règles de politesse.

Elle note l'importance des temps de préparation, quand bien même ils étaient là assez réduits, tout en nuancant : trop préparer peut aussi casser la spontanéité et l'impro peut aussi donner des choses intéressantes.

En revenant sur la durée, elle précise que dès lors qu'on n'est pas en direct, celle-ci n'a pas d'importance, mais que dès qu'on a un objectif de diffusion, plus c'est court, plus c'est préparé et mieux c'est.

A propos du temps de flottement au moment du changement de plateau lors du deuxième enregistrement, elle insiste sur le fait que les micros, qui sont reliés à la box par des câbles, impliquent d'organiser l'espace, même a minima.

Pauline souligne aussi qu'il y a eu, lors du deuxième enregistrement, un certain nombre de résurgences de « discussions du réel » (interventions du technicien, « est-ce que j'ai le droit de la tutoyer ? »), ce qui montre l'importance de se mettre d'accord sur les rôles de chacun.e et sur le déroulé de ce que l'on veut enregistrer.

Plusieurs personnes dans le groupe reviennent sur le rôle pivot de l'animateur.ice, qui fait notamment un travail de reformulation (par exemple, avec une question rhétorique : « Si j'ai bien compris... ») et de synthèse.

Des craintes s'expriment également sur la faisabilité de l'expérience : « avec les collégiens, une grosse préparation (...) pour que ce ne soit pas le brouhaha » ; « deux à trois séances avant de passer à l'enregistrement ». Un participant qui a déjà fait de la radio avec des jeunes précise qu'il propose de faire des jeux de rôles avant. Un autre indique qu'il travaille avec les jeunes sur la prise de parole en public, le récit de soi, au moyen d'exercices. La radio est ainsi appréhendée comme une finalité, au sens où l'objectif de l'activité serait la production d'un contenu diffusable ; personne n'évoque la possibilité d'utiliser la Radiobox simplement pour expérimenter le fait de parler dans un micro, d'enregistrer et de réécouter, ou même pour faire des exercices de prises de parole. Pauline indique que l'on peut, lors d'un projet sur plusieurs séances, commencer chacune par la réécoute de ce qui a été enregistré la fois précédente.

Sensation d'inconfort

Elle introduit ensuite les deux logiciels possibles pour l'enregistrement et le montage. C'est un moment de flottement dans l'animation car le groupe est trop nombreux pour que la démonstration sur l'écran de son ordinateur portable ait un intérêt. Je pense à utiliser

l'écran de la salle en lançant une visio qui permettrait à Pauline une présentation par partage d'écran mais, faute de l'avoir anticipé, je ne parviens pas à mettre en place le dispositif.

On revient sur le rôle de la personne qui est la technique, sur l'importance qu'elle ait un casque, pour s'assurer que tout va bien (notamment que le son ne sature pas, ce qui se voit sur Reaper lorsque l'onde est trop ample). Cela m'évoque un véritable rôle de veille du technicien, accentué aussi par la manière dont les rôles ont été incarnés dans l'atelier : grande attention au groupe, à son confort, à la qualité de ce qui va être enregistré, des compétences et une expertise techniques mises au service du groupe ; une attention à ce qui se joue entre les personnes au micro.

Quatre participant.es sont en demande de précision sur les possibilités d'acquiescer ou d'emprunter une Radiobox (le coût, les modalités de récupération).

A la fin de l'atelier, il me reste surtout une sensation d'inconfort dû au nombre de participant.es, à la difficulté de proposer une expérimentation de l'outil quand certain.es ont déjà une expérience et des compétences parfois même poussées en la matière, ce rapport clivant à la technique correspondant aussi à une division genrée des rôles et des places au sein du groupe. Les hommes participant prennent l'espace, qu'il s'agisse de la manipulation de l'outil, de la prise de parole, ou de la reformulation de la parole des autres. Ils ont tous de l'expérience dans la pratique de la radio. Je remarque cependant une diversité de positionnements : être dans le faire mais peu dans la prise de parole, être leader, soutenir et accompagner le groupe, parler pour le groupe, faire des propositions mais rester un peu en retrait. .

Mardi 05 décembre 2023, dans les locaux de la MMPCR à Pantin

Nouveau méli-mélo

C'est le troisième et dernier atelier outil que nous organisons pour un petit groupe de professionnel.les : un temps pour découvrir et s'initier à l'usage de la Radiobox. Je suis présente pour l'observation de l'atelier, et la prise de notes donc, ainsi que mon collègue Manuel qui va co-animer avec Pauline Josse, journaliste membre de l'association Making Waves.

Il y a de nouveau eu un méli-mélo dans les mails de confirmation d'inscription. Nous avons décalé l'horaire de l'atelier à 14h30 afin de permettre à Pauline d'arriver confortablement après une première intervention en collège sur le temps du déjeuner, et je sais donc que les personnes se présentant pour 13h45 n'ont pas reçu ou vu passer mes derniers mails. On accueille donc des personnes que je n'attendais pas et, à l'inverse, on ne voit pas arriver des personnes qui avaient pourtant confirmé leur présence, pour au final se retrouver avec sept participant.es, travaillant en CSAPA (Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie), dans un centre municipal de santé, avec des missions de médiation ou de conseil conjugal et familial, de chargée de projet égalité femmes hommes, d'éducateur.ices spécialisé.es.

Les intérêts de chacun.e

Nous nous installons dans la salle de réunion, autour de la grande table tout en longueur, du thé et du café à disposition préparés par mon collègue. Pauline nous rejoint peu avant 14h30 et nous commençons après les cinq minutes tampon, par une présentation de notre centre de ressources, de l'association Making Waves, des objectifs de l'atelier et de nos rôles respectifs lors de celui-ci. Je précise à ce moment-là que je partagerai mon observation avec le groupe, à qui j'enverrai un mail dans les jours suivants, et je dis aussi que nous souhaitons continuer le travail en 2024 en constituant un groupe pour expérimenter et échanger sur les usages de la Radiobox dans le cadre des pratiques d'intervention sociale.

Lors du tour de présentation, nous revenons justement sur les intérêts des un.es et des autres pour la Radiobox. Sont évoqués : la possibilité de passer de l'écrit à l'oral dans le cadre d'ateliers d'écriture ; l'usage de la radio comme média d'expression pour des jeunes en perte d'estime de soi ; la découverte de métiers autour de la radio ; l'usage de la Radiobox pour accompagner des événements comme le 8 mars ou des animations

extérieures ; ou pour faire une restitution sous forme d'émission d'un projet dans un collège autour d'une équipe féminine de foot et des représentations dont elle fait l'objet. Sur ce point il est question de « radiomaton » ou de savoir comment, dans un espace-temps réduit on peut organiser un photomaton. Cela semble évoquer des choses à Pauline. Je ne connais pas ces termes, ni ce qu'ils recouvrent. En reprenant mes notes pour écrire ce texte, j'apprends par une recherche sur Google que c'est aussi le nom des postes de radio au début du 20^{ème} siècle, et à travers divers articles de presse que c'est un mode d'animation utilisé lors de festival par exemple, comme un photomaton.

La matérialité de l'objet

Vient le moment de découvrir l'objet Radiobox lui-même. Pauline ouvre la valise à roulette qui lui a servi à la transporter. Le matériel, nous dit-elle, pèse entre 13 et 15 kg, et si Making Waves a conçu au départ des sacs à dos pour son transport, la réflexion est engagée pour faire évoluer ce contenant vers le format de la valise à roulettes. Mon collègue suggère que la valise soit posée sur la table, Pauline n'osait pas le faire car la valise a voyagé à travers la Seine-Saint-Denis, c'est l'automne, le temps est humide et des bouts de feuilles mortes collent aux roulettes. Une fois la valise posée ouverte sur la table, le groupe s'approche (i.elles sont alors six) et en sort les différents éléments, qui ont chacun leur housse. J'entends que sont identifiés et nommés : l'enceinte, « le gros du truc » que Pauline appelle la mixette, les micros. Les trépieds des micros sont montés, les micros installés. On découvre que tous les câbles ne peuvent être branchés, il y a donc des choses en double. Un câble avec une prise USB intrigue : à quoi peut-il servir ? A diffuser ? A enregistrer ? Il y a aussi un casque, ce qui appelle un commentaire sur sa fonction : « pour bien ... tch tch ... les trucs parasites », dit L., en mimant le geste de tourner des boutons. Pauline précise alors qu'il y a en effet une prise pour **un retour casque qui permet de s'entendre en temps réel et de régler le niveau d'entrée des micros en fonction du volume des voix**. La boîte est appelée « mixette » car elle est faite pour **mixer plusieurs prises de son venant des quatre micros**. On cherche le câble d'alimentation : c'est le moment de préciser que **la box fonctionne sur batterie, avec une autonomie de 3 à 4 heures**. Il y a une entrée différente : celle qui **permet d'ajouter de la musique ou d'autres sons** que ceux venant des micros. C'est l'occasion pour Pauline de montrer le bouton destiné au réglage de cette entrée et de préciser qu'il faut préparer avec précision ces ajouts (car on enregistre sur une seule piste). La découverte et l'installation de la box amènent ainsi à comprendre, questionner et préciser son fonctionnement. Un commentaire sur sa taille et ses modalités d'installation : c'est un

dispositif mobile certes, mais qui n'est pas adapté pour un micro-trottoir, à moins de stationner sur le trottoir. La matérialité de l'objet compte et son ergonomie joue un rôle pédagogique dans la compréhension du dispositif : entrées / sorties.

Ce premier temps a été très coopératif – on s'en fait la remarque, mon collègue et moi en regardant faire le groupe –, où chacun.e des sept participant.es a pris sa part (on a intégré la septième personne en cours d'installation, venue en voiture, retardée par la circulation et aussi la difficulté à se garer près de nos locaux).

Un coin studio radio



05/12/2023 – Pantin. Les sept participant.es sont debout, réuni.es autour du studio mobile. Pauline (le personnage marqué d'une croix). Mon collègue (en bas à gauche) est assis, un peu en retrait.

Le groupe est debout autour de l'installation, et autour de Pauline. A la question de savoir comment faire dans un environnement bruyant, Pauline répond que c'est néanmoins possible d'enregistrer car les micros ont été choisis pour leur faible sensibilité.

Puis Pauline propose de passer à l'étape suivante : le temps d'organisation de l'espace afin de créer un coin studio radio (on précise que les tables se plient et disposent de roulettes).

Quelqu'un.e pose la question : « est-ce qu'on isole ou est-ce qu'on ouvre ? », en précisant que, « normalement », un espace studio est isolé, et qu'il faut alors réduire l'espace. Mais il est décidé qu'avec la Radiobox, « on peut ouvrir » (je fais l'hypothèse que cela découle de l'information sur la sensibilité relative des micros et la possibilité d'enregistrer, même s'il y a du bruit derrière). A ce propos, au tout début de la séance, lorsqu'elle arrive, Pauline remarque à nouveau la présence du bruit du vent, comme un sifflement (bruit que je n'entends plus, par habitude et dont on avait discuté lors de l'atelier d'octobre, où un participant avait nommé « le fantôme »). Puis plusieurs propositions émergent du groupe, et de personnes différentes dans le groupe : il faut que les micros soient accessibles, qu'on puisse en faire le tour (je comprends que des personnes différentes puissent se relayer derrière les micros) ; il faut de la convivialité. Et aussi une idée qui me semble une idée directrice : « selon là où on va mettre les micros, on met la box ». Je pose la question de

savoir si un peu de lumière ne serait pas bienvenue, car il y a un rayon de soleil à ce moment-là. La suggestion plaît. Il faut alors défaire l'installation pour déplacer la box et l'ensemble des éléments plus près de la fenêtre.

Quelqu'un.e demande s'il doit y avoir **une personne à la technique et une animateur.ice** ou si cela peut être la même personne. Pauline conseille de **distinguer les deux rôles**, tout en précisant qu'il est possible de faire les deux. Pauline souligne l'importance de la communication non-verbale pendant les enregistrements : il faut pouvoir se voir. Quant à la place du public, on se dit qu'il peut être autour ou derrière la technique (une personne du groupe semble tenir à cette option).

Consignes



05/12/2023 – Pantin. Les micros sont placés sur deux tables réunies pour former un carré, avec la box. @ Hélène Tanné

Il est 15h30, les présentations et l'installation ont donc duré environ 45 minutes. Les consignes sont données pour la phase suivante : en petit groupe de 4 (mon collègue M. fera le 4^{ème} dans un des groupes), les participant.es sont invité.es à préparer en 30 minutes une émission sur un thème imposé, à savoir quels sont leurs projets autour de la radio et/ou leur rapport à la radio.

Pendant ce temps, Pauline m'explique comment utiliser le logiciel Reaper pour un enregistrement (j'ai eu l'occasion de le manipuler il y a quelques mois lors d'un stage de création radiophonique mais pour monter des sons déjà enregistrés, et mes souvenirs sont un peu vagues sur le fonctionnement de ce logiciel que je ne trouve pas très intuitif).

– dans **PROJET TAB**, choisir **INSERT NEW TRACK** et **SAVE PROJET AS** (ce qui permet la mise à jour du fichier lorsqu'on met l'enregistrement sur pause ... prudent donc)
 – puis dans **PREFERENCE**, aller dans **AUDIO** et sélectionner **DEVICE** et là, sélectionner **USB**
 – et enfin pour enregistrer, penser à enclencher les deux boutons rouges : et dans l'encart en haut à gauche et dans la barre latérale.
 – pour faire apparaître le **VUE METRE** (indicateur d'une éventuelle saturation) : **VIEW** puis sélectionner **MASTER TRACK**

Comment faire un enregistrement avec Reaper ? Petit mémo technique, 05/12/2023.

On passe aux enregistrements. Comme l'entrée téléphone ne fonctionne pas, il n'est pas possible d'utiliser une musique comme *jingle*. Une proposition est faite : « on peut chanter,

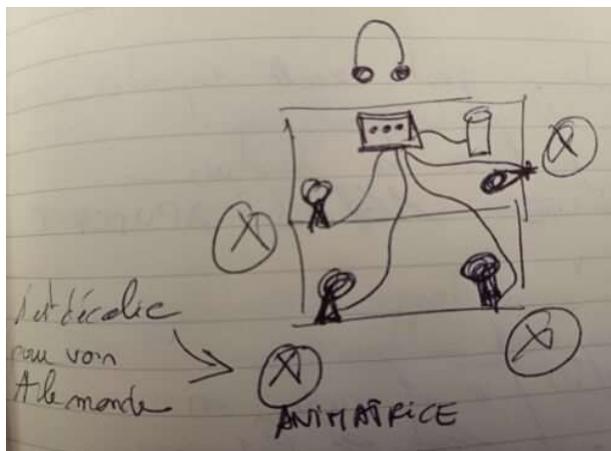
à la Beyoncé ». Finalement, on bricole un truc : le son du téléphone va sortir sur une enceinte et être repris par un des micros.

Pauline prévient : il faut faire attention aux bruits parasites, ce qui est aussi une manière d'inviter le groupe qui va constituer le public à faire silence. De ce côté de la salle, un participant reste debout, avant d'aller se placer de l'autre côté de l'espace studio. C'est lui qui avait souligné l'importance de placer le public de sorte que les micros ne prennent pas les bruits qu'il pourrait faire. Je comprends, lorsqu'il se déplace – manière de réaffirmer sa position ? – pourquoi il était resté debout.

« On se prend au jeu »

Je relève quelques *verbatim* à propos des usages de la radio envisagés. Une éducatrice de la prévention spécialisée parle de « donner la parole à ces jeunes qui n'ont pas forcément la parole dans les quartiers et qui ont énormément de choses à dire ». Elle envisage un projet sur le long terme avec un groupe qui se connaît déjà et se pose des questions d'ordre juridique sur les autorisations requises pour enregistrer et diffuser la parole de jeunes qui seraient mineur.es. La deuxième invitée, médiatrice santé, souhaite elle aller vers les habitant.es pour mieux comprendre ce qui fait obstacle à l'accès aux soins (expérience de refus de soins, situation administrative, blocage dans l'accès aux droits), et pour cela créer des espaces de parole (dans les centres sociaux par exemple). Pour la première émission, c'est mon collègue qui assure la technique : tests voix avant de débiter pour régler le volume de chaque micro. Il y a une animatrice et deux invitées. Pauline demande quel nom a été choisi pour l'émission. C'est « Voix 93 ».

On débriefe à chaud l'enregistrement réalisé par le premier groupe : « c'est impressionnant, ce n'est pas évident » ; « on se prend au jeu » ; « trop cool, trop sympa » ; « on oublie les micros » ; « ça m'a stressé, au début » (dit en parlant dans un micro, alors



que l'émission est terminée). Des techniques pour dépasser le stress ? Mettre le micro de côté, regarder l'animatrice et « faire comme si c'était une discussion entre toi et moi ».

05/12/2023 – Pantin. L'animatrice de l'émission s'est décalée un peu sur sa droite pour avoir la vision d'ensemble : les 3 invité.es et le technicien (mon collègue toujours).

La deuxième émission a un titre énoncé très clairement : « Micros déjantés ». Au moment des tests voix, on sent le stress : de petits rires, un « oh putain ... », dit vraiment tout bas. Je note, concernant l'intérêt à travailler avec la radio, qu'un éducateur spécialisé parle de la possibilité d'aborder des « sujets tabous » comme « les identités de genre », « la sexualité », la religion et la stigmatisation de l'islam. Et je pense : faire émerger une parole empêchée donc.

A chaud, juste après l'enregistrement, le groupe dit : « j'interviens en milieu scolaire devant des classes entières et là, j'étais vraiment stressée » ; « je me suis mis une espèce de pression » ; un autre parle de sa difficulté à l'oral, de sa dyslexie, plus marquée que d'habitude lorsqu'il était au micro. Pauline fait remarquer que l'émission était très écrite et qu'une préparation très écrite peut aussi ajouter du stress. On parle des moyens à se donner pour faciliter la lecture : avoir un texte tapuscrit en gros caractères (16 ou 18), des mots clefs. Elle dit aussi qu'il y a un équilibre à trouver entre spontanéité et anticipation. Plus il y a de préparation, moins il y aura de travail de montage nécessaire.

Apprendre à écrire comme on parle

Quelqu'un.e dit que ne pas avoir fixé de durée pour l'émission lui a manqué, comme s'il n'y avait pas de cadre. Pauline répond que, lorsqu'on ne diffuse pas en direct mais sous forme de podcast, le rapport au temps est moins important puisqu'il y a un travail de montage ensuite. Mais elle parle néanmoins du **conducteur**, qui est le **document de travail qui permet d'avoir « un langage commun », de donner des repères puisqu'il décrit le déroulé dans le temps.**

Pauline fait aussi une distinction entre deux types d'usage de la Radiobox : soit on souhaite se centrer sur ce qui se passe durant l'atelier (travailler notamment la prise de parole et l'écoute), soit on vise la production d'un résultat diffusable. Elle conseille, dans ce cas, des formats courts de 5 à 10 minutes (au bout de 5 minutes d'écoute, selon elle, on commence à perdre des gens, ce qui s'accroît encore lorsqu'on dépasse les 10 minutes).

Je demande ensuite au groupe à quelle place i.elles se verraient dans le cadre de l'animation d'un atelier avec la Radiobox : à la technique ? dans le rôle d'animateur.ice de l'émission ? extérieur.e au dispositif d'enregistrement ? Tou.tes se projettent dans le rôle de l'animateur.ice qui donne la parole (sa fonction de chef.fe d'orchestre, qui est la base de tout car impulse, rebondit, fait des transitions, a été soulignée dans le debrief à chaud de la première émission). Une éducatrice envisage cette participation à l'émission sur le mode de l'horizontalité, comme lorsqu'elle rappe avec les jeunes. Il est question aussi de

prendre cette place pour donner confiance aux jeunes qu'i.elles connaissent, afin qu'i.elles prennent la parole aux micros. Pauline rebondit en précisant que la simple présence des micros n'est pas miraculeuse et que c'est la personne qui est là pour poser des questions qui crée le cadre de la discussion, qu'elle doit pour cela d'abord créer un lien de confiance, surtout dans les quartiers populaires où les gens se sentent mal représentés dans les médias.

Pauline développe l'idée que l'on peut apprendre à écrire comme on parle, apprentissage qui se fait en essayant, en s'enregistrant lorsqu'on parle ; elle témoigne de son expérience personnelle. Elle note aussi que l'écrit, s'il sanctuarise le propos, « fait douter du fait que l'on sait de quoi on parle ».

« Être écouté.e, se réécouter, se lâcher »

On passe à la réécoute des enregistrements. Et pour cela on se déplace un peu pour former une sorte de cercle autour de l'installation du studio radio. Pour la première émission, il y a un *jingle* (faible car il a dû passer par le micro qui a pris le son de l'enceinte sur laquelle on a branché un téléphone) ; les trois personnes l'accompagnent en claquant des doigts. Il y a des rires car on se souvient du « bug » : l'animatrice, au début de l'émission se trompe de prénom en regardant l'invitée à qui elle veut donner la parole, et c'est alors la deuxième invitée qui dit « bonjour », répondant en fait à son prénom. Rires également au passage où l'animatrice présente mon collègue à la technique, mais en disant bien « qu'on ne l'entendra pas » (puisqu'il est à la technique).

Cela amène à poser la question du cadre de la réécoute de ce que l'on a enregistré dans un atelier : un moment de plaisir, de rires, de désacralisation de l'exercice aussi. Les deux émissions enregistrées là sont très différentes l'une de l'autre : l'une est très écrite, l'autre ressemble plus à une conversation.

Quelqu'un.e reprend en disant que la radio, qui peut être un espace de parole pour les jeunes, permet « d'être écouté.e, de se réécouter, de se lâcher ».

Il faut savoir conclure un atelier

Mon collègue Manuel intervient pour dire que, de même qu'il faut pouvoir conclure une émission (ce point a été abordé dans les échanges comme un moment clef, à anticiper lors de la préparation), il faut savoir conclure un atelier. Il est 17h30. Les participant.es échangent leurs coordonnées ; l'un.e demande s'il est possible de prendre en photo la feuille d'emargement où sont notés mails et numéros de téléphone. Le matériel est

démonté et rangé dans la valise, les tables remises en place. Je demande à qui a pris des photos si i.elles peuvent les partager, ce qui est fait dans la foulée. Je ne publierai pas ces photos sur le blog – pour le moment, en attendant d’obtenir les autorisations pour cela –, car dissimuler les visages n’auraient alors aucun sens : elles ont vraiment été prises pour saisir les expressions et les émotions des personnes (les rires notamment).

L'expériençaction « Radiobox et intervention sociale », rebaptisée « Balades radiophoniques »

Jeudi 29 février 2024, dans les locaux de la MMPCR à Pantin

On s'est inquiété pour rien

« Nous commençons aujourd'hui une deuxième phase de travail avec Making Waves et avec quelques-un.es des professionnel.les que nous avons rencontrés à l'automne dernier lors des ateliers découverte de la Radiobox. Huit personnes ont confirmé leur participation et nous sommes donc un peu étonnées et inquiètes, Sylvie et moi, alors que nous approchons de 9h30 et que nous ne voyons personne arriver. Je reçois un mail de Cynthia qui est coincée dans les embouteillages du côté de Saint-Denis, où ça circule toujours mal, et en plus aujourd'hui, il pleut. J'appelle même Marianne à la Fabrique de Santé qui me dit que Judson et Hadjer se sont donné rendez-vous à 9 heures devant la Mairie d'Aubervilliers et qu'il et elle sont en chemin. Et d'ailleurs, il et elle arrivent alors que je viens de raccrocher. On s'est inquiété pour rien (signe que nous sommes sûrement un peu stressées : on y tient à ce projet ...) : quasiment tout le monde est là et on s'installe autour de la table, ordi et cahiers sont sortis. On se sert en thé et café et on décide de commencer. J'explique que le véritable tour de présentation viendra plus tard, que l'on va d'abord faire quelque chose ensemble, à savoir installer la salle et la Radiobox, que celles qui savent vont pouvoir expliquer comment faire aux deux personnes que nous accueillons dans le groupe et qui n'ont pas participé à l'atelier découverte. Aïcha, je crois, propose que l'on fasse tout de même un tour des prénoms, pour faciliter les échanges.

En cercle resserré, avec ou sans histoire de clefs

Ça discute au sein du groupe car lors d'un atelier la Radiobox était installée sur une table à part, un peu éloignée du plateau où se trouvaient les micros, alors que les deux autres groupes avaient installé la Radiobox sur la même table que les micros, la personne en charge de la technique se trouvant donc intégrée dans le cercle. **Quelle place fait-on à la personne (ou aux personnes) qui se charge de régler le son des micros et qui peut écouter au casque ? Et donc très concrètement où est installée la box par rapport aux micros ? C'est une première question sur la répartition des rôles et l'aménagement de l'espace.**

Sylvie et moi comprenons aussi que notre installation de la semaine dernière ne pouvait pas fonctionner car nous avons relié l'enceinte à l'ordinateur portable en *bluetooth* alors qu'il faut la relier à la Radiobox avec un câble. Nous partageons cette expérience avec le groupe et Pauline souligne que c'est une confusion qui est faite assez fréquemment. C'est le moment pour proposer au groupe de constituer au fil des séances nos propres tutoriels, que ce soit en prenant des notes ou à travers des notes vocales.

Cynthia nous a rejoint alors que le groupe était occupé à l'installation et nous sommes au complet puisqu'il y a une absente malade. Nous proposons donc un petit jeu pour nous présenter, en utilisant comme support un jeu de clefs que l'on a en poche. Et ce au micro, en étant enregistré.e. Sylvie agite ses clefs pour faire du bruit et nous tou.tes l'imitons, ce qui fait comme un petit *jingle* improvisé. On va reproduire ce geste à la fin de chaque présentation, comme une ponctuation. Les présentations se succèdent après qu'Hadjer se soit lancée la première, avec ou sans histoire de clefs, les voix s'élèvent les unes après les autres au sein du cercle que nous formons : un trousseau de clefs d'emprunt quand l'original a disparu dans la cage de l'ascenseur, les petites anecdotes que nous racontent les porte-clefs qui sont parfois des cadeaux, évoquent des souvenirs, des attachements, expriment un peu de l'identité de chacun.e. Les attentes à l'égard de l'atelier émergent aussi au fil des présentations : l'importance de pouvoir diffuser des contenus radiophoniques ; l'enjeu de donner la parole aux jeunes gens, filles et garçons – Samira le répètera plusieurs fois au cours de l'atelier. A travers les personnes du groupe, ce sont aussi des territoires qui sont, d'une certaine manière, présents : Aulnay, Tremblay-en-France, Sevran, Aubervilliers et aussi une intercommunalité qui est le périmètre d'action de la MIJ (Mission intercommunale pour l'insertion des jeunes), située à Epinay (mais qui travaille sur Epinay, Saint-Ouen, Villetaneuse, et l'Île Saint-Denis). Au cours des présentations sont aussi évoqués des liens avec l'Algérie, le Mexique, le Brésil, Haïti.

Pauline, Sylvie et moi nous présentons de la même manière et je mesure que c'est quelque chose, émotionnellement, de prendre la parole à partir d'un objet personnel, lorsque je réalise que mon écoute, dans les minutes qui ont suivi, a été flottante, et que je ne me souviens plus des détails de la présentation des personnes qui ont parlé après moi.

C'est une question aussi : si la prise de parole au micro est une expérience émotionnellement forte, qui – comme c'est souligné durant les échanges – demande beaucoup de concentration, comment être en même temps à l'écoute des autres avec qui on partage l'espace de parole ?

Lors de la présentation, j'ai aussi précisé que j'allais, comme pour les ateliers découverte de la Radiobox, faire le récit des ateliers, et que les textes seraient accessibles en ligne, sur un blog, et que le groupe peut réagir à ce que j'écris en cas d'oubli de ma part ou de désaccord, parce que ce n'est pas parce que quelque chose est écrit que c'est

nécessairement une vérité. Samira dit avoir apprécié le fait qu'il y ait eu une sorte de restitution écrite en ligne des ateliers découverte et que cela lui a servi d'appui pour parler de la Radiobox dans sa structure. Je suis contente d'entendre que les écrits à partir de l'observation ont trouvé un usage dans la vie professionnelle d'une participante.

Nous discutons de ce premier passage au micro. La première remarque qui vient concerne la **difficulté à se lancer sans savoir combien de temps on doit parler**. C'est un point important : qui dit radio dit durée, qui dit durée dit organisation de cette durée, et donc peut-être préparation ? Il y a une réaction intéressante au petit rituel qui s'est mis en place au fil des présentations, où à la fin de chacune, nous agitions tou.tes nos clefs : Samira a trouvé cela stressant, et cela lui a évoqué le fonctionnement des groupes des Alcooliques Anonymes, des groupes de parole ; elle dit : « ça m'a figée ». Pauline demande s'il est intimidant de voir les autres nous écouter, car à sept autour de la table, nous sommes très proches. Hadjer dit que ça aide au contraire de voir les réactions sur les visages, les sourires lorsque l'on prend la parole. Cette proximité va durer tout l'atelier. Le matériel est installé sur deux tables accolées et nous sommes dix autour de ces tables, en cercle et au coude à coude, afin que chacun.e puisse se saisir d'un micro. C'est peut-être aussi ce cercle resserré qui a contribué à créer un collectif fort.

Il nous faut un cadre

Ensuite Sylvie propose au groupe une création collective, au micro, à partir de cartes représentant chacune une émotion ou un rapport aux émotions : il s'agit d'en tirer deux ou trois et de s'en inspirer pour, à tour de rôle, raconter un petit bout d'histoire. Cela évoque à certaines la pratique du cadavre exquis. Nous prenons ensuite le temps de réécouter, et de discuter de cette expérience, de prise de parole et de réécoute. L'une note qu'il est très bizarre de se réécouter ; une autre dit : « au milieu de toutes nos voix, il y avait la voix masculine, qui est très poétique ». On parle aussi de la différence entre parler au micro et entendre sa voix amplifiée dans l'enceinte et parler au micro en s'entendant dans un casque : deux expériences très différentes. L'une dit être plus à l'aise sans le casque. S'écouter parler au casque pour une autre amène à prendre davantage le temps, à faire davantage attention à la prononciation, à la clarté du propos. Pauline précise en effet que l'écoute au casque nous permet d'entendre ce que les auditeurs entendront en écoutant l'enregistrement, et donc amène à faire attention à ce que d'autres vont entendre (est-ce audible ?) – elle dit qu'il rend l'auditoire présent ; et que, de ce fait, le casque nous coupe aussi des personnes présentes avec nous durant l'enregistrement. Il est dit aussi que la prise de parole en impro demande beaucoup de réflexion et de concentration, ce

qui amène progressivement le groupe à parler de l'intérêt et de la nécessité de la préparation (« ça montre qu'il y a besoin de préparation »). Judson partage la manière dont il travaille pour construire ses émissions, où il décide par avance dans quel ordre et sur quelle durée il va organiser les choses. On chemine au fil de la discussion vers la distinction entre deux modes d'utilisation de la Radiobox. On peut avoir une pratique de la Radiobox comme « outil ludique », pour un groupe de parole, ou pour travailler la voix, l'articulation. On peut aussi envisager la radio comme un outil « pour aborder quelque chose de sérieux, dont les jeunes ont besoin de parler » (la sexualité, la religion, la politique). Et là, un « cadre » est nécessaire. Samira, qui est éducatrice spécialisée, poursuit : « Moi, dans mon métier, le cadre est très important (...) et encore plus pour un outil comme ça qui est précieux, qui mérite d'être mis en valeur ». Elle fait le parallèle avec une expérience qu'elle a menée avec des jeunes qu'elle a accompagnés pour rapper en studio en étant enregistrés, soit un cadre qui en faisait une expérience très différente d'un karaoké par exemple : « mine de rien, ils s'écoutaient, ils se respectaient ». **Une question émerge dans le groupe : quel type de cadre poser avec des jeunes pour faire de la radio et comment faire en sorte que les jeunes aient « la liberté de parler et pas juste une liberté de performance » ?** Cynthia intervient alors pour dire qu'il faut distinguer deux objectifs : entraîner les jeunes à la prise de parole et débattre d'un sujet. **Autre question qui me vient : si pour faire de la radio avec un groupe, il faut un cadre, alors c'est peut-être aussi un outil et une pratique sur lesquels on peut s'appuyer quand l'effet recherché est de définir et poser un cadre avec un groupe.**

Pauline intervient ensuite pour préciser que le montage est ce qui permet de retravailler des enregistrements où la parole était improvisée : parce qu'il permet de couper. Et le cadre, c'est aussi, même si on improvise au micro, la manière dont on distribue les rôles pour l'enregistrement : qui se charge de la technique ? est-ce que quelqu'un.e se charge de la modération ? A partir de ces deux premiers temps d'expérimentation, on a déjà une idée claire des différentes manières d'utiliser l'outil en fonction des objectifs que l'on se donne. Si l'objectif, c'est d'expérimenter la prise de parole au micro, il n'est pas nécessaire d'envisager une préparation ; si l'objectif c'est la diffusion de l'enregistrement, alors il faut une préparation. Pauline attire l'attention du groupe sur l'importance d'évaluer le temps disponible pour la fabrication du projet radio : on peut enregistrer en direct sans montage mais alors il faut prévoir un temps de préparation important ; on peut à l'inverse enregistrer sans ou avec très peu de préparation mais alors il faut prévoir du temps pour le travail de montage.

On s'apprête à faire une pause, Pauline annonce qu'on passera ensuite à une séance d'écoute. Nous proposons qu'elle ait lieu à chaque atelier et que le groupe puisse

proposer, une semaine avant chaque atelier, des contenus à partager. Ce sera peut-être l'occasion pour Judson de faire écouter ce qu'il produit. Le groupe l'a sollicité et a exprimé de la curiosité et de l'intérêt pour ses réalisations. Aïcha suggère alors que l'on crée un groupe WhatsApp pour permettre les échanges au sein du groupe, et elle commence à collecter les numéros de téléphones.

« Nous, on a envie de savoir la suite »

Pauline donne un fil directeur possible pour les écoutes : il y a parfois différentes couches de son, et parfois des sons qui s'enchaînent dans une même succession.

Le premier son proposé à l'écoute est un micro-trottoir. Aïcha a déjà fait une expérience de ce type en novembre 2023, avec le CCOMS qui est un centre ressource pour les CLSM (Contrats locaux santé mentale). Pour un micro-trottoir, ce qu'il faut préparer, ce sont les questions et des questions ouvertes, qui amènent les gens à parler. Utiliser la Radiobox pour un micro-trottoir implique de l'installer en extérieur, et d'aller à la rencontre des passant.es pour les inviter à s'approcher (on ne peut pas marcher avec une Radiobox, elle est beaucoup trop lourde).

Puis on écoute le début de la dernière émission enregistrée durant le Festival d'Avignon, *A la jeunesse les micros*. Générique, annonce des invité.es, musique, cela permet d'identifier différents éléments. Quelqu'une dit : « le son passe à travers », et Pauline reprend en disant que parler sur un générique ou une musique comme cela s'appelle un tapis. Elle précise que c'est une émission en direct et que, pour autant, il y a aussi des sons Prêts A Diffuser, P.A.D. Hadjer évoque une expérience qui a eu lieu à Aubervilliers durant la Semaine Bleue : des interviews de seniors à la Maison pour Tous Roser et une diffusion de reportage. Enregistrement de jeunes rappeurs en studio, micro-trottoir sur la santé mentale, interview de seniors, créations personnelles, il y a déjà dans le groupe plusieurs expériences de radio.

C'est le moment de revenir à la question de la diffusion. Hadjer dit : « Après, nous, on a envie de savoir la suite. Si on enregistre une émission, on a envie de savoir quelle possibilité de diffusion on aura plus tard. » **Et si on enregistre en direct, comment est-ce que peut se passer la diffusion ?** Pauline explique que la diffusion sur les ondes FM suppose d'avoir une antenne et surtout une autorisation pour obtenir une fréquence FM mais que l'on peut utiliser Facebook, ou Instagram ou Twitch et renvoie au guide d'utilisation de la Radiobox où c'est expliqué. On parle aussi des plateformes qui hébergent des contenus et dont l'usage n'est payant qu'au-delà d'un certain volume :

Ausha Transistor, Spotify ... Elles permettent de créer des playlists que l'on peut ensuite intégrer sur un site internet, dans un mail ou un message WhatsApp.

Lorsqu'Hadger évoque l'intérêt de faire de la radio pour faire connaître la Fabrique de Santé, Pauline attire l'attention sur le fait que des émissions diffusées en direct ou accessibles en ligne ne trouvent pas d'audience si on ne fait pas de communication sur cette diffusion, et que c'est un autre travail à prévoir si on a cet objectif.

Au sujet du matériel, Pauline apporte des éléments sur la mise en place d'une radiothèque : le projet est en cours de structuration à Making Waves car il faut prévoir : un stock de box, le recrutement d'une personne chargée du suivi, de l'accueil et de l'accompagnement du dispositif, les modalités de prêt (durée d'emprunt, fréquence, coût de l'adhésion ...). Il faudra aussi que l'on réfléchisse à la manière dont la MMPCR peut être ressource pour des projets qui commenceraient au sein du groupe avant que la radiothèque soit en état de fonctionner, ce qui est prévu pour septembre 2024.

La troisième écoute proposée est un extrait du documentaire *Outside Kaboul* de Caroline Gilet, qui, ne pouvant se rendre à Kaboul, a travaillé à partir de notes vocales que des femmes afghanes lui ont envoyées. C'est-à-dire qu'elle a utilisé la contrainte pour choisir la forme de son documentaire. Le groupe exprime que c'est une écoute émouvante, qu'il y a une ambiance, une atmosphère qui nous emmène dans l'histoire, que le montage de ces sons avec les notes vocales produit cet effet : « c'est tellement réel ». Cynthia souligne que ça permet d'envisager autre chose que l'émission de radio organisée sous forme de débat, avec un plateau et des invité.es, soit la radio pour raconter des histoires, à travers une narration. On parle aussi de la traduction, et de l'importance, pour les auditeur.ices, de comprendre ce qui est dit, sans que la parole soit effacée par la traduction, qui va intervenir en léger décalé donc. Je propose que l'on s'y essaye dans le groupe car les présentations ont donné à entendre que plusieurs parmi nous parlaient d'autres langues que le français, et que l'on n'était pas obligé de concevoir l'émission finale uniquement en français.

« C'est aujourd'hui que le groupe se constitue »

Nous terminons avec Sylvie en proposant une conclusion commune où on essaie de voir quelles sont les qualités du groupe qui se sont révélées durant l'atelier. Et les mots qui viennent sont : curiosité, écoute, échange, partage d'expériences, très riche, participation de tout le monde, du calme (comme une petite coupure, dans une bulle, un temps *off*), le temps d'échanger réellement, « on partage tous ensemble avec des parcours différents et on se rejoint », « c'est aujourd'hui que le groupe se constitue » (Cynthia, qui a annulé

une journée de congés pour pouvoir participer), « je ne vais parler que de ça ce soir, je découvre, je ne vais pas arrêter d'en parler » (Hadjer).

Pour le prochain atelier, nous (Pauline, Sylvie et moi) devons prévoir à quel moment le groupe peut faire des tests avec son propre matériel – ce test est important –, ordinateur portable ou téléphone, et donc prévenir s'il y a besoin de venir avec son ordi portable. Les informations passeront donc par WhatsApp. Mais il faut donner un nom à ce groupe WhatsApp. Quelqu'une propose « balades » en référence à l'émission de Judson, « Balades amoureuses », une autre complète : « Balades radiophoniques ». Ce sera « Balades radiophoniques ». Je commente en disant que c'est un nom très parlant, puisque nous allons cheminer ensemble.

Nous finissons presque à l'heure, Pauline file vers un autre atelier et nous rangeons ensemble la Radiobox dans son sac à dos et la salle qui retrouve son organisation de salle de réunion.

Jeudi 28 mars 2024, dans les locaux de la MMPCR à Pantin

Occupations de l'espace

J'arrive en même temps qu'Aïcha vers 9 heures et je lui propose de s'installer dans l'Espace Accueil Outils puisque c'est là que nous allons travailler, la salle du fond étant occupée ce matin-là par la réunion d'équipe de nos collègues « Ville de Paris ». Rania arrive peu de temps après et je les laisse en compagnie de Sylvie, qui échange avec Rania sur l'éducation à la vie relationnelle affective et sexuelle et les outils dont on dispose sur le thème, pendant que je prépare le thé et le café.

Je vois Aïcha nettoyer une table et je lui explique qu'en effet, c'est aussi l'espace où nous déjeunons, et dont chacun.e prend soin de manière assez inégale. C'est curieux comme les questions d'occupation d'espace sont révélatrices des usages, de l'organisation d'un lieu de vie. A partir de cette table dont l'état de propreté laisse à désirer, je lui explique comment fonctionne notre quotidien d'équipe. Il se trouve par ailleurs que je suis assez tendue car j'aurais préféré que nous soyons installés dans la salle du fond, dédiée aux réunions et aux formations, pour pouvoir aménager l'espace (les tables de l'Espace Accueil Outil ne sont pas sur roulettes, elles) et ne pas être sous le regard des personnes qui passent (cet espace se situe à l'entrée de nos locaux et il n'est pas séparé du couloir). C'est pour nous une question de partage de l'espace avec la partie parisienne de l'équipe, qui s'est étoffée ces derniers mois, occasionnant aussi des changements dans la répartition des postes de travail au sein des bureaux. Sujet sensible l'espace donc, dans tous les sens du terme.

Samira arrive à son tour, puis Hadjer et Judson. Luciana prévient Aïcha qu'elle aura du retard. Rania dit qu'elle devra partir vers midi pour pouvoir suivre une réunion en visio de 13 h à 14 h et je lui propose donc de suivre sa visio depuis nos locaux, pour pouvoir participer à l'atelier jusqu'à la fin. Je reçois de mon côté un message d'Alexandre qui m'informe de son arrivée pour 9h40. J'en profite pour expliquer que Pauline est malade et qu'il sera donc là l'unique intervenant de Making Waves, et que nous allons faire une émission de radio. Samira m'informe que sa collègue Nadia, qui était malade en février, est cette fois-ci en congés, et qu'il lui semble maintenant difficile qu'elle puisse intégrer l'expérience en cours de route.

Aller chercher la parole

Une fois qu'Alexandre nous a rejoint, Sylvie propose qu'on lui raconte collectivement le premier atelier et elle commence en disant que nous étions très stressées, ne voyant dans un premier temps personne arriver, puis que les participant.es sont arrivé.es les un.es après les autres. Et de passer la parole à Samira qui évoque la présentation de chacun.e à partir de son jeu de clefs. Puis la parole bifurque entre présentation et échange sur la météo du jour de chacun.e. Samira précise qu'elle est très fatiguée, et Alexandre rebondit en parlant du jeûne. Hadjer dit qu'elle, au contraire, se sent toujours très bien durant la période du jeûne car elle arrête de boire du café, et certes, elle se lève tôt, vers cinq heures, mais se sent très en forme. Aïcha remarque qu'il est intéressant de voir que chaque personne peut avoir des vécus et ressentis très différents dans une même situation.

Cette discussion, plus informelle que la présentation lors du premier atelier, s'inscrit aussi dans la continuité des discussions qui couraient avant que l'atelier ne commence. Aïcha parlait alors du choix qu'elle avait fait, durant un temps, d'arrêter de travailler pour être présente pour ses enfants, Samira disant que l'équilibre pour elle, était de travailler, mais en restant très présente pour ses enfants : les horaires flexibles en prévention spécialisée – s'ils sont par ailleurs très engageants – lui permettent cela. Nous apprenons aussi qu'Aïcha a été engagée dans les réseaux d'échanges réciproques de savoirs. Hadjer raconte qu'elle a enseigné le français en Algérie, puis a découvert, en s'investissant au sein de la Fabrique de Santé, que les questions de santé l'intéressent beaucoup, et envisage de travailler dans ce secteur. Elle va intégrer l'Académie populaire de santé, qui est un dispositif mis en place par le Conseil Départemental pour former des habitant.es qui seront ensuite des ambassadeur.ices relais sur le territoire en matière de promotion de la santé. Hadjer et Judson disent leur impatience avant ce deuxième atelier et leur intérêt, moins pour l'intervenant, que pour la boîte. Alexandre rebondit en parlant de la série documentaire réalisée par Claire Richard et diffusée en 2023, *La Santé autrement*¹¹⁹, dont le deuxième épisode est consacré à la santé communautaire¹²⁰.

Judson, pour ce tour de présentation, dit que c'est intéressant la voix, la tonalité. Il rappelle que son objectif est de donner la parole aux habitant.es du quartier où la Fabrique de Santé est implantée, avec une idée assez précise de ce qu'il veut faire : « j'ai déjà ça incarné dans ma tête ».

¹¹⁹ - <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-la-sante-autrement> (consulté le 29/03/2024)

¹²⁰ - <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lcd-la-serie-documentaire/les-centres-de-sante-communautaire-3164678> (consulté le 29/03/2024)

Rania revient sur l'atelier précédent pour dire que c'était très léger, l'énergie de la radio : aller chercher la parole, la délivrer, la faire écouter. Elle dit que c'est quelque chose qu'elle aime beaucoup et qui la motive professionnellement. Son projet de départ, avec la radio, est d'investir le fait de prendre plaisir à l'usage de l'outil, pour travailler les questions de prévention.

Organisations de vie

Cynthia arrive tout essouffée, elle vient vraiment de très loin. Et la discussion se prolonge. On évoque les différents contextes de travail des unes et des autres, leur complexité et la question du sens. Alexandre intervient pour dire qu'il y a la question du sens de ce que l'on fait et aussi du comment agir ? Samira réagit en soulignant que les moyens d'agir dépendent aussi beaucoup du partenariat, et qu'elle, en travaillant dans une association, a une certaine autonomie. Le mot fait écho pour Hadjer, qui parle de la liberté d'agir qu'on lui a donnée à la Fabrique de Santé, dans l'organisation du Café Santé et aussi d'ateliers de promotion de la santé avec les habitant.es, et dont elle se réjouit. Alexandre partage alors sa propre expérience : il a travaillé à Radio France, où il ressentait que son pouvoir d'agir était limité, et dont il est parti pour créer l'association Making Waves, soit une organisation qui lui permet de faire plus de choses. Et Cynthia témoigne alors des effets que peuvent avoir les changements dans l'organisation d'une institution, car elle vit actuellement une période de transition où elle sent que le nouveau fonctionnement s'accompagne aussi de plus de confiance de la part de la direction de la structure. La question de l'autonomie dans le travail est aussi celle des relations avec la hiérarchie. Alexandre intervient alors pour dire : ce qu'on fait là, c'est un comité de rédaction. Les questions émergent dans la discussion à partir des constats des un.es et des autres : quand est-ce que ce que l'on fait marche ? quand est-ce que l'on butte sur quelque chose ?

Luciana prend la parole pour évoquer les difficultés à s'organiser en tant que parents de jeunes enfants lorsqu'on vit à distance de sa famille, dans un autre pays, ou même une autre région. Lorsque son conjoint est en déplacement, elle doit jongler avec les horaires pour parvenir à s'occuper de ses enfants et à mener son activité professionnelle. Cela fait écho à la discussion du début de la matinée sur l'articulation des temps de vie et les stratégies mises en place par les femmes pour articuler leur rôle de mère et leur activité professionnelle.

Cela amène Rania à proposer de faire une émission sur des trucs plus persos que pros. Et Alexandre de lui répondre qu'on peut lier les deux questions : celle de l'articulation des

temps de vie et celle du sens, à travers la question de l'échelle à laquelle on agit. On peut agir à l'échelle de son cercle familial, on peut agir à l'échelle de son quartier, on peut agir dans le cadre de son travail.

Samira souligne alors que la notion d'adaptation est importante : elle a fait le choix de travailler en prévention spécialisée à temps plein, et de profiter de ses enfants et elle nous dit : « Moi, j'ai besoin de cette bascule-là ».

Rania réagit par une question : comment est-ce qu'on fait des choix quand on n'est pas bien ? Pour Alexandre, la question est celle des conditions de sécurité que l'on peut mettre en place pour les personnes. Et Luciana de préciser que les situations de migration, du Mexique vers la France, ou de la campagne vers la ville, sont des situations où on a moins de réseau, et moins de soutien, comme elle l'évoquait précédemment à propos de son organisation de vie.

Manières différentes de faire de la radio

Dans un autre registre, Aïcha partage une réflexion sur la facilité d'accès à la radio, qui est un outil qui peut servir aussi à organiser un massacre, comme ça a été le cas au Rwanda, avec Radio Mille Collines au moment du génocide des Tutsi.

Alexandre reprend en soulignant qu'il y a plein de manières différentes de faire de la radio, et que c'est ce qui intéresse l'association Making Waves. Et il cite deux exemples. Tout d'abord le projet *Parlons Sexe* (<https://mkwaves.org/portfolio/parlons-sexe/>), soit un podcast accessible via un QR code diffusé par voie d'affichage et par SMS, et qui montre que les questions de diffusion sont à prendre en compte pour les projets radio. Et ensuite une des premières expériences avec la Radiobox, qui a été installée durant un été à la Maison Cesaria Evora à la Courneuve, comme outil d'animation des goûters des enfants. La Radiobox devenait alors une boîte à goûter. L'expérience n'a pas donné lieu à une diffusion, ce qui montre que le micro peut être utilisé simplement pour organiser la discussion entre les gens, sans nécessairement qu'il y ait diffusion. Et Alexandre de préciser que Pauline et lui ont deux approches de la radio très différentes : elle est journaliste, lui est réalisateur. Sa méthode, que l'on est en train d'expérimenter, c'est de lancer la discussion et de faire émerger les questions qui tiennent à cœur aux personnes autour de la table.

Sylvie intervient à ce moment-là pour souligner que cette méthode qui consiste à partir des besoins du groupe pour trouver un dénominateur commun correspond totalement à la méthodologie des actions de prévention.

La proposition d'Alexandre

Maintenant qu'on a la matière pour l'émission, il faut la construire et Alexandre explique que c'est à ça que sert le conducteur. Il décrit les différents moments de l'émission. D'abord une présentation d'une à deux minutes qui indiquera où, quand, avec qui et sur quoi on fait l'émission. Il précise qu'il est important d'écrire cette présentation pour pouvoir la lire et qu'un texte doit, pour pouvoir être lu, être écrit avec des structures de phrases simples et courtes. Pour lancer l'émission puis la présentation, Alexandre va chercher un générique puis une musique qui sera un tapis, c'est-à-dire sur laquelle la présentation commencera. Il faut ensuite se répartir les sujets qui seront abordés. Alexandre fait une proposition : une suite de discussions à deux, chaque binôme préparant les questions à se poser mutuellement. Rania rebondit en disant qu'on peut en effet, sur un sujet commun, parler à partir d'expériences différentes. Il s'agit de chercher des résonances entre des expériences différentes. Alexandre parle alors des mesures d'impact réalisées par la Croix Rouge au Soudan, soit dans une zone de guerre, sur les différentes manières de faire passer un message, et qui ont montré que l'efficacité de la radio reposait sur le fait qu'elle constituait une expérience participative : des personnes qui ont eu une pratique de la radio, pour qui elle est devenue un outil familier, vont aussi prendre l'habitude de l'écouter, et elle sera alors un outil efficace pour passer des messages dans une situation d'urgence si celle-ci se présente.

Hadjer est volontaire pour être la directrice d'antenne c'est-à-dire faire l'introduction, présenter les sujets qui vont être traités, voire les lancer, interrompre les invité.es si nécessaire et à la fin, faire une synthèse en trois phrases et remercier. C'est comme ça qu'Alexandre définit le rôle.

Puis il faut décider qui parle de quoi, à partir de ce que le comité de rédaction a permis d'élaborer. Alexandre souligne que tout ce qui a été dit au cours de la conversation est destiné à être répété lors de l'émission, *comme si on le disait pour la première fois*. Luciana se positionne sur le sujet de la « bulle administrative énorme des appels à projet » et le pouvoir d'agir, ce qui a pour effet de relancer la discussion, et Samira de réagir : « Ça a commencé en fait ». Il y a donc un premier binôme constitué. Cynthia souhaite parler de la manière dont la discussion avec les jeunes sur leurs pratiques culturelles permet de leur faire prendre conscience de leurs compétences, de développer la connaissance de soi et de renforcer l'estime de soi. Dans ce cadre, des jeunes peuvent dire : « moi je fais de la batterie » ; « moi j'écris des romans mais je ne veux pas vous les faire lire ». Et elle, à partir de là, peut travailler dans une perspective de remobilisation. Cet axe intéresse Aïcha. On a un deuxième binôme.

Rania reprend son idée sur le fait de se sentir en sécurité : comment faire en sorte de ne pas mettre les personnes en insécurité tout en leur permettant de rêver ? Pour faire le lien avec le travail de proximité de Judson, Alexandre propose une reformulation : comment ne pas être hors sol, et donc à l'écoute des besoins des personnes ? comment rendre le cadre sécurisé pour être dans un rapport de proximité avec les personnes ?

Puis les trois binômes partent travailler chacun dans leur coin : deux dans la salle de réunion au fond du couloir, qui est maintenant libre, un qui reste dans l'Espace Accueil Outil. Hadjer se met à écrire sa présentation. Et Alexandre installe la Radiobox : micros sans leurs trépieds, enceinte, branchements divers. J'entends Cynthia et Aïcha échanger sur la santé mentale des jeunes : elle est dégradée depuis l'épidémie de Covid, les politiques publiques mettent l'accent sur cette question. Il semble que les échanges engagés pendant le comité de rédaction se prolongent.

Je passe voir les deux binômes qui travaillent dans la salle du fond : Samira et Luciana n'ont manifestement pas besoin de quoi que ce soit, toutes à leur préparation. J'échange avec Rania et Judson sur la forme de leur intervention au micro : pour que celle-ci soit confortable, et plutôt que de se questionner mutuellement, une possibilité est que ce soit Rania qui pose des questions, qu'elle formule à partir de son expérience, et que Judson y réponde.

Hadjer aussi circule entre les groupes pour finir de préparer sa présentation de l'émission.

« C'est pas un peu chelou ? »

L'heure tourne et il reste à peine une demi-heure pour enregistrer l'émission. Nous nous retrouvons autour de la grande table rectangulaire, peu adaptée à la situation d'émission. La Radiobox est installée en bout de table, les micros de part et d'autre. Hadjer reste à sa place, assise à la droite d'Alexandre qui assurera la technique, c'est-à-dire qu'il va ouvrir et fermer les micros et aussi gérer le générique et les tapis musicaux. Samira demande si on peut être debout pour l'émission car elle dit avoir du mal avec le statique, qui lui évoque le scolaire. Je note pour moi-même : c'est une bonne question ! Alexandre demande si ce n'est pas « un peu chelou ». Il suggère par ailleurs une progression dans le traitement des trois sujets : de l'échelle de l'individu à celle du cadre institutionnel.

Mais comment les trois binômes peuvent-ils être en conversation en étant assis côte à côte ? La solution qui est trouvée dans cette configuration spatiale contrainte est que les binômes s'installent dans un face-à-face de part et d'autre de la table : Aïcha en face de Cynthia, Judson en face de Rania et Luciana en face de Samira, qui a fini par s'asseoir.

Sylvie et moi, qui ne participons pas à l'émission nous installons à l'autre extrémité de la table.

Alexandre donne une indication : les micros sont faits pour être utilisés dans des ambiances bruyantes, il faut les tenir proches de sa bouche. Et il fait un test. Ce qui fait rire et réagir Samira qui lance : « Ah lala, la voix ! ».

Le premier sujet dure un petit peu à mon sens et je fais signe à Hadjer que l'heure tourne, afin qu'elle puisse réguler les échanges. Mais Alexandre qui est à côté d'elle, ne voit pas ce qui est en train d'être dit par signe et n'a pas le temps d'ouvrir son micro avant qu'elle ne prenne la parole pour remercier Aïcha et Cynthia et passer la parole à Judson et Rania. La communication non verbale n'a pas pleinement fonctionné : il faudra donc couper ce passage au montage.

La configuration spatiale et la poursuite de l'atelier au-delà de l'horaire de fin prévu rendent aussi l'expérience moins collective : lors du troisième sujet, certain.es commencent à jeter un œil sur leurs téléphones. Et puis, malgré l'attention portée par les collègues, nous sommes malgré tout dans un lieu de passage, et si les portes ne claquent pas, elles s'ouvrent et se ferment, et au plus mauvais moment : l'heure où nous commençons l'enregistrement est aussi celle où des collègues reviennent de réunions extérieures, descendent chercher quelque chose à manger pour le déjeuner, partent courir. Luciana l'exprime à la fin de l'atelier : « Moi, ça m'a un peu perturbée de voir les gens passer. » Nous nous organiserons différemment pour la séance d'avril.

Je ne prends quasiment pas de notes durant l'enregistrement, je remarque juste que chaque binôme, à sa manière, se saisit de la notion d'aller vers, qui fait fil rouge entre les trois discussions.

Sans conclusion

On termine avec dix bonnes minutes de retard, et on n'a pas le temps de débriefer l'atelier, ni de faire de conclusion collective comme lors de l'atelier précédent. On convient avec Alexandre qu'il nous envoie l'enregistrement brut ainsi qu'une version avec un petit peu de montage, qui pourront nous servir de matériau pour le prochain atelier.

A la fin de l'atelier, Rania et Cynthia me signalent qu'elles ne sont pas dans le groupe WhatsApp, je les y ajoute.

Jeudi 25 avril 2024, dans les locaux de la MMPCR à Pantin

Un programme copieux et une suite de retards

Je suis arrivée tôt le matin pour avoir le temps d'installer la salle et notamment donner à voir, sur l'écran de la salle de réunion, le *Padlet* qui permet de partager nos ressources : des liens vers des sons à écouter, les restitutions écrites des ateliers, des conseils envoyés par Pauline pour écrire pour la radio.

Nous avons préparé un programme copieux avec Pauline et Sylvie : une séance d'écoute qui commence dès le temps d'accueil et qui se prolonge jusqu'à ce que le groupe soit au complet (car il y a toujours des retardataires compte tenu des bouchons et autres aléas de transport sur nos territoires) ; un temps réflexif de réécoute d'extraits choisis par Pauline de l'émission réalisée lors de l'atelier précédent, pour discuter de la prise de parole au micro et de la manière dont on la prépare en écrivant quelque chose, des présentations, des transitions, ... ; puis un interlude où on installe ensemble la Radiobox pour aller vers un petit atelier d'écriture à partir des photos que j'ai demandé à chacun.e de prendre durant son trajet ce matin-là (message sur le WhatsApp la veille de l'atelier) ; et de là une séance d'enregistrement au micro ; puis pour finir un exercice de montage à partir des séquences de l'émission de mars, à savoir sélectionner un passage à reprendre pour l'émission finale, en binôme, chaque binôme travaillant sur une séquence (ou sur l'impro réalisée lors du premier atelier à partir des cartes « émotions »). Il ne faudra pas oublier que les enregistrements du jour sont aussi possiblement des PAD pour l'émission finale. J'ai, comme d'habitude, préparé du café et de l'eau chaude pour le thé. Sylvie est arrivée plus tard que d'habitude en raison des embouteillages entre Bobigny et Pantin (40 minutes quand même). Ça annonçait une suite de retards ... Puis des photos ont commencé à arriver sur le WhatsApp, nous indiquant que les participant.es étaient en chemin. Aïcha d'abord, qui nous a envoyé une note vocale et une photo du bouchon, pour nous dire qu'elle terminait le trajet à pied, puis Luciana depuis le tram, Samira et sa collègue Nadia en voiture, et on a vu que Luciana était toute proche, à travers les photos que nous recevions du canal de l'Ourcq. Cynthia, à son tour, a posté les photos qu'elle avait prises en partant de chez elle. Puis, après les embouteillages, Samira et Nadia ont dû trouver une place pour se garer, ce qui n'est pas facile dans le coin, et un horodateur en état de marche, dont elles nous ont aussi envoyé la photo.

En attendant que tout le monde finisse d'arriver, nous avons commencé une séance d'écoute. A ce propos, Aïcha nous fait remarquer qu'elle n'a pas eu le temps de lire depuis le dernier atelier mais qu'elle a écouté « de petites choses » et qu'elle a pris conscience

d'écouter autrement, de remarquer des choses qu'elle n'entendait pas auparavant, qu'elle pouvait depuis les ateliers radio repérer ce qui donnait « le ton ». La séance d'écoute n'est pas vraiment un temps collectif : il me semble que les deux propositions (une lecture d'un texte de Perec sur un souvenir d'enfance et un court podcast sur le bruit) ne trouvent pas vraiment d'écho. Il me semble aussi que la fatigue se fait sentir chez tout le monde.

Nous sommes toujours 10 : 7 participant.es, cette fois Nadia a pu être avec nous et Rania, elle, est absente, Pauline, Sylvie et moi. Le groupe demande si on a des nouvelles de Rania. Je réponds que je lui enverrai un message dans la journée.

Il faut aussi qu'on apprenne à faire un enregistrement

On commence l'atelier pour de bon vers 9h50, en repartant de l'expérience de l'émission enregistrée lors du dernier atelier et en commençant par un tour de table des ressentis, parce que nous n'avions pas eu le temps de le faire à la fin de l'atelier, et parce que Pauline n'était pas avec nous la fois dernière. Aïcha exprime le fait qu'elle s'est sentie plus à l'aise à parler dans un micro qu'elle tenait en main plutôt que dans un micro posé sur un pied. Hadjer constate qu'elle a eu du mal à s'accorder avec la musique, qu'elle n'était pas à l'aise avec le fait de parler en même temps que la musique (le fameux « tapis proposé par Alexandre), et qu'elle a parlé à toute vitesse. Pauline nous dit que cela s'appelle en gens de radio : « savonner ». Luciana revient sur le fait que le groupe avait beaucoup discuté avant l'émission, durant ce qu'on a appelé la « conférence de rédaction », et qu'il avait été frustrant de ne pas pouvoir tout reprendre. Aussi elle demande s'il n'est pas nécessaire de laisser une part d'improvisation. Pauline lui répond que l'écrit est justement une manière de gérer cette frustration : on fait des choix et on retient uniquement ce dont on va parler. Et elle précise qu'il y a différentes formes d'écritures : une forme totale où comme au théâtre, tout ce qui est dit est écrit, et des formes intermédiaires, avec des tirets, des mots clefs. Elle va partager avec le groupe un exemple : le script qu'elle avait écrit pour une matinale l'an passé.

On passe à un temps de réécoute d'extraits de l'émission réalisée en mars, lors du deuxième atelier. Pauline a d'abord sélectionné la présentation. Hadjer l'a manifestement réécoutée avec une grande attention car, avant même qu'on lance l'extrait, elle imite le « un un un » que manifestement elle n'apprécie pas d'avoir entendu au début de sa présentation. Ça nous amène à parler du stress et de la manière de le gérer quand on parle. Et Pauline revient sur le lancement pour préciser que donner des exemples concrets permet de montrer le lien entre nous et le sujet qui est abordé. La question de savoir à qui on s'adresse est aussi centrale : lorsqu'on n'a pas d'objectif de diffusion, lorsqu'on ne sait

pas à qui on s'adresse, ce n'est pas facile de faire une présentation. Je dis à Hadjer qu'il s'agit de faire avec le micro ce qu'elle fait lorsqu'elle anime le café santé à la Fabrique de Santé : elle se présente et présente le lieu au début et à chaque fois qu'une nouvelle personne arrive. Pauline rebondit : un.e présentateur.ices ou animateur.ice est celle ou celui qui intègre les gens à l'intérieur d'un espace de discussion.

Aïcha remarque que réécouter sa propre voix « surprend » franchement, que c'est « fort ». On discute alors de l'importance de toujours, à la radio, se situer, se présenter. Et Cynthia réagit en soulignant qu'on se connaît déjà dans le groupe, on a déjà discuté, on ne pense pas à se présenter : « on sait de quoi on parle, mais entre nous ». Je rebondis pour dire qu'il n'est pas facile d'avoir conscience d'un public, d'un auditoire qui n'est pas présent au moment où l'on parle.

Samira évoque le retour que lui ont fait ses enfants et son mari et parle de leurs avis critiques. Les enfants lui ont fait remarquer ses tics de langage qui ressortent dans l'enregistrement mais aussi, qu'en écoutant, « on sent que tu aimes ton métier ». Elle dit avoir eu l'impression de « penser à voix haute », de « chercher ses mots ». Pauline revient alors sur l'importance du choix des mots : comme à la radio, on n'a pas d'image pour nous soutenir, il faut chercher les mots les plus précis et les plus concrets possibles. Samira ajoute que son aîné lui a conseillé d'écrire ses textes et de les apprendre, comme lui peut le faire lorsqu'il apprend une poésie. Elle précise que ça fait bien longtemps qu'elle n'a pas appris de poésie. Donc l'écrit donne un cadre pour parler au micro.

On réécoute un extrait où Rania profite de ce qu'elle pose une question à Judson pour le présenter et situer son lieu de travail. C'est exactement cela que l'on a besoin d'entendre pour situer les personnes qui prennent la parole.

Ensuite on entend Hadjer faire une transition entre deux moments de l'émission : un élément essentiel pour guider les personnes qui écoutent.

Ce qui est perturbant lorsqu'on écoute : des références à des discussions qui ont eu lieu hors antenne, car on ne sait pas exactement de quoi il s'agit et Pauline précise aussi que ça créé un sentiment d'exclusion.

On va passer au deuxième moment de l'atelier et pour cela, il faut installer la Radiobox. Le groupe s'en charge en autonomie. Je rappelle que les tables peuvent rouler et donc être déplacées mais la Radiobox sera installée en bout de table, sans aménagement particulier d'un espace studio. La question se pose en revanche d'installer les micros sur un pied ou non. Judson dit que c'est préférable. Je suggère d'en laisser un qui puisse être sans pied.

Arrive le moment de connecter la Radiobox à un outil qui permette d'enregistrer. Nous essayons avec l'ordinateur de Luciana mais son système audio ne parvient pas à

reconnaître la Box. On envisage d'utiliser un téléphone portable. Hadjer a téléchargé Audacity sur son téléphone, elle a fait des enregistrements mais c'est au moment du montage que les choses sont devenues trop compliquées.

A noter : il y a un câble qui a vocation à l'amplification et un câble qui permet l'enregistrement ; ce sont deux sorties et il faut faire attention à ne pas créer une boucle ... et un énorme effet Larsen.

On utilisera finalement l'ordinateur de Judson, c'est un Mac et il n'y a pas de problème de reconnaissance de la Radiobox.

Je fais alors une proposition au groupe : comme la connexion de la Radiobox à un équipement qui enregistre n'est pas toujours simple et qu'il faut aussi qu'on apprenne à faire un enregistrement, on peut prévoir dans les mois qui viennent un atelier à la MMPCR pour travailler là-dessus et fabriquer des tutoriels avec des photos et en audio qui nous seront utiles pour nous-mêmes et pour les transmettre aussi, notamment à nos « publics ».

« En chemin »

Pour ce deuxième temps d'atelier on propose au groupe de choisir l'une des photos que chacun.e a prises ce matin et d'écrire à partir de là un texte, pour la décrire à des personnes qui ne la verraient pas. J'ai recueilli toutes les photos sur le WhatsApp et les ai transférées sur le Padlet pour pouvoir les afficher sur le grand écran de la salle. Un atelier d'écriture de 30 minutes donc, pour un passage au micro de 30 s à 1 minute. Pauline précise qu'en volume d'écriture, cela correspond à une page de carnet si on écrit à la main et à une demi-page si on écrit avec un ordinateur.

Judson est à la technique pour gérer l'enregistrement, Pauline au casque pour l'accompagner. C'est Aïcha qui commence et qui nous fait remarquer qu'elle n'a « jamais fait ça : commencer la première ». Elle fait préalablement à l'enregistrement un test pour voir comment sa voix module, en épelant son prénom. Ça va être repris par les autres ensuite, comme un code commun, comme un jeu aussi. Il faut choisir entre tenir le micro à la main ou installer le micro sur un pied. Pauline donne un conseil : tenir la feuille devant soi car baisser les yeux pour lire ce qu'on a écrit, ça veut dire baisser la tête, et comprimer un peu la gorge et la poitrine, qui ont besoin d'être plus libres si l'on veut respirer facilement et parler aisément. Aïcha nous dit qu'elle n'a pas lu tout ce qu'elle avait écrit. Nadia elle, n'a pas du tout lu ce qu'elle avait écrit, elle a parlé en regardant la photo : c'est cette photo qui lui servait de cadre. Cynthia a trouvé de la spontanéité : on l'entend rire.

Toutes les prises de parole ont en commun une certaine application pour épeler « M.M.P.C.R » et j'ai entendu des échanges durant la préparation pour arriver à maîtriser cet acronyme étrange ... ça donne une sorte de scansion commune.

Chaque passage au micro est différent et très personnel. Les petits conseils de Pauline sur l'écriture se retrouvent : les prises de parole s'ancrent dans le concret, nous racontent une histoire, avec une atmosphère particulière, et arrivent aussi à développer sur l'expérience des transports en commun, les relations entre les gens dans le tram ou à la sortie du RER, le calme et la verdure en Picardie qui contrastent avec la densité, le bruit, l'espace urbain francilien, les relations de travail, ... beaucoup de choses sont dites à partir de ces simples descriptions d'un moment de la vie quotidienne. Depuis le premier atelier, il y a une nette évolution dans la manière de prendre la parole au micro, qu'il et elles semblent s'être vraiment approprié.

Je fais remarquer à la fin de ce temps – en précisant que cela correspond à notre travail à la MMPCR – que c'est une activité qui est facile à mettre en œuvre avec les « publics », jeunes ou adultes : prendre une photo, écrire/ préparer un texte à partir de là, prendre le micro pour s'enregistrer.

Ouvrir Reaper

Il ne reste que vingt minutes pour l'initiation au montage. Trois binômes se constituent : Nadia et Samira, qui sont collègues, Judson et Hadjer qui interviennent tou.tes deux à la Fabrique de Santé, Aïcha et Luciana, qui sont également collègues à la Direction de la Santé de la Ville de Tremblay, et Cynthia va travailler seule. La clef USB de Pauline circule avec les extraits à partir desquels travailler : l'enregistrement de l'impro de l'atelier 1 à partir des cartes figurant des émotions, et les trois dialogues qui ont constitué les séquences de l'émission enregistrée la dernière fois. Ça permet au moins à tout le monde d'ouvrir Reaper, de voir à quoi le logiciel ressemble, de voir que l'enregistrement apparaît visuellement comme une onde qu'il s'agit de découper, en sélectionnant ce que l'on veut enlever. Pauline donne donc le principe du montage : on procède par soustraction, et les raccourcis clavier permettent de sélectionner puis de supprimer. Avec Cynthia, nous découvrons qu'on ne peut pas écouter et sélectionner en même temps. Il faut être sur pause pour faire des sélections et des suppressions. C'est le genre de choses qu'il faudra mettre dans le tutoriel. Donc le groupe va partir avec des devoirs à faire : au moins réécouter les extraits de l'émission et décider d'un passage à garder pour l'émission finale, et essayer d'isoler ce PAD. Ce devrait être possible, compte tenu de la constitution des

binômes. Sylvie craint que les enregistrements du jour soient oubliés. Il faudra rappeler que c'est aussi de la matière sur le WhatsApp.

Besoin de plus de temps

On parvient à finir à peu près à l'heure. C'est Judson qui se charge de ranger la Radiobox dans son sac. Hadjer et Aïcha discutent de leur prochaine rencontre, apparemment avant le prochain atelier. Hadjer me dira ensuite qu'elles participent toutes les deux à l'Académie Populaire de la Santé, qui est un dispositif de formation des habitant.es du Conseil départemental dont Hadjer nous avait déjà parlé. Judson me dit que Marianne, la directrice de la Ville d'Aubervilliers a réussi à faire valider l'acquisition d'une Radiobox. Il me demande comment ça peut se passer à partir de là. Je lui réponds qu'il faut prendre contact avec Making Waves et vérifie auprès de Pauline qu'il s'agit bien de contacter Marion. Je propose donc d'envoyer un mail à Judson avec ce contact et il me demande de mettre Marianne en copie.

Samira nous a prévenu qu'elle devait solder ses congés en mai (cette année, fin de la tolérance qui lui permettait jusque-là d'étaler la prise de congés restants) et qu'elle n'est pas sûre d'être présente pour l'atelier final, le 16 mai. Elle nous dit aussi que si elle ne part pas, elle viendra, même sur ses congés. Ce à quoi nous répondons que c'est un choix personnel, que c'est elle qui voit. Raison de plus pour prévoir d'autres temps d'échange et d'accompagnement dans le prolongement de ce cycle d'ateliers, ce que j'ai déjà énoncé à deux reprises ce matin-là : avec Aïcha qui a en tête des envies de micro-trottoir sur la santé mentale et de mise en place d'une radio durant la Semaine de la Santé Mentale, et en cours d'atelier pour proposer et la création de tutoriels, ensemble, et un véritable temps pour s'initier au montage.

Jeudi 16 mai 2024, dans les locaux de Making Waves à Noisy-le-Sec

« Là, il faut y aller »

Comme c'est devenu l'habitude, j'envoie la veille de l'atelier un message sur le WhatsApp pour confirmer le rendez-vous, les horaires. Cela permet de rappeler l'adresse, qui s'est perdue dans le flux des messages. Samira réagit en confirmant que, comme elle nous l'avait annoncé, elle est en congés et ne sera pas avec nous. Aïcha demande s'il est possible de reporter la séance car elle doit, avec Luciana, finir en urgence la préparation d'une exposition en lien avec les Jeux Olympiques qui ont lieu sur le territoire cet été. J'en discute avec Sylvie et nous décidons de ne pas reporter, d'autant que Pauline n'est pas encore rentrée de vacances et que nous ne pouvons pas nous concerter. Nous nous mettons d'accord sur le fait que l'on s'adaptera en fonction des présences lors de l'atelier. Il y a mille chose à voir ensemble, en particulier concernant la technique et le montage. S'il y a trop de personnes absentes, on peut décider de ne pas enregistrer et de programmer un atelier supplémentaire pour cela. J'envoie donc un message en début d'après-midi : « Bonjour, je pense qu'il est important de maintenir le rv prévu demain. Comme nous l'avons dit la dernière fois, il y aura de toute façon une suite à ces ateliers, qu'on peut mettre en place très rapidement. Belle fin de journée et à demain ! ». Aïcha répond dans l'heure : « Très bien, nous serons présentes demain à l'atelier. Bonne journée. A demain. » Et elle précise lorsqu'on en reparle le jeudi matin : « quand on a reçu le message d'Hélène, on s'est dit : « Là, il faut y aller » ». C'est aussi un moment où, avant que l'atelier ne commence, on peut parler de la charge de travail et de l'impératif de faire une pause en mai, en profitant des jours fériés, ce qui a une incidence sur l'organisation de l'atelier et de ses suites : il faut du temps pour les réécoutes et du temps pour pratiquer le montage.

Peu après neuf heures, Pauline a envoyé sur le WhatsApp des photos de l'entrée de l'immeuble où se trouve les locaux de Making Waves à Noisy-le-Sec.



Envoyées peu avant l'heure du rendez-vous sur WhatsApp.Noisy-le-Sec.16/05/2024.
@ Pauline Josse

Arriver

Je ne suis pas en avance pour cette fois, encore dans le RER. J'arrive vers 9h30. En même temps qu'une femme que je ne connais pas et qui s'étonne un peu de la familiarité avec laquelle je m'apprête à rejoindre le groupe dans la salle de travail : elle ne semble pas au courant de l'organisation d'un atelier ce matin-là, et me suggère plutôt de m'installer pendant qu'elle irait informer Pauline de mon arrivée. Luciana est déjà arrivée, ainsi que Sylvie, Pauline a fait du café, installé la bouilloire, une carafe d'eau, des verres, des mugs et apporté des chouquettes. Un paperboard est en place. Aïcha arrive peu de temps après, et ensuite Marianne, que j'avais en effet invitée à venir assister à cet atelier final – mais ce que j'avais complètement oubliée –. Je la resitue un peu pour le groupe : elle travaille à la Fabrique de Santé avec Judson et Hadjer – je n'insiste pas sur le fait qu'elle a le statut de directrice –, et elle a participé à un atelier outil en novembre mais où elle n'a pas rencontré les personnes déjà là. Judson a des difficultés à arriver jusqu'à nous et c'est Marianne qu'il appelle pour qu'elle le guide. Hadjer arrive à 10H00, comme elle l'avait annoncé à Marianne, et comme elle nous en avait prévenu la veille car elle devait d'abord déposer ses enfants à l'école. Et très peu de temps après, à la course, compte tenu de son long trajet en voiture depuis la Picardie, Cynthia nous rejoint.

La technique, pour le moment, c'est un peu compliqué

On commence par un tour de table informel sur ce que les un.es et les autres ont eu le temps de faire depuis l'atelier d'avril. C'est là que l'on échange sur le fait que la période étant chargée, beaucoup d'entre nous ont fait une pause. Aïcha et Luciana ont un peu travaillé sur le montage avec le logiciel Reaper, qui n'est pas si simple de prime abord. On s'accorde sur le fait que c'est une pratique, et que l'on oublie vite si l'on ne pratique pas ; l'enjeu, précise Pauline, c'est d'acquérir les premiers gestes pour ne pas être bloqué.e car, pour le reste, on peut ensuite l'utiliser un peu à sa manière, sans suivre la voie orthodoxe. Hadjer en profite pour dire que la technique, pour le moment, c'est un peu compliqué pour elle et qu'elle compte sur Judson, qui a une expérience de radio. Luciana pose deux questions précises : est-ce qu'il est possible sur Reaper de faire un « Ctrl Z » c'est-à-dire d'annuler ce que l'on vient de faire et comment peut-on glisser sur la bande ? Sylvie rebondit en soulignant qu'elles ont là des questions très pratico-pratiques et précises et que c'est le fruit de l'expérience : parce qu'elles ont essayé et se sont engagées dans la pratique, des questions arrivent dont elles retiendront les réponses.

C'est le moment de donner des perspectives concrètes sur les suites qu'on a commencé à évoquer en avril : je propose qu'on organise en juillet – où tout le monde semble pouvoir être là – un temps de travail à la MMPCR sur le montage où l'on mette en pratique ensemble la sélection d'un extrait d'enregistrement, qu'on aille aussi loin que possible en autonomie, qu'on liste nos questions (on s'entraîne, on s'entraide et on fait le point) et qu'on prévoie ensuite, avec une personne de Making Waves, un temps sur la technique qui puisse répondre aux besoins qu'on aura identifiés, soit deux ateliers donc.

Luciana revient sur le fait qu'il n'est pas facile de faire ensemble. Elle raconte que lorsqu'elle travaille avec Aïcha, elles ont des approches et des réflexes différents : elle va chercher des infos sur U Tube et Aïcha se rapporte à la documentation partagée par Pauline sur le *paddlet*. Pauline reprend en disant que le montage est en effet plutôt un exercice solitaire et lorsqu'il est fait à deux, cela prend plus de temps aussi parce qu'il faut débattre de ce que l'on garde et de ce qu'on laisse.

Temps d'analyse collective

La position des unes et des autres autour de la table est marquante car les participant.es sont d'abord tous-tes du même côté, comme si nous formions un carré d'accompagnant.es et un carré de participant.es.

On commence la conférence de rédaction et Pauline s'installe au *paperboard* pour reprendre le fil de ce qu'elle a envoyé sur le WhatsApp après le dernier atelier : le conducteur sur lequel on indique « qui ? », « quoi ? », « comment ? » et combien de « temps ». Et elle fait une proposition de thème en précisant que ce n'est qu'une proposition et que c'est ce qui lui semble se dégager des échanges du groupe : comment la radio peut-elle avoir du sens dans les pratiques des participant.es ?

Hadjer reprend en disant qu'en lisant le texte de restitution, il lui semble qu'il y a deux choses : l'expérience de la Radiobox, qu'est-ce qu'on en tire ? quels apprentissages ? Et ce qu'on va en faire. Aïcha complète en disant que ce que l'on va en faire, les perspectives, se sont esquissées pour elle au fil des ateliers. Cynthia prolonge cette idée en parlant de parcours, de cheminement, depuis la découverte de l'outil, en passant par des apprentissages d'ordre technique, et jusqu'à l'atelier du jour. La pensée s'élabore ainsi collectivement, au fil de l'échange.

Pauline propose donc de suivre un fil conducteur chronologique, avec trois temps pour l'émission : les attentes avec lesquelles les participant.es sont arrivé.es et leurs vécus de découverte de la Radiobox, l'expérience des ateliers et les perspectives. Et Hadjer insiste : « et nos attentes à la fin ». J'interviens pour rappeler qu'il y a tout le stock

d'enregistrements réalisés pour étoffer ce conducteur. Et Judson intervient pour demander si l'on va pouvoir parler de leurs ressentis aujourd'hui et de ce qu'il y a à améliorer.

A ce moment, Aïcha partage un constat : il y a finalement eu peu de temps consacré à la technique, il faudrait plus d'ateliers sur la technique. Le mot n'est pas encore prononcé mais c'est bien aussi une évaluation de la formation expérimentation qui est en train de se faire. Et c'est Hadjer qui introduit les termes, en parlant d'« auto-évaluation », ce qui fait réagir le groupe, et Aïcha en particulier : elle souligne qu'une fois qu'on a parlé au micro (et que l'on s'est ré-écouté.e si la séquence était enregistrée), on voit comment s'améliorer.

Hadjer précise à ce moment-là que c'est selon elle parce qu'on ne s'est pas beaucoup intéressé.e à la technique qu'on s'est senti.e plus libre et qu'on a pu enregistrer beaucoup. Question d'Aïcha, qui m'amène à revenir sur la méthode : « les ateliers en plus, c'était prévu ? ». En effet, on a manqué de temps donc on s'adapte. Pauline et moi répondons aussi que ce qui était prévu, c'était de ne pas commencer par la technique. Luciana intervient pour dire que c'est lorsque l'on a des perspectives et que l'on se projette que l'on s'intéresse à la technique. C'est un véritable temps d'analyse collective de l'expérimentation. Cela m'amène à dire que le cycle d'ateliers est une expérimentation, que Pauline, Sylvie et moi construisons avec le groupe, que c'est une première fois, et pour la MMPCR avec la radio, et pour Making Waves et Pauline avec des intervenant.es, professionnel.les ou bénévoles.

« Qui ? », « Quoi ? », « Comment ? » et « Combien de temps ? »

On en revient plus précisément à la construction du conducteur. Cynthia intervient sur la question des formats : le débat, oui, en soi est intéressant, mais on est tou.tes d'accord, donc peut-être plutôt comme le proposait Judson un petit texte sur les sentiments, pour dire comment on se sent.

Hadjer prend la parole pour proposer un cadre en trois temps : les besoins avant les ateliers, puis l'expérience puis les projections. Elle propose de faire trois binômes pour travailler sur ces trois axes. Et elle insiste sur l'importance de faire que toutes les personnes participent, du début à la fin. Ce qui fait consensus et pose aussi une question : on entend plein de voix, l'animation est d'autant plus importante, pour introduire chacun.e, dire qui parle de quoi. Il faut donc décider qui sera l'animateur.ice et sera le fil rouge. Judson se propose pour le rôle.

On envisage maintenant le détail des contenus, « bloc » par « bloc ». Hadjer propose d'écrire un texte sur ses motivations, sur la voix et la possibilité de communiquer. Ce serait donc une chronique.

Luciana revient sur les enregistrements précédents et dit que ce qu'elle a aimé le moins c'est d'improviser collectivement un récit à partir des cartes représentant des émotions, et que ce qu'elle a aimé le plus, c'est l'enregistrement du dernier atelier, où à partir d'une photo prise le matin même durant le trajet, chacun.e a écrit un texte et l'a partagé, ainsi que la discussion lors du deuxième atelier, qu'elle a trouvée très riche parce que plein de choses ont été évoquées. Et Hadjer de commenter : on aurait dû l'enregistrer. On part donc sur l'idée d'un format « coups de cœur, coups de gueule », pour le bloc 2, soit un tour de table où chacun.e choisit de partager un moment significatif de l'expérience.

Et Hadjer, pour ce « bloc » sur l'expérience vécue lors des ateliers, reparle de faire « notre » auto-évaluation. Aïcha avec le sourire la reprend : « Dis plutôt " je " ». Et elle revient elle à une proposition pour le bloc un, à savoir sa découverte de la Radiobox. Elle n'avait pas pu assister à un atelier outil et l'a donc découverte en février. Elle dit que pour elle, c'était un : « Whaou ! ». Elle ne pensait pas qu'elle puisse être contenue dans le sac à dos qu'elle voyait posé au milieu de la table, dont elle pensait qu'il appartenait à quelqu'un, qui l'avait laissé là, un sac à dos de randonnée. Il y aura donc une chronique, avec un titre : « Whaou, le sac à dos ! ».

Cynthia prend le temps de répondre à Luciana : elle a bien aimé raconter une histoire en improvisant collectivement. Le fait de préparer la déstabilise plus que de faire les choses spontanément. Lorsqu'il s'est agi de partager une description à partir d'une photo, elle était stressée à l'idée de ne pas verbaliser tout ce qu'elle avait écrit. Mais elle reconnaît qu'il faut aussi écrire et préparer pour maîtriser la durée des prises de parole.

Pauline revient sur l'utilisation des sons « prêts à diffuser » : il faut se demander pourquoi on les intègre. Est-ce qu'il s'agit d'illustrer ce qui a été dit ? Est-ce que c'est un point de départ à partir duquel on débat par exemple ?

On passe au bloc « perspectives ». Luciana suggère des interviews mutuelles. Cynthia propose un jeu à l'antenne : elle peut préparer des petits papiers, avec des mots autour de la radio et des ateliers que l'on a vécus, tirer au sort un papier et proposer à chacun.e à tour de rôle de réagir.

Sur les perspectives en matière de radio, Luciana dit : moi ça me donne plus envie de le faire pour moi que pour le boulot.

Et Cynthia de renchérir en disant : lors du premier atelier, vous m'avez dit que j'avais une belle voix, on me l'a encore dit depuis, alors je me dis qu'il faut que j'en fasse quelque chose.

Aïcha l'encourage en disant : « on a besoin de médias libres ! ».

Hadjer n'a pas changé de position : pour elle, ce n'est pas pour un projet personnel, c'est comme outil de communication que la radio l'intéresse, pour faire passer des messages sur la santé et sur ce qui se passe à la Fabrique de Santé ; elle ajoute aussi que ça peut être génial pour un projet sur la santé mentale des femmes, leur permettre de sortir de l'isolement ...

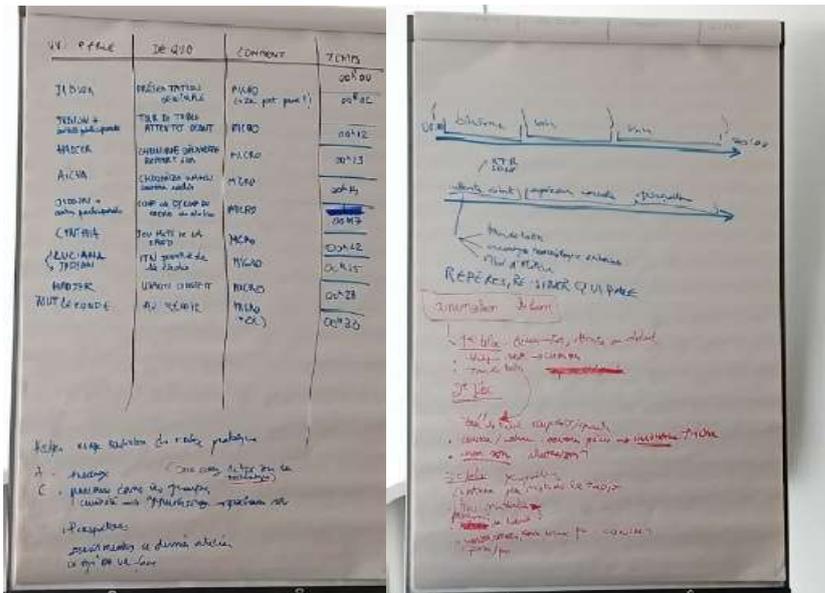
Sylvie intervient pour proposer à Aïcha de faire une chronique sur sa découverte de la Radiobox qui est super intéressante car c'est l'occasion de décrire l'objet.

On revient sur la question des projections personnelles ou professionnelles et Luciana souligne qu'il faut avoir un intérêt personnel pour la radio pour que ça puisse trouver sa traduction dans l'activité professionnelle.

Concernant l'utilisation des enregistrements précédents, on se dit que ça va être difficile d'en intégrer sans les avoir réécoutés, et que cela fera de la matière pour l'atelier pratique qu'on envisage en juillet. Ainsi le programme se précise. On pourra réécouter l'émission qui va être enregistrée ce matin-là, réécouter les autres enregistrements et passer ensuite à une sélection : qu'est-ce qu'on garde et pour l'insérer où, pour arriver à un format global de 30 minutes.

Il faut envisager qu'on ne puisse pas tout faire nous-mêmes et que les dernières opérations (nettoyage et mixage) soient réalisées par Pauline.

Préparation. Gestion du stress.



Le conducteur de l'émission en construction. Noisy-le-Sec. 16/05/2024. @ Héléne Tanné.

Pauline met au propre le conducteur sur le *paper board* : on voit apparaître les trois blocs, la répartition des prises de parole, les durées. Celles-ci permettent aussi de donner des consignes pour l'écriture des chroniques : on se calque sur l'exercice que l'on a fait à

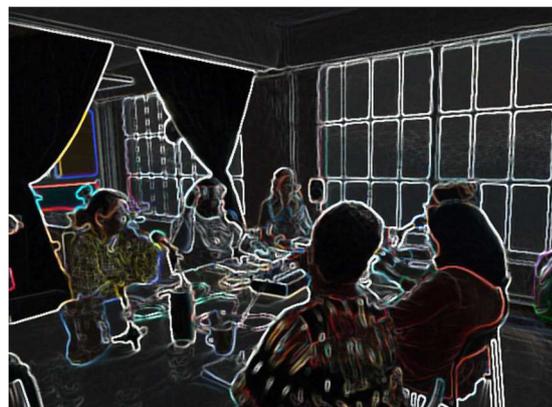
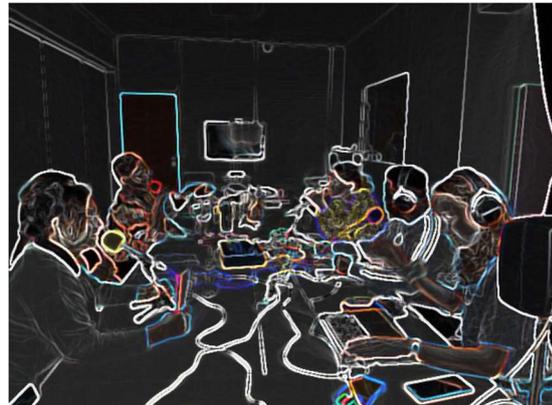
l'atelier précédent, soit une chronique d'une minute maximum, qui représente une page de carnet en écriture manuscrite.

Judson travaille avec Luciana sur l'interview et me sollicite pour du soutien. Luciana a écrit ce qu'elle souhaitait dire et il faut dégager de là deux ou trois questions. Je leur propose des questions simples en repartant de mots clefs qui figurent dans le texte de Luciana : par exemple elle parle vers la fin du texte d'« objectifs ».

Je vais ensuite remplir la carafe d'eau et m'assurer qu'il y a suffisamment de verres. Je fais une distribution de verres d'eau. Marianne me fait remarquer que je ressemble alors à une maman oiseau qui essaie d'abreuver des oisillons dispersés.

Quelques conseils de gestion du stress : je propose de veiller à avoir les deux pieds posés à plat sur le sol. Sylvie dit qu'en effet, ça donne un ancrage et elle lance aussi une invitation à respirer à fond et avec le ventre.

Pour l'enregistrement, on aurait pu s'installer dans l'espace studio existant, mais Pauline décide qu'il est plus sympa d'utiliser la Radiobox que l'on peut installer sur la table de réunion. Ce que nous faisons, Marianne et moi, en demandant à qui veut un pied pour son micro et qui préfère le tenir à la main. Il faut aussi penser à positionner Judson de manière à ce qu'il puisse voir le conducteur face à lui et s'appuyer sur lui pour l'animation.



Jeudi 16 mai 2024. Dans les locaux de Making Waves. 4^{ème} atelier de la formation expérimentation Radiobox. On se prépare à enregistrer : test micro. @Sylvie Gérard et Hélène Tanné. La fonction « effets artistiques » du logiciel de traitement de texte permet de modifier la photo de sorte qu'elle donne à voir l'agencement des corps et de l'espace, mais sans que les personnes soient identifiables.

Pauline est allée chercher deux casques, un pour elle, qui sera à l'ordinateur pour démarrer l'enregistrement et un pour Judson, qui préfère s'entendre au casque. On fait les derniers tests micro. Il y a un dernier choix à faire : est-ce qu'on adopte le vouvoiement pour l'émission ou le tutoiement ? Ce sera le tutoiement. Et on se rappelle les consignes : on se regarde, on communique par gestes, sans hésitation et on pense à placer son papier devant soi quand on lit pour ne pas comprimer la gorge en baissant la tête et étouffer la voix.



Dans les locaux de Making Waves à Noisy-le-Sec le 16/05/2024. Juste avant le début de l'enregistrement. Toute l'attention est concentrée sur Pauline qui s'apprête à le lancer. @ Sylvie Gérard. La fonction « effets artistiques » du logiciel de traitement de texte permet de modifier la photo de sorte qu'elle donne à voir l'agencement des corps et de l'espace, mais sans que les personnes soient identifiables.

Je vois que Judson tremble un peu en tenant son téléphone. Il le garde dans sa main tout au long de l'émission. Je pense alors qu'il y consulte le conducteur. Il dit à la fin qu'il était stressé et que lui qui fait de la radio amateur le week-end, c'est la première fois que ça lui arrive. Lorsqu'il pratique, il joue avec les boutons de mixage pour canaliser son stress. Là, il n'avait pas le même équipement, donc il a pris son téléphone pour occuper sa main comme il le fait en manipulant les boutons de mixage habituellement.

Ce qui s'entend à la radio

Je ne prends aucune note durant l'enregistrement de l'émission, tout au plaisir d'écouter et de regarder les unes et les autres faire. C'est un beau moment et des phrases très fortes sortent sur la radio, sur le fait d'entendre sa propre voix. Pendant ce temps-là, Sylvie prend quelques photos qu'elle partagera dans l'après-midi sur le WhatsApp.

Judson a cette intuition à la fin de l'émission de solliciter Cynthia du regard pour récupérer les mots tirés du chapeau lors du jeu qu'elle a proposé en direct. Il va les reprendre très habilement pour faire la conclusion de l'émission. Dans l'après-midi, il envoie cette photo.

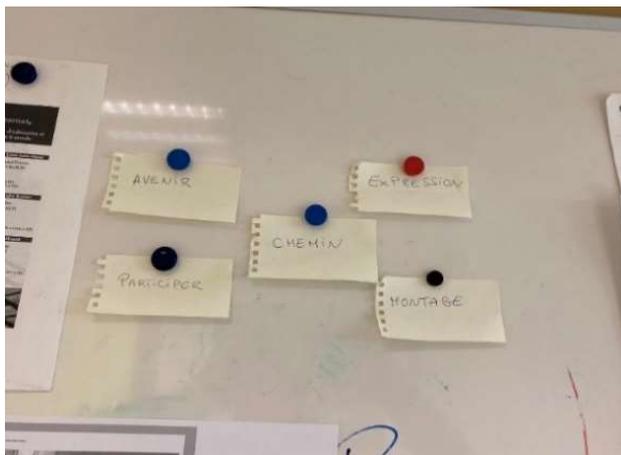


Photo partagée par Judson Joseph le 16/05/2024.
 Il a conservé les différents petits papiers et les a ordonnés pour affichage sur un tableau magnétique. Je pense qu'il s'agit de son bureau. Peut-être le bureau de l'accueil à la Fabrique de Santé ?

A la fin de l'enregistrement, tout le monde exprime un ressenti positif sur l'expérience. Aïcha répète que chaque

expérience de prise de parole au micro lui ouvre des perspectives, et elle remarque aussi que le sourire s'entend à la radio.

Pauline fait observer que le lien créé au sein du groupe se sentait fortement et que la confiance entre les participant.es était là.

On partage aussi sur le fait que la présence, la voix et l'expérience de la radio de l'animateur ont été très rassurantes.

Raconter l'expérience des ateliers

A l'issue de l'atelier, Sylvie amène l'invitation à co-construire le partage de cette expérience en novembre, où la MMPCR va organiser deux journées de Rencontres, avec des tables rondes, des partages d'expérience justement, des ateliers. Les Rencontres, ce sera les jeudi 7 et vendredi 8 novembre, au Campus Condorcet, à Aubervilliers. Et le partage d'expérience, ce sera le 7 novembre après-midi *a priori*. On aura une heure et demie pour raconter l'expérience des ateliers : ce qu'on y a fait, ce que ça a apporté à chacun.e et diffuser un ou des extraits de l'émission. A préparer ensemble. On note la date, et il faudra que l'on invite ou sollicite officiellement les participant.es pour qu'elles puissent obtenir l'autorisation de leur hiérarchie. Marianne lance une invitation à se retrouver avant à la Fabrique de Santé, parce que c'est à côté.

J'en profite pour dire à quel point l'expérience avec le groupe a été riche d'implication et en dynamique.

Je dis aussi alors qu'on est sur le départ : lorsque vous réécoutez l'émission enregistrée lors du 2^{ème} atelier et celle-ci, je pense que vous allez mesurer la différence. Pauline rebondit en soulignant la manière dont les voix se sont posées.

Radiothèque

Nous terminons avec dix minutes de retard mais Pauline prend tout de même le temps de faire une visite des locaux, comme elle l'avait proposé en début de matinée. La discussion se poursuit sur l'expérience : Luciana dit dans le couloir qu'elle voudrait faire de la radio en parlant en espagnol.

Nous pouvons voir à quoi ressemble un espace studio qui permet de travailler sur des musiques, et un espace aménagé spécialement pour l'enregistrement des voix off, c'est-à-dire très bien isolé phoniquement. Hadjer prend des photos. Pauline nous amène ensuite dans le petit bureau à l'entrée qui a été aménagé pour installer la radiothèque, et donc entreposer les Radiobox et recevoir les personnes qui viendront les chercher. C'est Momar qui sera chargé de la radiothèque. C'est important parce que cela permet de revenir sur le fonctionnement de ce système d'emprunt qui va se mettre en place et permettre d'accéder au matériel sur adhésion, pour deux à trois semaines par an, et avec un tarif qui sera adapté aux capacités de l'association ou de la collectivité. Et cela me permet de rappeler qu'il y a une Radiobox à la MMPCR qui peut être utilisée pour commencer un projet aussi, ou en attendant d'acquérir une Radiobox, de mettre en place une adhésion à la radiothèque.

Faire méthode à partir d'expériences

« *Ne rien dire que nous n'ayons jamais fait* », Jean Oury cité par Louis Staritzky¹²¹.

« *S'interdire les généralisations hasardeuses, les il faut et il faudrait des pédagogies intentionnelles* », Pierre Johan Laffitte cité par Louis Staritzky¹²².

« *Ne rien dire que nous n'ayons jamais tenté* », Louis Staritzky¹²³.

Il se dégage des récits d'ateliers un certain nombre de moments qui peuvent être repris comme des composants possibles d'une trame d'atelier. Il ne s'agit pas de modéliser l'expérience – comme le précise Louis Staritzky à propos de Fernand Deligny : « Une tentative ne fait jamais modèle, pas plus qu'elle n'est la simple répétition d'une précédente expérience »¹²⁴. Ces différents moments donnent à voir ce que peut l'expérimentation de l'outil et invitent à d'autres tentatives. C'est une proposition qui se situe dans la lignée de la pédagogie institutionnelle.

Quand et comment commencer ?

Être là en avance les jours d'atelier nous a donné la disponibilité d'accueillir chacun.e des participant.es à son arrivée, d'être à l'écoute de ce qui commence à prendre forme – ce qui peut paraître une évidence mais qu'il me semble important d'explicitier. Cela passe d'abord par la préparation du thé, du café, de l'eau, qui sont à disposition et proposés à l'arrivée des participant.es, une évidence encore, que celle d'assurer les conditions minimales de confort et de convivialité – une intention qui s'avère parfois totalement inadaptée aux circonstances – je pense en particulier aux périodes de jeûne.

Comme il y a eu des arrivées très matinales, il y a eu des retardataires. Car il y a, au quotidien, un temps incompressible du *care* et notamment de l'accompagnement d'enfants à l'école, augmenté par les embouteillages, les

¹²¹ - Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, op. cit., p. 202.

¹²² - *Ibid.*, p. 202.

¹²³ - *Ibid.*, p. 202.

¹²⁴ - *Ibid.*, p. 188.

défaillances des transports en commun, révélant aussi la disparité des situations du point de vue des distances à parcourir et des moyens existants pour cela. Accueillir un groupe de professionnel.les ou de bénévoles de l'intervention sociale, en Seine-Saint-Denis, implique souvent de *faire avec* des arrivées échelonnées.

Pour un atelier qui propose une expérience d'outil radiophonique, l'installation d'un temps d'écoute en prolongement du temps prévu pour l'accueil a permis d'expérimenter un dispositif ouvert. La radio compte nombre de formats courts et faciles à diffuser – depuis un ordinateur portable ou même un téléphone – car disponibles en ligne sur les plateformes d'écoute ou les sites de médias comme Arte Radio ou Radio France. Cela permet un partage – les propositions peuvent émerger rapidement des participant.es ou des animateur.ices –, et une diversification des références, car, dans le groupe, nous n'écoutons ni ne sommes toutes et tous familier.es des mêmes formats. Et chaque format incarne un mode de *faire radio*.

Il arrive que les conversations se poursuivent en aparté ; les modes d'écoute et d'attention, de réponse, à la proposition sont très disparates. Le groupe, à ce moment-là, ne s'est pas encore constitué. On peut regarder ce temps-là comme un moment de l'atelier à part entière : ce qui s'y produit, c'est une entrée en matière, une installation et un passage d'un temps à un autre.

Alors, quand commencer ? Quand les deux tiers ? La moitié ? Au moins trois des participant.es attendu.es sont installé.es ? Existe-t-il un seuil minimal pour initier l'activité collective ? Quand commencer ? Quand les possibilités du temps d'accueil ouvert sont épuisées ? Quand les conversations s'éteignent d'elles-mêmes ? Ce serait assumer le risque de ne jamais commencer ou de commencer tout autre chose que ce qui était prévu.

Le temps de l'atelier est un temps contraint – quelques heures, une demi-journée, avec un avant et un après intangibles – et pourtant il semble qu'il peut se passer quelque chose dès lors que l'on peut en détendre un peu le déroulé pensé-préparé, y mettre de la souplesse, faire moins ou autrement que ce qui était programmé, accepter que les accueils ou les pauses qui se prolongent ne soient pas du temps perdu, mais au contraire du temps gagné. L'enjeu est de faire exister un

autre temps : une respiration dans l'enchaînement serré des emplois du temps de chacun.e.

Installation, aménagement, modulations

√ *Manipulation et apprentissage de et par la technique*

Les outils pédagogiques sont souvent accompagnés de notices d'utilisation, voire de fiches qui expliquent les modalités de leur mise en œuvre, à commencer par leur mise en place. Pour l'installation du studio radio mobile, les participant.es à l'atelier sont invité.es à sortir le matériel de son sac, découvrir les différents éléments qui le composent, et essayer de les connecter. Les questions émergent dans et à partir de l'action et les informations viennent en réponse. Un mode d'emploi existe pour cet outil, qui peut rester au fond du sac lorsque l'on peut faire collectivement l'expérience d'installer l'outil. Le studio radio mobile a été pensé et conçu pour permettre cette prise en main.

Ainsi l'outil ouvre cette possibilité d'apprendre par l'expérience précisément parce que c'est un objet technique. Je rapproche l'expression de Pauline Josse qui, lors de l'atelier du 14/11/2023, parle de la « matérialité du studio » qui « produit quelque chose », de la notion de « matière vibrante » de Jane Bennett¹²⁵, convoquée dans l'appel à communication de la revue *Tracés* pour un numéro consacré à la politique des objets¹²⁶. A partir de références aux objets du quotidien et notamment aux objets présents dans l'espace public, la notion d'objet y est définie, dans sa dimension politique, comme un cadre qui rend possible certaines interactions et en empêchent d'autres. « Les objets, ne sont pas des entités purement passives, leur matérialité est chargée de potentialités », dans la mesure où, « par ses qualités visuelles et tactiles, (l'objet) prend une signification qui rend ou non possibles (...) certaines actions dans l'environnement »¹²⁷. Parler de politique des objets, c'est

¹²⁵ - Jane Bennett, *Vibrant matter. A political ecology of things*, Durham et Londres, Duke University Press, 2010.

¹²⁶ - Marie Alauzen (29 avril 2024). Appel à contribution (n° 48) : Politique des objets. *Tracés. Revue de sciences humaines*. Consulté le 1 août 2024 à l'adresse <https://doi.org/10.58079/xv7v>

¹²⁷ - *Ibid.*

ainsi mettre en lumière cette potentialité de l'objet que l'ergonomie nomme l'affordance, c'est-à-dire la caractéristique d'un objet qui suggère à l'utilisateur.ice « son mode d'usage ou autre pratique »¹²⁸. C'est le cas de la Radiobox dont la conception a été travaillée par Alexandre Plank dans le cadre d'un atelier réunissant une quinzaine d'étudiant.es de l'École nationale supérieure de création industrielle, avec une réflexion sur le *design* de l'objet.

C'est aussi envisager que « les concepteurs ont inscrit dans la stabilisation des propriétés de l'objet un certain programme »¹²⁹ et que sa matérialité offre « des surfaces d'inscription de mots d'ordre. »¹³⁰. Concernant la Radiobox, le mot d'ordre est de rendre la pratique de la radio accessible aux non-professionnel.les de la radio, et de rendre les utilisateur.ices acteur.ices du *faire radio*. Le programme, lui, est en quelque sorte inscrit dans la généalogie de l'objet telle que la restitue Alexandre Plank lorsqu'il évoque¹³¹ les expériences qui ont inspiré la conception de la Radiobox, et au-delà le projet de l'association Making Waves :

- * *la radio comme outil d'auto-organisation dans une lutte,*
- * *la radio comme espace d'expression pour des analyses politiques, des théories, des expériences, des ressentis,*
- * *la radio pour faire entendre l'expertise des personnes concernées,*
- * *la radio comme outil de médiation en situation de conflit (y compris de conflit armé),*
- * *la radio pour faire communauté,*
- * *la radio comme outil d'auto-information,*
- * *la radio comme outil de formation et d'insertion professionnelle de personnes démunies,*
- * *la radio comme créatrice de lien, « outil relationnel », à disposition des personnes.*

¹²⁸ - <https://fr.wikipedia.org/wiki/Affordance> (consulté le 09/08/2024)

¹²⁹ - Marie Alauzen, op. cit.

¹³⁰ - *Ibid.*

¹³¹ - Entretien réalisé avec Alexandre Plank, co-fondateur et directeur artistique de l'association Making Waves le 30/11/2023. Il y détaille les expériences de radio qui ont inspiré la conception de la Radiobox : Occupy The Air Waves mise en place dans le contexte d'Occupy Wall Street en 2011 ; l'utilisation de la radio comme outil de médiation dans le cadre d'un conflit armé en Centre Afrique ; la pratique de la radio communautaire au Chiapas ; la radio comme vecteur d'insertion professionnelle des jeunes gens les plus démunis en Afrique du Sud (Bush Radio) ; radio Al-Salam dans un camp de réfugié en Irak.

Le dessin de l'association Making Waves, c'est l'appropriation par tou.te un.e chacun.e de l'outil studio radio mobile. Le possible éprouvé lors des ateliers, c'est l'expérience d'une coopération, notamment à partir de l'activité collective d'installation du matériel qui permet à chacun.e de comprendre, par le *faire*, la fonction des éléments et le schéma d'ensemble de leur connexion.

Cette réflexion à partir l'objet Radiobox, conçu et construit pour être un studio radio mobile, constitue une invite à regarder les outils pédagogiques à la lumière de l'anthropologie des objets techniques. Pour Madeleine Akrich, « l'objet technique ne peut pas plus être confondu avec un dispositif matériel qu'avec l'ensemble des usages « remplis » par ce dispositif : il se définit très exactement comme le rapport construit entre ces deux termes »¹³². Autrement dit, le studio radio mobile peut être regardé du point de vue de ses potentialités et de celui des effets inattendus de son usage, comme support fonctionnel d'interactions mais irréductible à un programme préexistant à sa prise en main.

√ *Aménager l'espace pour créer les conditions d'un studio radio*

Le studio radio est mobile, son installation implique donc d'investir un espace existant, et de l'aménager (d'autant qu'il y a, parmi les lieux possibles pour un atelier, des espaces plus accueillants que d'autres). Lors des ateliers, nous avons la plupart du temps travaillé dans une salle de réunion, qu'il a fallu transformer, afin de créer les conditions propices à l'activité. Les participant.es ont notamment discuté de l'importance de la lumière, qui permet, en se rapprochant des fenêtres, de créer un espace agréable pour s'installer autour des micros. La présence des bruits extérieurs est aussi prise en compte pour créer un espace où il s'agit de faire des prises de son. Il peut y avoir une inquiétude à accueillir d'éventuel.les intrus.es lors de l'enregistrement, lorsqu'on est au dernier étage d'un immeuble et que le sifflement du vent fait penser à une présence fantomatique, comme je l'ai évoqué

¹³² - Madeleine Akrich, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture* [En ligne], 2010, mis en ligne le 30 janvier 2013, pp. 54-55.
URL : <http://journals.openedition.org/tc/4999> (consulté le 03/08/2024).

dans les récits d'ateliers. Ou, comme dans la situation décrite par Pauline Josse¹³³, lorsque le studio radio mobile est installé en milieu carcéral, ce qui nécessite de *faire avec* la surveillance constante des gardien.nes, et d'aménager l'espace de sorte que l'on puisse, lors de l'enregistrement, anticiper l'entrée puis la sortie d'un.e gardien.ne et les claquements de porte qui les ponctuent inévitablement. Il y a aussi parfois nécessité à *faire de la place*, comme nous l'avons éprouvé lors d'un atelier où nous avons dû accueillir le double du nombre de participant.es prévu, et à littéralement déménager le mobilier lorsque c'est possible.

L'aménagement de l'espace constitue un moment particulier de l'atelier, étroitement lié à l'installation du matériel. Il est préparé en amont par les animateur.ices mais réalisé par les participant.es, avec le concours éventuel des animateur.ices. C'est, au même titre que l'installation du matériel radio proprement dit, un temps possible du *faire ensemble*, qui suppose d'engager la discussion sur la manière dont chacun.e appréhende le studio radio et les conditions de l'expérience, qui est fait de prises d'initiatives individuelles, de tentatives de coordination, de frictions, de réelles coopérations. On produit quelque chose collectivement à travers cet aménagement, en essayant de répondre à la fois aux besoins partagés (pouvoir circuler dans l'espace sans se prendre les pieds dans les câbles des micros) et singuliers (pouvoir prendre la parole en se tenant debout quand une position assise prolongée est vécue comme inconfortable).

Lors des trois ateliers de découverte de l'outil Radiobox, le groupe s'est d'abord concentré sur les connections à opérer entre les micros et la box, la box et l'enceinte, la box et l'ordinateur, avant de se rendre compte qu'on ne pouvait pas, en l'état, s'installer autour du dispositif pour en faire usage. Il a fallu défaire le premier montage et se redéployer dans l'espace. Le souci d'aménagement s'est exprimé à ce moment-là. Plusieurs configurations ont été essayées, et l'agencement des micros a évolué depuis une disposition en ligne jusqu'à trois tables disposées en triangle, afin que les personnes assises derrière les micros et/ou à la technique puissent se voir durant l'enregistrement. Afin que les voix soient audibles, il est

¹³³ - Entretien réalisé le 16/10/2023, op. cit.

important qu'elles ne se chevauchent pas, et que la parole circule. On peut décider que tous les micros restent ouverts et que les personnes communiquent par gestes ou par le regard pour se passer la parole, ou qu'il y a une personne qui s'occupe d'ouvrir et de fermer les micros, ce qui revient à distribuer la parole. Pour pouvoir se parler et se répondre dans le cadre d'un enregistrement, il faut déployer un espace qui permette de se voir. Ici l'espace de parole n'est pas d'ordre métaphorique – comme c'est parfois le cas lorsque l'on évoque la parole et la prise de parole – ; il est d'abord une configuration spatiale, et matérielle : un agencement des objets qui composent le studio radio mobile et des corps présents au micro ou en attente de l'être. Il a aussi fallu décider s'il y avait un public ou pas – autrement dit installer un espace pour ce public –, et si le studio est ouvert ou non, c'est-à-dire si l'un des micros peut circuler dans le public. Cela permet d'intégrer l'ensemble des personnes présentes en leur donnant un rôle (j'y reviens un peu plus loin).

Les représentations – ce que l'on a vu ou que l'on imagine de la pratique de la radio – sont présentes et actives lors de l'aménagement de l'espace. A travers les configurations expérimentées lors des ateliers, on retrouve l'image du plateau, c'est-à-dire à la fois « un lieu du studio, un espace de production journalistique et le segment d'une émission se déroulant dans cet espace », « un lieu d'échange » où la parole est distribuée¹³⁴. Il s'agit d'une représentation du *faire radio* devenue prégnante dès lors que les images des émissions de radio, qui sont aujourd'hui filmées, circulent abondamment en ligne et sur les réseaux sociaux, à travers les extraits qui y sont relayés. C'est une imagerie qui est désormais commune à la télévision, à la radio et aux médias audiovisuels en ligne. Elle est par ailleurs convergente avec l'expérience de Pauline Josse, qui anime les ateliers et qui a une formation et une expérience de journaliste d'actualité dans différentes radios.

Enfin, l'aménagement réalisé pour déployer le studio radio mobile est provisoire : il faut, à la fin de l'atelier, ranger le matériel et remettre en place le mobilier pour

¹³⁴ - « Glossaire du chercheur en audiovisuel » réalisé par Thibault Le Hégarat, *Patrimoine et télévision*, <https://doi.org/10.58079/uy3e> (consulté le 10/08/2024)

que l'espace retrouve son agencement de salle de réunion : l'espace aménagé est donc aussi un espace-temps, le temps de l'atelier.

Lorsqu'Alexandre Plank revient sur la conception du studio radio mobile, il précise que l'objet a été conçu pour créer l'espace¹³⁵. L'expérience des ateliers amène à penser que cet objet invite à créer l'espace, en explorant les aménagements possibles et requis pour agir, c'est-à-dire *faire radio*. C'est pourquoi l'objet peut fonctionner comme outil pédagogique : il invite à faire une expérience formatrice dans la mesure où elle peut permettre de comprendre et de questionner la pratique de la radio, en partant des conditions matérielles de cette pratique. L'appel à contribution de la revue *Tracés* pour une parution sur la politique des objets incite également à aller regarder du côté des travaux d'Emmanuel Belin, qui propose une lecture sociologique de Winnicott, en reprenant les concepts de dispositif bienveillant et d'espace potentiel¹³⁶. « En vertu de son caractère bienveillant, le dispositif invite à développer des activités sur le mode d'une créativité ludique, encourageant l'investissement symbolique des objets environnants ainsi amenés à peupler l'espace potentiel »¹³⁷. Pour Olivia Cage, qui s'appuie sur les travaux de Belin afin d'analyser le fonctionnement des espaces de restauration d'une chaîne de boulangerie, l'espace potentiel est un « lieu idéal pour se prendre au jeu en vaguant au gré de leur créativité, entre le monde matériel et les représentations que celui-ci (leur) inspire »¹³⁸, un « entre deux situé à l'interface du monde subjectif des représentations et de la réalité objective, où nous nous trouvons lorsque nous prenons plaisir à ce que nous faisons »¹³⁹. L'idée d'une interface entre la consistance des choses, prises dans leur matérialité et leur affordance, et ce qui relève des représentations, projections, besoins et attentes – lesquels ressortent des *verbatim* des participant.es aux ateliers, présentés en annexe sous forme de

¹³⁵ - Entretien du 30/11/2023, op. cit.

¹³⁶ - Emmanuel Belin, « De la bienveillance dispositif (extrait de sa thèse de sociologie, choisi et présenté par Philippe Charlier et Hugues Peeters) », éditions Hermès, n° 25, 1999, pp. 245-259.

¹³⁷ - D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Collection *Connaissance de l'Inconscient*, Gallimard, 1975.

¹³⁸ - Olivia Ange, « Le concept « Pain Quot' » ou comment faire avaler des objets transitionnels », *Les Cahiers Jeu & symbolique*, [Centre d'études sociologiques, Facultés universitaires Saint-Louis], n° 2, été 2009, pp. 9-17.

¹³⁹ - *Ibid.*

cartographie¹⁴⁰ –, permet de penser ce que l'on vise à produire en mettant en place un atelier dans un centre de ressources.

Emmanuel Belin développe en effet à partir de Winnicott le concept de « dispositif d'enchantement »¹⁴¹ qui crée un « espace intermédiaire de pratiques, ni totalement matériel, ni totalement subjectif, au sein duquel un imaginaire et des dispositions sont élaborés en vue d'engendrer l'expérience d'enchantement. L'expérience telle que nous l'étudions est par conséquent toujours située dans la mesure où c'est la situation en tant que paysage sensoriel qui guide l'attention et permet à l'individu, en connectant son ressenti et ses pensées, de faire sens de ce qui lui arrive»¹⁴².

La dimension du jeu (le *play* de Winnicott) y est importante. Proposer une activité ludique, qui puisse être à elle-même sa propre fin et où la production n'est plus la préoccupation centrale, permet de s'intéresser au déroulement et au processus. Cette disponibilité, qui peut être ouverte à partir du jeu, est intéressante pour construire un atelier qui soit un espace de formation à partir de l'expérience et un espace de questionnement sur la *praxis*¹⁴³.

Penser en termes d'espace potentiel et de dispositif bienveillant apporte ainsi un éclairage sur le studio radio mobile en tant qu'outil pédagogique, c'est-à-dire regardé à partir de ses potentialités et de ses effets inattendus, et sur l'atelier en tant qu'espace-temps de l'expérience (trans)formatrice. La proposition est, en effet, lors des ateliers, de créer collectivement les conditions pour vivre une expérience de radio, à partir de l'objet technique. Envisagé comme espace potentiel, l'atelier est un espace d'expérimentation, où les représentations s'expriment dans la mesure où elles contribuent à construire l'espace, où la

¹⁴⁰ - Cette cartographie est présentée plus avant en annexe, pp. 126 et 127.

¹⁴¹ - Emmanuel Belin, « Le jardin, le théâtre et l'ordinateur. Une réflexion sur la production des dispositifs d'enchantement dans la société contemporaine », 1997.

https://sites.uclouvain.be/grems/pdf/wpapers/belin_scenesetmachines.pdf (consulté le 02/08/2024)

¹⁴² - Véronique Servais, Arnaud Halloy, Pierre Petit et David Berliner, « Le réenchantement du monde : dispositifs culturels et processus cognitifs. Une approche comparative au croisement de l'anthropologie et de la psychologie cognitive et sociale », séminaire doctoral 2013-2014, Université de Liège.

¹⁴³ - J'évoque la notion de *praxis* et la distinction entre *poiesis* et *praxis* p. 111, au chapitre « Question de recherche et lieu de travail pour l'expérimentation. # accompagnement ».

dimension du jeu ouvre la possibilité d'une expérience qui amène possiblement à revisiter ces représentations, à produire parfois de l'inattendu.

Mise en scène et distribution des rôles

Pauline Josse souligne¹⁴⁴ que l'espace créé lors de l'installation du studio radio mobile est une mise en scène. Pour Madeleine Akrich, les concepteur.ices d'un objet technique « avance(nt) un certain nombre d'hypothèses sur les éléments qui composent le monde dans lequel l'objet est destiné à s'insérer » et proposent ainsi « un "script", un "scénario" qui se veut prédétermination des mises en scènes que les utilisateurs sont appelés à imaginer à partir du dispositif technique et des prescriptions (notices, contrats, conseils ...) qui l'accompagnent. (...) Une des premières opérations que réalise un objet technique, c'est qu'il définit des acteurs et un espace »¹⁴⁵. Ainsi le studio radio mobile, conçu pour être le plus simple possible d'utilisation, propose aux utilisateur.ices une série de quatre boutons qui permettent de fermer et d'ouvrir les micros et de régler leur volume. Alexandre Plank précise en entretien¹⁴⁶ que le dispositif aurait pu fonctionner plus simplement encore, et exister sans ces boutons. C'est un choix de conception qui vise à rendre les utilisateur.ices de la Radiobox acteur.ices de l'enregistrement, et en particulier à proposer un rôle, celui de la gestion de la technique, à celles ou ceux qui ne souhaitent pas se saisir du micro. Cette distribution des rôles entre technique et prise de parole est assumée par les différent.es intervenant.es de l'association Making Waves avec qui j'ai réalisé des entretiens. Elle est présentée comme une potentialité offerte à chacun.e de prendre part et de contribuer, autrement dit comme une condition de la participation¹⁴⁷.

Dans un des ateliers, cette spécification du rôle dévolu à « la technique » s'est traduite par l'aménagement d'un espace dédié à recevoir la Radiobox et à accueillir

¹⁴⁴ - Entretien du 16/10/2023, op. cit.

¹⁴⁵ - Madeleine Akrich, *Comment décrire les objets techniques ?* op. cit., pp. 208-209.

¹⁴⁶ - Entretien du 30/11/2023, op. cit.

¹⁴⁷ - Sur les trois registres de la participation selon Joëlle Zask - prendre part, contribuer, bénéficier - voir l'article de Dominique Belkis, Anne-Sophie Haeringer, Anthony Pecqueux et Michel Peroni, « Habiter : la part de l'être », *Rhizome*, n° 71(1), 2019, pp. 11-21.
<https://doi.org/10.3917/rhiz.071.0011>

les personnes en charge de veiller au volume de l'enregistrement, à une distance d'un ou deux mètres de l'ensemble destiné à l'installation des micros et des personnes qui prenaient la parole.

Ce choix d'une distribution des rôles demande à être discuté. Ainsi, dans un entretien avec Flora Bellouin, Carme Mayugo resitue le projet audiovisuel Teleduca, qui est développé en quartiers populaires à Barcelone. En s'inspirant de *l'educomunicacion* et de la pédagogie de Paulo Freire, le collectif envisage la communication comme « une opportunité de créer des espaces éducatifs ouverts et à construire collectivement »¹⁴⁸. En matière de méthode, cela implique de faire des choix. « Ce qu'on fait, et que nous sommes les seules à faire, c'est de faire le montage collectivement. Parfois dans des conditions précaires, autour d'un ordinateur en tordant la tête. Un autre principe que nous avons, c'est que tou.te.s les participant.e.s soient tour à tour devant et derrière la caméra. Nous ne distribuons pas les rôles. Et ce processus est très puissant »¹⁴⁹. Ce qui est en jeu, dans le projet Teleduca, c'est en effet la question de l'autonomie, que la réflexion sur la méthode pédagogique permet de poser au niveau de ses conditions matérielles.

Un autre rôle dont l'attribution est à discuter est celui d'animateur.ice sur le plateau. En atelier, lors des discussions avec les participant.es, le principe selon lequel qui anime l'atelier anime le plateau faisait consensus. L'argument mis en avant à plusieurs reprises est que l'intervenant.e social.e est là pour faciliter l'émergence de la parole des « publics » avec lesquels i.elle travaille, ainsi que pour être garant.e du cadre, dans une configuration où l'enregistrement (ou l'émission de radio) tient lieu de cadre pour la discussion. Anthony Pecqueux, au sujet du micro, précise que c'est un « dispositif d'ordonnement de la parole », qui peut, le cas échéant devenir un « kit sur mesure de démocratie participative », et que ce « bâton de parole » peut avoir une dimension infantilisante. Il faut prendre en compte cette ambivalence du dispositif qui peut favoriser un collectif mais aussi

¹⁴⁸- « Entretien avec Carme Mayugo, par Flora Bellouin », in Collectif La Friche/ EDUmédias, *Petit manuel critique d'éducation aux médias. Pour une déconstruction des représentations médiatiques*, op. cit., pp. 127-131.

¹⁴⁹ - *Ibid.*, p. 130.

l'empêcher, qui « anime ou dévitalise un collectif qui s'affaire autour de lui »¹⁵⁰. Or, dans un article sur la pédagogie institutionnelle, Jacques Pain cite à ce sujet Ferdinand Oury pour qui « le problème, ce n'est pas de laisser la parole – puisqu'on sait que laisser la parole, donner la parole, c'est justement la donner, la laisser à l'élite, c'est toujours la culture qui parle. Il s'agit d'abord de la prendre »¹⁵¹. Il y a pourtant une situation que nous avons éprouvée en atelier et qui apparaît en rupture de ce schéma où des « jeunes », « des habitant.es », des intervenant.es social.es en formation, se voient donner la parole par des professionnel.les. Lors du premier atelier outil, nous (chef.fes de projet du centre de ressources) avons trouvé notre place dans le public. J'ai écrit en faisant le récit de l'atelier que nous étions devenu.es le public de notre « public », dans un mouvement de renversement des rôles. L'atelier étant devenu l'émission, prendre la parole supposait d'intervenir depuis le public, pour demander à prendre le micro et suggérer que l'on puisse clore l'émission, l'horaire de fin (de l'atelier) approchant. Nous ne leur avons pas seulement laissé la parole, nous leur avons littéralement laissé le micro, et avec lui, la possibilité de ne pas prendre en compte nos suggestions, et de déborder du cadre (ce qui ne s'est pas produit). Cette dynamique d'inversion des rôles, quand bien même elle a été de courte durée, indique que le dispositif ouvre la possibilité d'un partage des fonctions dans l'espace-temps de l'atelier.

Mathilde Hamonet, qui a participé à plusieurs expériences de radio avec des personnes psychiatisé.es dans le cadre de son internat de médecine, revient sur cette pratique de la psychothérapie institutionnelle dans sa thèse pour souligner que l'expérience radiophonique investit alors des « espaces institués et tente de déconstruire certaines significations sociales imaginaires en les questionnant »¹⁵². Un atelier radio réunit soignant.es et soigné.es, et la pratique est instituante dans

¹⁵⁰ - Anthony Pecqueux. « L'Attention et ses envers : L'immersion dans un cercle de parole, le *Parlons-En* », *Revue Corps-Objet-Image*, 2020, Théâtres de l'attention, 4.

¹⁵¹ - Jacques Pain, « La pédagogie institutionnelle de Fernand Oury », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°49, printemps 2023, éditions Désir des marges, pp. 159-178.

¹⁵² - Mathilde Hamonet, *La radio comme outil de soins des patients, du secteur, de la cité et en temps de catastrophe*, Thèse pour le diplôme d'état de docteur en médecine. Discipline : Psychiatrie. Présentée et soutenue publiquement le 14 juin 2021. Faculté de médecine de Créteil. Université Paris Est Créteil.

la mesure où elle produit des effets sur les relations entre soignant.es et patient.es. Il y a, selon Mathilde Hamonet, une « transformation des visions qu'on pouvait avoir les uns des autres, justement de par ce statut qui nous différenciait, et même juste par nos âges, le fait qu'on soit ou non stagiaire, et eux qui venaient pour avoir des soins ici (...) A être tous ensemble, tout le monde se soignait. En fait, il y avait quelque chose de groupal où on était un collectif, là de soignants/ soignés, mais en fait de personnes qui nous intéressions à la radio »¹⁵³. Ce qui est possible à partir de l'outil radio, à savoir l'engagement d'un groupe de personnes aux statuts différents dans une activité collective, et ce faisant, la construction d'un dispositif instituant, peut aussi être compté parmi les caractéristiques de l'atelier comme espace de (trans)formation.

L'expérience d'une conversation au micro

Nous avons réalisé lors des ateliers outils des enregistrements qui n'avaient pas d'autres finalités que d'expérimenter et de s'essayer à la prise de parole au micro, puis de pouvoir réécouter le contenu sonore produit afin d'en discuter collectivement. Un des premiers étonnements exprimé par les participant.es a trait à l'écoute mutuelle et aux codes de communication qui s'installent entre les personnes au micro. J'ai déjà mentionné la communication non-verbale comme une dimension importante de l'expérience. Le fait que la conversation soit enregistrée produit quelque chose : une « responsabilité de la parole » selon Pauline Josse¹⁵⁴, dans la mesure où celle-ci laisse une trace, et une attention à ne pas couper la parole qui est peu fréquente dans les interactions verbales habituelles. Je pense notamment aux analyses de Corinne Monnet qui mettent en

¹⁵³ - Entretien avec Mathilde Hamonet, réalisé en visioconférence le.25/04/2023.

Sur la pratique de la radio dans une démarche de psychothérapie institutionnelle, voir également :

- Christophe Mugnier, et Alexandre Vaillant, « *Bruits de couloir*, une expérience radiophonique au sein du GEM de Saint-Denis », *Pratiques en santé mentale*, n°61, 2015, pp. 19-20.

- Mathilde Hamonet, et Pablo Votadoro, « La radio comme outil de soin dans les services de psychiatrie : Un dispositif pour adultes comme pour adolescents », op. cit.

¹⁵⁴ - Entretien, 16/10/2023, op. cit.

évidence les effets de la socialisation genrée en matière de conversation¹⁵⁵, les hommes se montrant généralement plus aptes à garder la parole une fois qu'ils l'ont prise, et à interrompre les autres pour ce faire.

Plusieurs personnes au fil des ateliers ont exprimé leur émotion à prendre la parole au micro, et évoqué chacune le « stress » qu'elles ont ressenti, alors même qu'elles avaient pour certaines une certaine expérience de la prise de parole en public. Cette émotion est à rapprocher de la singularité de l'expérience qui consiste à entendre sa propre voix, dans l'enceinte, dès que l'on parle au micro, éventuellement au casque si l'on choisit de parler en s'entendant au casque, ou lorsque l'on réécoute les contenus enregistrés. C'est une expérience qui a provoqué des rires, de l'inquiétude parfois.

Lorsque Pauline Josse demande s'il est intimidant de voir les autres nous écouter, dans une configuration où nous sommes assis.es en cercle, très proches les un.es des autres lorsque nous prenons la parole au micro. Une des participant.es souligne que cela aide, au contraire, de voir les réactions sur les visages et les sourires de celle.ux qui nous écoutent. Ces situations résonnent avec une autre expérience du micro, documentée par Anthony Pecqueux : le *Parlons-en*¹⁵⁶, un « cercle de parole » organisé à partir d'un micro amplifié (sans enregistrement). Il la caractérise en effet comme « un arrangement de visibilité et d'audibilité maximales et généralisées, facilité par les animateurs, et qui assure que chacun sera vu et entendu (...). Les conditions de visibilité (cercle), d'audibilité (écoute), de rythmicité (micro et tours) forment les piliers de la politique du sensible¹⁵⁷ du Parlons-en. En cela, c'est une forme d'interaction qui organise tant la prise de parole que son écoute. » Il se réfère ainsi à Goffman, et à la notion d'« interaction focalisée »¹⁵⁸ que celui-ci développe dans un texte intitulé *Fun in Games*. C'est ici le

¹⁵⁵ - Corinne Monnet, « La Répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 19, n°1, 1998, pp. 9-34.

<http://www.jstor.org/stable/40619683> (consulté le 02/08/2024)/

¹⁵⁶ - Anthony Pecqueux, « L'Attention et ses envers », op. cit.

¹⁵⁷ - A cet égard, il est intéressant de considérer les configurations possibles dans le déploiement du studio mobile - agencement de l'espace, distinction et distribution des rôles (ou non) - comme autant d'incarnations de politiques du sensible, chacune étant porteuse d'un certain *faire radio*.

¹⁵⁸ - Pour E. Goffman, l'interaction focalisée est « une espèce de communication qui advient quand les personnes se rassemblent et coopèrent ouvertement au maintien d'un seul foyer d'attention » (« Fun in games », in *Encounters: two Studies in the Sociology of Interaction*,

jeu au sens de *game* (et non plus de *play*) qui sert de référence pour penser la manière dont, à travers l'activité ludique un petit monde peut se construire à partir de l'interaction¹⁵⁹. Une inattention sans effort aux perturbations du monde extérieur se crée qui favorise l'émergence d'un « ordre local »¹⁶⁰. « Le tamis opère à partir de règles de transformation qui se déploient à même l'interaction (et non qui seraient édictées avant, ailleurs) »¹⁶¹. Anthony Pecqueux convoque l'image de la membrane entourant les participant.es pour dire ce qui se crée dans l'interaction, opérant à la fois au niveau spatial, mais aussi temporel, soit aussi une porosité aux événements extérieurs à l'activité. Il y a donc à la fois entre-accordage dans l'interaction au sein du mini-monde, accordance et parfois discordance – je pense à des perturbations extérieures telles qu'une porte qui claque au passage d'un.e collègue de travail alors qu'un enregistrement est en cours.

C'est la même notion d'accordage autour de laquelle nous avons échangé lors du séminaire de Pierre Johan Laffitte, et qui constitue un point d'appui pour penser la pratique d'accompagnement¹⁶². Elle résonne aussi avec le texte de Fernand Deligny, « La caméra, outil pédagogique »¹⁶³. La caméra n'est pas importante pour ce qu'elle permet de produire – il n'y a pas toujours de pellicule disponible compte tenu du coût que cela représente, lors des expérimentations de Deligny, et le projet de film dont il est question dans le texte de 1955, restera inachevé –, mais comme outil commun. Ce qui compte, et que Deligny signifie avec le terme « Camérer », c'est la création d'un commun, le « communer », comme le souligne Joseph Rouzel, qui parle de « fabrication du lien social au sein d'un groupe ». Et de citer Catherine Perret¹⁶⁴ : « La médiation de l'outil fait lien, parce qu'elle fait lieu ». La caméra n'est

Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1961, p. 24). Il parle à ce propos d'un « petit regroupement écologique réuni par le regard » (p. 17).

¹⁵⁹ - Toute interaction étant pour Goffman, « une forme d'immersion dans un monde partagé entre les différents participants », précise Anthony Pecqueux.

¹⁶⁰ - Anthony Pecqueux précise cette notion d'ordre local en tant que « monde de rôles et d'événements accomplis localement » selon Goffman.

¹⁶¹ - Anthony Pecqueux, « L'Attention et ses envers », op. cit

¹⁶² - Comme je le précise plus haut, p. 77, Pierre Johan Laffitte parle d'accordage au sens d'accordage rythmique et affectif des présences.

¹⁶³ - Texte paru dans *Vers une éducation nouvelle*, n°97, octobre 1955 et repris par Joseph Rouzel, « « Camerer » avec Fernand Deligny ... », *VST - Vie sociale et traitements*, 153, 2022, pp. 50-55.

¹⁶⁴ - Catherine Perret, *Le Tacite, l'humain. Anthropologie politique de Fernand Deligny*, éditions du Seuil, 2021.

pas la radio, où il n'y a pas d'image, et à ce titre n'ouvre pas vers le même type de projection (ce qui est central dans le travail de Deligny). Pour autant, le studio radio mobile permet de *faire lieu* et ainsi de *faire lien*, soit un outil pédagogique qui peut fonctionner comme un dispositif de médiation.

L'expérience du « communer » au sens d'un accordage constitue une caractéristique essentielle de l'espace-temps de l'atelier comme espace d'accompagnement et de (trans)formation, pour les personnes qui y prennent part, et pour nous, qui nous efforçons d'y accueillir. Plus largement, l'outillage théorique proposé pour *faire méthode* à partir de situations d'atelier entre en résonance avec la notion de cabane telle qu'elle est thématisée par Marielle Macé. Si l'atelier peut être une cabane, il ne s'agit pas de créer des espaces d'expérimentation refuge, et ainsi de « tourner le dos aux conditions et aux objets du monde présent. Il s'agit de *faire des cabanes* « sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain ; c'est-à-dire toujours, aujourd'hui, se mettre à plusieurs. Surtout pas pour prendre place, se faire une petite place là où ça ne gênerait pas trop », ni « se contenter de peu (...) s'accommoder de précarités de tous ordres – et encore moins les enchanter – sans jouer aux nomades ou aux démunis quand justement on ne l'est pas. Mais pour braver ces précarités, leur opposer des conduites et des convictions. Des cabanes qui ne sauraient soigner ou réparer la violence faites aux vies, mais qui la signalent, l'accusent et y répliquent en réclamant très matériellement un autre monde, qu'elles appellent à elles et que déjà elles prouvent »¹⁶⁵. La cabane comme programme pour l'atelier donc, pour des ateliers qui soient des espaces d'exploration et de (trans)formation, des espaces pour une *praxis* de l'accompagnement.

¹⁶⁵ - Marielle Macé, *Nos Cabanes*, éditions Verdier, 2019, pp. 29-30.

Références (principalement bibliographiques)

- ∞ William Acker, *Où sont les « gens du voyage » ? Inventaire critique des aires d'accueil*, éditions du commun, 2012.
- ∞ Sarah Ahmed, « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », traduction O. Bonis, *Cahiers du Genre*, n° 53(2), 2012.
- ∞ Madeleine Akrich, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture* [En ligne], 2010, mis en ligne le 30 janvier 2013.
- ∞ Marie Alauzen, Appel à contribution (n° 48) : « Politique des objets ». *Tracés. Revue de sciences humaines*, 29/04/2024, <https://doi.org/10.58079/xv7v>
- ∞ Manal Altamimi, Tal Dor, et Nacira Guénif Souilamas, *Rencontres radicales : pour des dialogues féministes décoloniaux*, éditions Cambourakis, 2018.
- ∞ Olivia Ange, « Le concept « Pain Quot' » ou comment faire avaler des objets transitionnels », *Les Cahiers Jeu & symbolique*, [Centre d'études sociologiques, Facultés universitaires Saint-Louis], n° 2, été 2009, pp. 9-17.
- ∞ Gloria Anzaldúa, « La conscience de la Mestiza. Vers une nouvelle conscience », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 18, mis en ligne le 01 janvier 2011, URL : <http://journals.openedition.org/cedref/679>.
- ∞ Anne-Marie Arborio, Pierre Fournier, François de Singly, *L'observation directe* (2e édition refondue), éditions A. Colin, 2005.
- ∞ Thomas Arnera, *Archives en expérience : le journal et son partage*, janvier 2022, (consulté le 21/07/2023 sur le site defluences.fr)
- ∞ Thomas Arnera, « Journal d'Entres », *Agencements*, n°5(1), 2020.
- ∞ Karen Barad, *Meeting the Universe Halfway. Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Duke University Press, 2007.
- ∞ Emmanuel Beaubatie, « Savoirs multisitués : les reliefs de la positionnalité ». *Raisons Politiques*, N°89 (1), 2023, pp. 25-42.
- ∞ Stéphane Beaud et Françoise Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, éditions la Découverte, 2010.
- ∞ Aude Béliard et Jean-Sébastien Eideliman, « Au-delà de la déontologie : Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique » in Alban Bensa, *Les politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, éditions La Découverte, 2008, pp. 123-141.
- ∞ Emmanuel Belin, « De la bienveillance dispositif (extrait de sa thèse de sociologie, choisi et présenté par Philippe Charlier et Hugues Peeters) », *Hermès, La Revue*, CNRS Editions, n° 25, 1999, pp. 245-259.

- ∞ Emmanuel Belin, « Le jardin, le théâtre et l'ordinateur. Une réflexion sur la production des dispositifs d'enchantement dans la société contemporaine », 1997.
https://sites.uclouvain.be/grems/pdf/wpapers/belin_scenesetmachines.pdf
- ∞ Dominique Belkis, Anne-Sophie Haeringer, Anthony Pecqueux et Michel Peroni, « Habiter : la part de l'être », *Rhizome*, n° 71(1), 2019, pp. 11-21.
- ∞ Jane Bennett, *Vibrant matter. A political ecology of things*, Durham et Londres, Duke University Press, 2010.
- ∞ Laurent Besse, Frédéric Chataigner, et Florence Ihaddadene, « L'éducation populaire », *Savoirs*, 42(3), 2016.
- ∞ Rachele Borghi et Astrid Aïdolan-Ague, *Décolonialité & privilège : devenir complice*, éditions Daronnes, 2021.
- ∞ Magali Boumaza et Aurélie Campana, « Enquêter en milieu « difficile » : Introduction », *Revue française de science politique*, 57(1), 2007, pp. 5-25.
- ∞ Pierre Bourdieu, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150(5), 2003.
- ∞ Frédéric Chateigner, « Education populaire » : les deux ou trois vies d'une formule, thèse de doctorat en sciences politiques, sous la direction de Vincent Dubois et Gérard Mauger, Université de Strasbourg, 2012.
- ∞ Frédéric Chateigner, « Une troisième vie de l'éducation populaire ? Les relances des années 1990-2000 », *La démocratisation culturelle au fil de l'histoire contemporaine*, Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, Centre d'histoire de Sciences-Po, 2012-2014, chmcc.hypotheses.org/1238 (mis en ligne le 4 mai 2015).
- ∞ Sébastien Chauvin et Nicolas Jounin, « L'observation directe », in Serge Paugam, *L'enquête sociologique*, Presses Universitaires de France, 2012.
- ∞ Céline Curiol, *Invasives ou l'Épreuve d'une réserve naturelle*, collection « Mondes Sauvages », éditions Actes Sud, 2023.
- ∞ Robin di Angelo, *Fragilité blanche*, éditions Les Arènes, 2020.
- ∞ Geneviève Defraigne Tardieu, « Co-construction de savoir à l'université populaire Quart Monde », *Ecologie & politique*, vol. n° 51, n° 2, 2015.
- ∞ Pauline Delage, « Des héritages sans testament : l'appropriation différentielle des idées féministes dans la lutte contre la violence conjugale en France et aux États-Unis », *Politix*, 109, 2015, pp. 91-109.
- ∞ Fernand Deligny, « Camerer », *Vers une éducation nouvelle*, n°97, octobre 1955.
- ∞ Sylvia Faure, *Apprendre par corps : socio-anthropologie des techniques de danse*, La Dispute, 2000.

- ∞ Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, éditions Gallimard, 1981.
- ∞ Front de mères, syndicat de parents, <https://www.front2meres.org/verdragon-maison-de-lecologie-populaire/>
- ∞ Izabel Galvao, *Tiers lieux et travail social : pratiques professionnelles à l'épreuve*, Séminaire ETLV du 23 janvier 2024, Université Paris 8 Saint-Denis.
- ∞ Christiane Gilon et Patrice Ville, « Clefs pour l'analyse institutionnelle », *Le sujet dans la cité*, 2014/1 (Actuels n° 3), pp. 87-98.
- ∞ Erwin Goffman, « Fun in games », in *Encounters: two Studies in the Sociology of Interaction*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1961.
- ∞ Jean-François Gomez, « Entretien avec Jean Oury », *VST - Vie sociale et traitements*, 118, 2023, pp. 137-143.
- ∞ Line Grimaud, « L'ambiance », *Education thérapeutique : pratiques institutionnelles*, pp. 71-78, éditions Erès, 1998.
- ∞ Yve Guerre, *Vers l'âge d'or de l'éducation populaire : le peuple éducateur*, éditions L'Harmattan, 2014.
- ∞ Mathilde Hamonet et Pablo Votadoro, « La radio comme outil de soin dans les services de psychiatrie : un dispositif pour adultes comme pour adolescents », *L'information psychiatrique*, 99, 2023, pp. 37-42.
- ∞ Mathilde Hamonet, *La radio comme outil de soins des patients, du secteur, de la cité et en temps de catastrophe*, Thèse pour le diplôme d'état de docteur en médecine. Discipline : Psychiatrie. Présentée et soutenue publiquement le 14 juin 2021. Faculté de médecine de Créteil. Université Paris Est Créteil.
- ∞ bell hooks, « Ce qui se passe quand les féministes changent », *Rencontres radicales : pour des dialogues féministes décoloniaux*, sous la direction de Manal Altamimi, Tal Dor, et Nacira Guénif Souilamas, éditions Cambourakis, 2018.
- ∞ Aliocha Imhoff et Kantuta Quiros, *Qui parle ?* PUF, Perspectives critiques, 2022.
- ∞ Tim Ingold, *Faire. Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*, éditions Dehors, 2017.
- ∞ Sébastien Joffres, « Du neuf avec de l'ancien. Ou l'entretien semi-directif peut-il contribuer à renverser les rapports de pouvoir ? », *Agencements*, 10, 2024, pp 40-45.
- ∞ Sun-Mi Kim et Christian Verrier, *Le plaisir d'apprendre en ligne à l'université. Implication et pédagogie*, éditions De Boeck Supérieur, 2009.
- ∞ La Friche, EDUMédias, *Petit manuel critique d'éducation aux médias. Pour une déconstruction des représentations médiatiques*, 2021, éditions du commun, 2021.

- ∞ Léopold Lambert, « Apprendre avec la Palestine. Introduction et carte », par Léopold Lambert ; publié le 16 décembre 2019, <https://thefunambulist.net/magazine/27-learning-with-palestine/learning-with-palestine-introduction-map-by-leopold-lambert>
- ∞ Fabrice Langrognet, *Voisins de passage. Une micro-histoire des migrations*, éditions La Découverte, 2023.
- ∞ Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, éditions La Découverte, 2004.
- ∞ Cécile Léonardi, « Sylvia Faure, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*. Paris, La Dispute, 2000 », *Sociologie de l'Art*, 2003/1-2 (OPuS 1 & 2), pp. 189-194.
- ∞ Thibault Le Hégarat, « Glossaire du chercheur en audiovisuel », *Patrimoine et télévision*, <https://doi.org/10.58079/uy3e>
- ∞ Pierre Johan Laffitte, « Le concept de Collectif chez Jean Oury », *Chimères*, 87, 2015, pp. 193-202.
- ∞ Making Waves, <https://mkwaves.org/a-propos/>
- ∞ Marielle Macé, « BREATHE IN/ SPEAK OUT », *Respire*, éditions Verdier, 2023.
- ∞ Marielle Macé, *Parole et pollution*, éditions AOC, 2021.
- ∞ Marielle Macé, *Nos Cabanes*, éditions Verdier, 2019.
- ∞ Martin Média, « Enquête ouvrière (1880) : Karl MARX », *Travailler*, 12, 2004, pp. 21-28.
- ∞ Jacques Mezirow, *Penser son expérience : une voie vers l'autoformation*, éditions Chronique sociale, 2001.
- ∞ Julian Mischi, « Observer un collectif militant en milieu populaire », *Politix*, 2012/4 (n° 100), pp. 113-128.
- ∞ Corinne Monnet, « La Répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation », *Nouvelles Questions Féministes* 19, n°1, 1998, pp. 9-34.
- ∞ Alexia Morvan, *Pour une éducation populaire politique : à partir d'une recherche action en Bretagne*, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, sous la direction de Jean-Louis Le Grand, Université de Paris 8, 2011.
- ∞ Christophe Mugnier, et Alexandre Vaillant, « Bruits de couloir, une expérience radiophonique au sein du GEM de Saint-Denis », *Pratiques en santé mentale*, n°61, 2015.
- ∞ Mame-Fatou Niang et Julien Suaudeau, *Universalisme*, éditions Anamosa, 2022.

- ∞ Pascal Nicolas-le Strat, *Faire recherche en commun : chroniques d'une pratique éprouvée*, éditions du commun, 2024.
- ∞ OMS, *Life skills education in schools*, Geneva, 1997.
- ∞ Jean Oury Jean et Olivier Apprill, « La moindre des choses », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°31, été 1997, éditions Boulevard des anormaux.
- ∞ Jacques Pain, « La pédagogie institutionnelle de Fernand Oury », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°49, printemps 2023, éditions Désir des marges, pp. 159-178.
- ∞ Anthony Pecqueux, « L'Attention et ses envers : L'immersion dans un cercle de parole, le Parlons-En », *Revue Corps-Objet-Image*, 2020, éditions Théâtres de l'attention.
- ∞ Catherine Perret, *Le Tacite, l'humain. Anthropologie politique de Fernand Deligny*, éditions du Seuil, 2021.
- ∞ Nicolas Poirier, « Monde instituant/monde institué : les formes de la singularisation créatrice. », *Revue du MAUSS*, 49, 2017, pp. 371-387.
- ∞ Catherine Rémy, « Accepter de se perdre. Les leçons ethnographiques de Jeanne Favret-Saada », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 24 juin 2014. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4776>
- ∞ Claire Richard, « Blanc comme neige », *Programme B*, Binge audio, juin 2021, 4 épisodes.
- ∞ Philippe Rivière et William Acker, « Aires d'accueil – les données », *Visionscarto*, <https://www.visionscarto.net/aires-d-accueil-les-donnees>
- ∞ Benjamin Roux, *Récits, contre-récits*, 2023/2024, 3 épisodes, <https://www.cultivateurdeprecedents.org>
- ∞ Benjamin Roux, *Arpentage pour tou.tes*, 1er octobre 2022, https://www.cultivateurdeprecedents.org/20221001_Arpentage_pour_toustes.html
- ∞ Joseph Rouzel, « « Camerer » avec Fernand Deligny ... », *VST - Vie sociale et traitements*, 153, 2022, pp. 50-55.
- ∞ Véronique Servais, Arnaud Halloy, Pierre Petit et David Berliner, « Le réenchantement du monde : dispositifs culturels et processus cognitifs. Une approche comparative au croisement de l'anthropologie et de la psychologie cognitive et sociale », séminaire doctoral 2013-2014, Université de Liège
- ∞ Louis Staritzky, *Pour une sociologie des tentatives*, éditions du commun, 2024.
- ∞ Louis Staritzky et Pascal Nicolas-le Strat, « Quartiers en recherche, quartiers en création : l'expérimentation d'un laboratoire (dé)ambulatoire de recherche-création dans trois territoires du Nord », *Agencements*, n°7 (1), 2022.

- ∞ Techno +, <https://technoplus.org/>
- ∞ Jean-Louis Tornatore, *Pas de transition sans transe*, éditions Dehors, 2024.
- ∞ Loïc Wacquant, « L'habitus comme objet et méthode d'investigation : Retour sur la fabrique du boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 184(4), 2010.
- ∞ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Collection *Connaissance de l'Inconscient*, éditions Gallimard, 1975.

Merci ...

à Samira Amimer, Aïcha Dardar, Rania Doudach, Judson Joseph, Hadjer Louiz, Luciana Mariscal de Souza et Cynthia Pierrepont pour leurs présences et leur engagement dans l'aventure des Balades Radiophoniques ;

ainsi qu'à Marianne Mailloux, toujours facilitatrice d'expérimentations ;

à mes collègues, Sylvie Gérard et Manuel Chambrouy, avec qui j'ai pu cultiver l'envie de faire ;

à l'association Making Waves et plus particulièrement à Mohammed Bensaber, Amélie Billault, Eva Giaoui, Pauline Josse, et Alexandre Plank, pour leur accueil, leurs enthousiasmes et tous les partages d'expériences ;

à Pascal Nicolas-le Strat, pour son accompagnement, et la confiance que celui-ci inspire ;

à Anne Tanné, pour les transmissions, passées et présentes ;

à Agnès Goret, enfin, pour les nombreuses relectures, et surtout pour son écoute et son soutien patient.